

LE  
**MESSAGER ÉVANGÉLIQUE**

Feuille mensuelle d'édification chrétienne.

Que le Seigneur veuille diriger  
vos cœurs à l'amour de Dieu et à  
l'attente de Christ!

2 Thess. III, 5.

---

**Première année.**

**1860.**

---

VEVEY  
LOUIS PRENLELOUP  
1860



# TABLE DES MATIÈRES

*du premier volume.*

---

I. QUELQUES MOTS A NOS LECTEURS. . . . .	p.		4
II. ETUDES ET MÉDITATIONS SUR LA PAROLE DE DIEU.			
Lessouffrances et les louanges de Christ. Ps. xxii.	p.	4 et	21
Première demande de l'Oraison dominicale . . .	»		11
La voie de Caïn, Genèse iv . . . . .	»		28
La Rédemption, Exode xv . . . . .	»		41
La Parole de Dieu et la sacrificature de Christ.			
Hébr. iv . . . . .	»	55 et	61
Il y en a trois qui rendent témoignage etc. 1 Jean			
v, 7 . . . . .	»		81
La Pâque et la mer rouge. Exode xii-xiv . . .	»		101
Qui est Prêtre ou Sacrificateur? . . . . .	»		121
Christ et nous en lui . . . . .	»		131
Le songe de Nébucadnetzar. Daniel ii . . . . .	»	135 et	141
Pensées sur 2 Cor. xii . . . . .	»	161 et	181
Un mot sur la sûreté et la fermeté de nos rap-			
ports avec Dieu. . . . .	»	201 et	221
Notre relation avec Christ. Apoc. i, 4-7; xxii,			
16-21 . . . . .	»	241 et	261
La puissance de la foi au milieu du mal. Ex. xxxii	»		281
III. NOTES ET REMARQUES SUR QUELQUES PORTIONS DE LA PAROLE.			
Quelques remarques sur Genèse xlviii . . . . .	p.		35
1 Pierre i, 1-25 . . . . .	»	39 et	79
Quelques indications pour servir de fil conduc-			
teur dans la lecture du livre de Job. . . . .	»		51
Enoch. Notes sur Genèse v . . . . .	»	72 et	111
La foi de Rahab. Josué ii et Hébr. xi, 31 . . .	»		76
Romains vii . . . . .	»		98
Notes sur le Ps cxix. p. 154, 172, 189, 206, 228, 253, 289			

La petite fille Israélite, ou Christ, le souverain remède (2 Rois v, 1-3) . . . . .	p.	215
Morts avec Christ, ressuscités avec Christ.		
Coloss. II, 20-III, 1. . . . .	»	238
Coloss. II, 15. . . . .	»	239
Coloss. III, 18-21. . . . .	»	294
IV. EXPLICATION DE PASSAGES.		
1 Pierre I, 19 . . . . .	»	19
Matth. XI, 12 et Luc XVI, 16 . . . . .	»	257
Luc XXII, 44 . . . . .	»	272
V. FRAGMENTS ET PENSÉES.		
Puissance de la Parole de Dieu . . . . .	»	80
Soupirs du chrétien, leur cause. Rom. VIII, 18-24 . . . . .	»	100
Une règle de conduite pour le chrétien . . . . .	»	120
Galates II, 2 . . . . .	»	140
Apocalypse XI . . . . .	»	160
De la médisance et de la calomnie ( <i>Extrait</i> ). . . . .	»	199
Fragment. . . . .	»	220
1 Chroniques XXI. . . . .	»	240
Pensées. . . . .	p. 60, 78, 120, 280	



J.E

# MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

---

---

## QUELQUES MOTS A NOS LECTEURS.

En vous présentant le premier numéro de notre écrit périodique, nous croyons devoir vous exposer brièvement nos motifs pour entreprendre ce service, et le but que nous nous proposons dans cette publication.

Nous entrons dans cette voie, parce que, comme nous l'avons dit dans notre circulaire, nous pensons avec plusieurs de nos frères, qu'elle nous est assez clairement indiquée par les besoins nombreux et divers qui se manifestent dans la plupart des assemblées des frères, et auxquels nous désirons satisfaire, pour notre part, selon la mesure de grâce qu'il plaira au Seigneur de nous départir.

Nous entreprenons cette œuvre, pouvons-nous dire encore, — en empruntant quelques paroles d'un de nos confrères anglais, éditeur d'un petit journal analogue, — parce que nous nous croyons tenus de servir et de rendre témoignage, pendant que dure encore le temps du témoignage et du service. Il approche rapidement, le jour où nous ne serons plus appelés à porter de tels fruits. Quand nous serons arrivés en la présence de notre Seigneur et Maître, nous admirerons et nous adorerons;

mais maintenant, dans ce « peu de temps, » pendant la nuit de son absence, c'est notre saint et heureux privilège d'abonder « toujours dans l'œuvre du Seigneur » (1 Cor. XV, 58). Nous sommes placés sous la responsabilité de faire luire la lumière que nous avons reçue, et cela de toute manière, — de propager la vérité de Dieu, par tous les moyens possibles, par les paroles de nos bouches, par « le papier et l'encre, » en public et en particulier, « le soir et le matin, » « en temps et hors de temps ; » nous devons « semer sur toutes les eaux. » En un mot, si nous considérons soit l'importance de la vérité divine et la valeur des âmes immortelles, soit les effrayants progrès de l'erreur et du mal, nous nous sentons appelés à nous lever et à agir, au nom du Seigneur, sous la direction de sa Parole, et par la grâce de son Esprit.

Quant au but spécial que nous nous proposons, nous désirons présenter aux brebis du troupeau de Christ une nourriture spirituelle qui, bénie de Dieu, puisse contribuer à leur instruction dans la vérité, à leur édification, à leur consolation. Notre désir, comme nous l'avons annoncé, est de donner dans ces cahiers : des expositions des vérités de la Parole ; des méditations ou extraits de méditations ; des explications de passages etc. Mais nous avons besoin du secours de Dieu pour être gardés, soutenus, préservés de toute erreur et bénis dans ce service. Nous avons besoin aussi du concours de nos frères ; nous recevrons avec reconnaissance tous les écrits, rentrant dans notre cadre et présentant une saine doctrine, qu'ils voudront nous envoyer.

Nous avons longtemps hésité, longtemps différé cette publication qui nous était instamment demandée.

Était-ce défiance ou manque de foi ; était-ce le sentiment de la grave responsabilité qui s'attache à une telle entreprise ? Probablement l'un et l'autre. Gloire et grâces au Seigneur qui a soutenu nos mains languissantes et réjoui notre cœur par les nombreux encouragements que nous avons reçus de divers côtés. Que Dieu nous donne (demandez-le tous avec nous, chers lecteurs,) de ne pas rester trop au-dessous de ce qu'espèrent et attendent de cette feuille mensuelle tant d'amis chrétiens. Nous terminerons par un fragment de lettre d'un cher serviteur de Christ, bien connu et bien aimé parmi nous :

« C'est avec bien de la joie que j'ai reçu votre Circulaire, qui nous annonce le projet d'un journal. Je crois que bien des frères l'auront appris avec plaisir, car on sentait le besoin de quelque chose qui formât, extérieurement, un lien entre les assemblées, beaucoup trop isolées les unes des autres pour le témoignage qu'elles sont appelées à rendre dans l'unité de l'Esprit. Le journal que vous nous proposez sera, je l'espère, un moyen béni pour relier davantage l'œuvre des divers corps d'assemblées en un seul faisceau, et aussi pour que l'ensemble des frères profitent des dons que Dieu a placés dans le corps. On voit que l'apôtre désirait que la lettre qui avait été adressée à Colosses fût lue par les saints de Laodicée, et que celle de ceux-ci fût lue par les Colossiens ; car ce que Dieu donne à une assemblée, il le donne pour toutes les assemblées. Ce sera aussi un moyen pour fonder mieux les croyants dans la vérité, et pour les y affermir, tout en les prémunissant contre les erreurs qui fourmillent de nos jours. Sous ce rapport aussi, « le Messager évangélique » pourra rendre de

grands services, moyennant la bénédiction de Dieu, notre Père. »

En faisant de ces espérances de notre cher frère des vœux que nous adressons au Seigneur, nous disons de tout notre cœur : Amen !



### **Les souffrances et les louanges de Christ.**

PSAUME XXII.

Le résultat de la vérité enseignée dans ce psaume est indiqué en ces mots du vers. 26 : « ceux qui cherchent l'Éternel, le loueront. » C'est là le fruit d'une parfaite grâce, manifestée d'une manière très-remarquable, et qui est toute différente d'une espérance ou d'une promesse. Car que le Saint par excellence dût être abandonné de Dieu, ce n'est certes pas une promesse ; et c'est cependant ce qui est posé ici comme base de la louange.

Dans le Ps. XIX, nous avons le témoignage de la création et de la loi. C'est une pensée solennelle, que tout ce que l'homme a touché, il l'a corrompu. La création soupire, dès qu'un homme a été là. Mais si je lève les yeux là où l'homme ne peut atteindre, si je regarde le soleil, la lune, les étoiles, etc., tout est glorieux. « Les cieux racontent la gloire de Dieu, et l'étendue donne à connaître l'ouvrage de ses mains. » Ensuite (vers. 7 et suiv.) : « la loi de l'Éternel est parfaite, restaurant l'âme ; le témoignage de l'Éternel est assuré, donnant la sagesse au simple. Les commandements de l'Éternel sont droits, ils réjouissent le cœur ; le commandement de l'Éternel est pur, il fait que les yeux

voient. » Ici, il ne s'agit pas de savoir si l'homme peut garder la loi ou non, mais de sa perfection intrinsèque et de sa valeur pour ceux qui, par grâce, profitent de sa lumière. Ni l'un ni l'autre de ces témoins ne peuvent être changés. L'homme a de bonne heure rempli la terre de corruption et de violence. « Dieu regarda la terre, et voici, elle était corrompue ; et Dieu dit : « La fin de toute chair est venue devant moi, car ils ont rempli la terre d'extorsion. » Les cieux s'étendant sur tout l'univers, et le soleil qui, sans se lasser, les parcourt de l'un à l'autre bout, sont les brillants et inaltérables témoins de la gloire divine, au-dessus de la main corruptrice de l'homme.

La loi de Jehovah ne change pas davantage. Mais si l'homme ne peut changer la loi, il y désobéit. L'effet de la loi est d'exiger d'un homme pécheur qu'il ne soit pas pécheur.

Remarquez, en passant, l'ordre des voies de Dieu. Lorsque le péché fut introduit, Dieu dit que la semence de la femme briserait la tête du serpent. Ce n'était pas une promesse faite à Adam, mais le jugement prononcé sur Satan : si c'est une promesse, elle est pour le second Adam. Puis vient une parole de promesse positive à Abram, le père des croyants : « toutes les familles de la terre seront bénies en toi. » Plus tard, lorsque l'offrande avait eu lieu sur Morijah, les promesses furent faites à sa semence, sans condition, comme la première fois. Mais la question de justice devait s'élever, car Dieu est le Dieu juste. Sous la loi, la bénédiction dépendait de la fidélité de l'homme, aussi bien que de celle de Dieu. A Sinaï il avait été dit : « Si vous obéissez exactement à ma voix, et si vous gardez mon alliance, vous

serez aussi d'entre tous les peuples mon plus précieux joyau. » La loi faisait surgir la question de justice, l'homme était par elle placé sous l'obéissance, au lieu de prendre sa place comme pécheur. « Tout le peuple répondit, d'un commun accord, en disant : Nous ferons tout ce que l'Éternel a dit. » C'était la loi, et Israël sous elle ; mais « tous ceux qui sont sur le principe des œuvres de loi sont sous la malédiction. » Longtemps après, il s'éleva un autre témoin, — quelqu'un qui témoignait de la nature morale de Dieu aussi bien que de sa puissance, — quelqu'un qui manifestait la justice de Dieu au lieu de se borner à réclamer celle de l'homme, — quelqu'un qui venait en quelque sorte avec toutes les promesses en lui-même, s'il eût été reçu. C'était l'amour même, c'était Dieu, qui est amour, manifesté comme homme, au milieu de la corruption ; c'était l'homme parfait en amour envers Dieu et envers son prochain, — le Témoin, en un mot, de l'amour divin et de la perfection humaine, au milieu du mal et de l'injustice, répondant à tout en grâce, afin de montrer que la *grâce* de Dieu pouvait atteindre et atteignait tout homme, quel qu'il fût ; passant à travers tout en sainteté parfaite, pour faire voir que c'était la *grâce de Dieu* qui visitait ainsi l'homme, comme certes elle seule était capable de le faire. Tel fut Christ ici-bas. Mais il vint d'une manière particulière. Il vint, suivant la promesse et la prophétie, au milieu d'un peuple que Dieu avait préparé dans ce but ; — d'un peuple auquel, selon la chair, les promesses avaient été données, et au milieu duquel, après leur rédemption d'Égypte, tous les prophètes avaient paru ; — d'un peuple, favorisé des alliances, du don de la loi, du service divin et de la révélation

de Jehovah, seul vrai Dieu, qui avait donné la loi et envoyé les prophètes.

Et comment Christ fut-il reçu? Il fut entièrement rejeté. Dans le Ps. XX<sup>m</sup>, le Messie est présenté au jour de la détresse. Ainsi les Juifs verront aussi la détresse dans leurs derniers jours, en reconnaissant en Jésus leur Sauveur. Le Ps. XXI est la réponse à leur pieux désir quant à l'Oint de l'Éternel, et l'expression de leur joie, à son exaltation comme Roi. Il a été entendu, et le désir de son cœur lui a été accordé.

Jusqu'ici nous avons eu le témoignage de la création, des cieux du moins, puis celui de la loi, et enfin celui de Christ, le témoin fidèle, rejeté de la terre, mais couronné de gloire en haut. La conséquence en est que ses ennemis seront détruits; « le feu les consumera. » Christ ayant été méprisé par l'homme, le jour vient où sa main trouvera tous ses ennemis; sa droite trouvera tous ceux qui le haïssent. « Tu les rendras comme un four de feu au temps de ton courroux; l'Éternel les engloutira en sa colère, et le feu les consumera. Tu feras périr leur fruit de dessus la terre, et leur race d'entre les fils des hommes. » Si donc je regarde la terre, elle est corrompue; la loi, elle est transgressée; Christ, il est rejeté.

Au Ps. XXII, nous avons une chose entièrement différente. C'est Christ abandonné de Dieu. Ce n'est pas à dire qu'il ne soit pas aussi là méprisé du peuple: « De puissants taureaux de Basan l'entouraient; des chiens l'environnaient, l'assemblée des méchants l'enveloppaient; mais tout cela, bien que Christ l'ait senti comme nul autre ne pouvait le faire, qu'était-ce en présence de la terrible réalité de Christ souffrant de la main de Dieu — de Christ souffrant pour le péché? C'est un triste mais

utile tableau, que le côté de l'homme, car c'est toujours la même nature — nous étions tels ; mais tournez ce tableau, et qu'y a-t-il de l'autre côté ? Christ a manifesté *ce que Dieu est*, c'est-à-dire qu'il est *amour*, même quand il est question de nos péchés.

Qu'est-ce que l'homme ? Qu'était Pilate ? Un juge inique, qui se lavait les mains en condamnant à mort Celui que, par trois fois, il avait proclamé n'être point coupable ; et cela à l'instigation — à l'intercession ! — des principaux sacrificateurs et des conducteurs du peuple de Dieu. Et les disciples qu'étaient-ils, et où étaient-ils ? « Tous l'abandonnèrent et s'enfuirent. » « Et Pierre le suivait de loin. » Quand il vient au lieu même, il jure, fait des imprécations et renie Jésus à réitérées fois. Prenez l'homme où vous voudrez, et si Christ est là, tout est mis à l'épreuve, — il n'en sort que du péché. La croix de Christ, sa mort ont révélé le vrai caractère de tout : l'histoire de l'homme est, moralement, close. « Maintenant, en la consommation des siècles, il a été manifesté une fois pour l'abolition du péché par le sacrifice de lui-même. » L'homme a été pesé en la balance et trouvé léger de toutes manières. « La chair ne profite de rien » : elle viole la loi et abuse de la grâce. Tout ce que je suis comme homme, je le lis à la croix. « Mais où le péché abondait, la grâce a surabondé. » Car voici une chose entièrement nouvelle : A la croix était suspendu l'homme sans tache, l'être unique et béni, et néanmoins abandonné de Dieu ! Quel fait devant le monde ! Rien d'étonnant, si le soleil, ce splendide et central témoin de la gloire de Dieu dans la nature, fût obscurci, quand le Fidèle et Véritable Témoin criait à son Dieu et n'en était pas entendu.

Abandonné de Dieu ! qu'est-ce que cela signifie ? Qu'est-ce que l'homme en a affaire ? Quelle part ai-je apportée à la croix ? Une seule, *mes péchés*. Ici donc se trouve un Être abandonné de Dieu, et le disant tout haut devant les hommes. Personne n'est là pour voir ces souffrances et y sympathiser, comme au Ps. XX<sup>me</sup>. Les femmes, qui avaient suivi de la Galilée, se tenaient loin, mais elles ne comprenaient pas. Elle confond la pensée, cette heure solennelle et solitaire, telle qu'il n'y en eut jamais avant, qu'il n'y en aura jamais après. Comment la perfection de Christ n'y brille-t-elle pas ! « Moïse était fort doux, plus doux que tous les hommes qui étaient sur la terre ; » cependant son esprit fut tellement irrité qu'il parla légèrement de ses lèvres. « Vous avez appris quelle a été la patience de Job ; » cependant il ouvrit sa bouche pour maudire son jour, et murmura de ce que le Conservateur des hommes avait fait de lui le but de ses coups, tellement qu'il était à charge à lui-même. En Christ, rien n'a été manifesté qui ne fût parfait.

Mais si j'ai affaire à Christ, en quoi est-ce uniquement et avant tout ? Qu'apporté-je à la croix ? Quelle part y ai-je ? *Mes péchés*. Il n'est pas une vanité que nous ne lui ayons préférée. Quelle pensée humiliante pour nous, pour moi ! Le Juste souffre pour le péché et justifie Dieu, source pour lui d'un abîme d'agonie, en ce qu'il l'abandonnait, quand, si nous pouvons parler ainsi, il avait le plus besoin de Dieu. « Toutefois, tu es le Saint, habitant au milieu des louanges d'Israël. Nos pères se sont confiés en toi ; *ils* se sont confiés, et tu les as délivrés ; ils ont crié vers toi, et ils ont été délivrés ; ils se sont appuyés sur toi, et ils n'ont point été

confus. Mais moi je suis un ver » etc. C'était l'obéissance — la souffrance au plus haut degré ; mais abandonné comme il l'était, Christ dit de son Dieu, qu'il était saint, quoi qu'il en fût. Nous savons maintenant *pourquoi* il en était ainsi. C'était pour le péché, pour nos péchés, non pas pour la justice. Nos péchés étaient notre seule contribution à cette œuvre. Quelle histoire cela raconte de *notre* part. De la *sienne*, quel ineffable amour ! Quelle pierre d'achoppement que Christ crucifié ! Quelle folie ! Mais non, c'est la puissance de Dieu et la sagesse de Dieu. Vos cœurs vous ont-ils dit que *vous* n'aviez aucune puissance, aucune sagesse ? Avez-vous confessé qu'à la croix, qui est la puissance de Dieu pour ceux qui obtiennent le salut, vous n'avez de part que le péché ?

La merveilleuse vérité est que le Fils de Dieu est venu dans le monde, et qu'à la croix, Dieu a fait celui qui n'a pas connu le péché, être péché pour nous. Le Sauveur sans péché a bu la coupe de la colère. Il a plu à l'Éternel de le froisser — de faire de son âme une oblation pour le péché. Il a porté nos iniquités. Quelle en est la conséquence ? Il est mort sous le poids du péché, et ce péché qu'est-il devenu ? Il est parfaitement ôté, non pas légèrement pallié, mais ôté, par le sacrifice de lui-même.

Ainsi avant le jour du jugement, Dieu a entièrement vidé la question du péché dans la croix de Christ. Il y aura un jour de jugement, et ceux qui ne croient pas y trouveront une condamnation éternelle. Mais pour ceux qui croient, le jugement a déjà eu lieu en Christ. Dieu doit juger les pécheurs ; mais si c'était là tout, où serait son amour ? S'il passait par-dessus le péché, où

serait sa sainteté? Ce ne serait pas de l'amour, mais de l'indifférence pour le mal. Quand je vois la croix, je vois les parfaits mérites du péché, et cela non pas dans la destruction du pécheur, mais dans la personne du Seigneur Jésus-Christ, souffrant une fois, le juste pour les injustes, afin de nous amener à Dieu, lequel a été glorifié en ce que les péchés sont ainsi complètement effacés. Christ a pris le péché dans son corps sur le bois, il a laissé la vie dans laquelle il le portait, et il est ressuscité absolument sans péché. Maintenant donc la question de justice n'est pas seulement élevée, mais réglée. Ensuite ce n'est plus une promesse, mais un fait accompli.

Il y a des promesses pour le croyant, dont il peut jouir en leur saison, mais les souffrances sur la croix sont finies et passées. La rédemption n'est ni la création, ni la loi, ni les promesses, mais une œuvre divine, opérée relativement au péché, et déjà accomplie en Christ par son sang, — en Christ maintenant accepté de Dieu et glorifié à sa droite.

*La fin prochainement, si le Seigneur le veut.*



### **1<sup>re</sup> demande de l'Oraison dominicale\*.**

*Ton nom soit sanctifié.*

Quel est le sens de cette demande? quel était-il pour les disciples auxquels Jésus l'enseignait? Voilà ce que nous avons à rechercher. Efforçons-nous de le faire,

\* Extrait d'un Essai sur cette Prière du Seigneur, qui est sous presse et, s'il plaît à Dieu, sera prochainement publié.

non d'après les lumières naturelles, les commentaires d'hommes, leurs traditions ou leurs pensées toujours arbitraires sur de pareils sujets, mais d'après le seul guide infaillible, la Parole de Dieu.

*Sanctifier* veut dire proprement : *rendre saint*. Or il est évident que ce n'est pas le sens que ce mot doit avoir ici ; ce serait presque un blasphème que d'oser demander au Seigneur que « son nom soit rendu saint, » si l'on se figurait que l'on peut ajouter quelque degré de sainteté à ce nom. Or, nous savons que ce nom est parfaitement saint. Écoutez sur ce point l'Écriture. Ps. cxi, 9 : « Il a envoyé la rédemption à son peuple ; il lui a donné une alliance éternelle ; *son nom est saint* et redoutable. » Cf. Ps, xcix, 5.

Dans le Deut. xxviii, Dieu menace son peuple de sévères jugements, s'il n'obéit pas à l'Éternel, vers. 58 : « si tu ne prends garde de faire toutes les paroles de cette loi,..... en craignant le *nom glorieux* et terrible de l'Éternel, ton Dieu. »

Le nom, c'est la personne elle-même. *Sanctifier le nom* de Dieu, revient à : *sanctifier Dieu* lui-même, comme cela est dit formellement en Ésaïe viii, 13 : « Sanctifiez l'Éternel des armées, lui-même ; et qu'il soit votre crainte, et votre tremblement. » Perret-Gentil traduit ainsi ce verset : « L'Éternel des armées, lui, honorez-le comme saint ! qu'il soit l'objet de votre crainte, et soit celui de votre frayeur. » C'est plutôt un commentaire qu'une traduction ; mais nous pensons que le commentaire est juste, comme la Parole nous le fera voir, et qu'ici, ainsi que dans tous les passages parallèles, *sanctifier* signifie *honorer* ou *faire honorer* comme *saint*. C'est aussi là, sans doute, le sens du verbe *sanctifier*

dans la Prière dont nous nous occupons. — Des Juifs pieux avaient certes bien sujet de présenter cette supplication au « Père qui est aux cieux ; » car depuis longtemps l'Éternel avait, lui, sujet d'adresser ce grave reproche à son peuple : « Le nom de Dieu est *blasphémé* à cause de vous parmi les nations, comme il est écrit » (Rom. ii, 24 ; cf. Ézéch. xxxvi, 20, 23).

L'Éternel est « jaloux du nom de sa sainteté » (Ézéch. xxxix, 25). « Je serai *sanctifié* en ceux qui s'approchent de moi » (Lév. x, 3), dit-il, lorsque Nadab et Abihu avaient été frappés de mort pour avoir offert devant lui « un feu étranger, ce qu'il ne leur avait point commandé. » Par leur culte arbitraire, ils n'avaient point honoré comme saint Celui qui, étant l'objet du culte, a seul le droit d'en prescrire le mode.

Les enfants d'Israël, étant arrivés au désert de Tsin, demeurèrent à Kadès ; et comme il n'y avait point d'eau, ils s'attroupèrent contre Moïse et contre Aaron, et disputèrent contre eux. Alors Moïse et Aaron se retirèrent à l'entrée du tabernacle d'assignation, et tombèrent sur leurs faces, et la gloire de l'Éternel leur apparut. Et l'Éternel dit à Moïse : « Prends la verge et convoque l'assemblée, toi et Aaron, ton frère, et parlez en leur présence au rocher, et il donnera son eau ; *ainsi* tu leur feras sortir de l'eau du rocher... » Et Moïse, ayant pris la verge, convoqua, de concert avec Aaron, l'assemblée devant le rocher, et il leur dit : « Vous, rebelles, écoutez maintenant, vous ferons-nous sortir de l'eau de ce rocher ? » Puis Moïse..... frappa de sa verge le rocher par deux fois ; et il en sortit des eaux en abondance, et l'assemblée but, et leurs bêtes. « Et l'Éternel dit à Moïse et à Aaron : Parce que vous n'avez point cru en

moi pour me sanctifier en la présence des enfants d'Israël ; aussi vous n'introduirez point cette assemblée au pays que je leur donne » (Nomb. xx, 1-12).

Moïse et Aaron avaient agi, non d'après les pensées et la volonté de Dieu, mais d'après leur volonté et leurs pensées propres. Dieu leur avait dit : « Parlez au rocher, et il donnera son eau. » Au lieu de cela Moïse, le plus doux de tous les hommes, parle avec colère et défiance aux Israélites et frappe le rocher avec emportement. Or Dieu ne peut être sanctifié ou reconnu saint et honoré comme saint, par les pensées et la volonté humaines qui, dans cette occasion comme toujours, sont en opposition avec sa volonté et ses pensées. Néanmoins Moïse et Aaron n'ayant point sanctifié Jehovah, « *il se sanctifia lui-même en eux* » (vers. 13), en faisant sortir l'eau du rocher malgré l'infidélité de ses serviteurs. Aussi lorsque, plus tard, Moïse doit monter sur la montagne de Nébo, pour voir de là le pays de Canaan, Dieu lui dit : « Tu mourras sur cette montagne,.... comme Aaron, ton frère, est mort sur la montagne de Hor.....; parce que vous avez péché contre moi, au milieu des enfants d'Israël, aux eaux de la contestation de Kadès, dans le désert de Tsin ; car vous ne m'avez point sanctifié au milieu des enfants d'Israël » (Deut. xxxii, 48-51).

C'en est assez, pensons-nous, pour faire comprendre ce que c'est que sanctifier le nom de Dieu, ou sanctifier Dieu lui-même ; pour nous donner l'intelligence du vrai sens de cette demande : *Que ton nom soit sanctifié*. Il nous reste à faire voir que cette prière est en parfaite harmonie avec de nombreuses promesses du Seigneur ; ou, en d'autres termes, que le Juif pieux, en l'adressant au « Père qui est aux cieux, » ne faisait que solliciter

de lui l'accomplissement de nombreuses prophéties, essentiellement relatives à l'Israël des derniers temps.

Ces prophéties, dont nous allons citer quelques-unes, nous présentent Dieu *sanctifiant son nom* ou manifestant que *son nom est saint*, soit par des jugements, soit par des délivrances.

1<sup>o</sup>. *Par des jugements.* Ézéch. xxviii, 22 : « Ainsi a dit le Seigneur l'Éternel : Voici, j'en veux à toi, Sidon, et je serai glorifié au milieu de toi, et on saura que je suis l'Éternel, quand j'aurai exercé des jugements contre elle, et que *j'y aurai été sanctifié.* »

Ézéch. xxxviii, 14-23 : « Toi donc, fils d'homme, prophétise, et dis à Gog : Ainsi a dit le Seigneur l'Éternel : En ce jour-là, quand mon peuple d'Israël habitera en assurance, ne le sauras-tu pas ? Et ne viendras-tu pas de ton lieu, du fond de l'aquilon, toi, et plusieurs peuples avec toi, eux tous gens de cheval, une grande multitude et une grosse armée ? Et ne monteras-tu pas contre mon peuple d'Israël, comme une nuée pour couvrir la terre ? Tu seras aux derniers jours, et je te ferai venir sur ma terre, afin que les nations me connaissent, quand *je serai sanctifié* en toi, ô Gog ! en leur présence. » Et comment Jehovah sera-t-il sanctifié en Gog ? Lisez les versets qui suivent ceux que nous venons de citer, et vous verrez que c'est par d'épouvantables jugements d'extermination de Gog sur la terre d'Israël, après quoi le Seigneur ajoute : « Je me glorifierai, et *je me sanctifierai*, et je serai connu en la présence de plusieurs nations, et elles sauront que je suis l'Éternel. » Ces jugements serviront donc à faire connaître Dieu comme étant l'Éternel, à plusieurs nations. C'est encore le sens

du mot *sanctifier* appliqué à Dieu, « le Saint qui sera *sanctifié* dans la justice » (És. v, 16 ; cf. Ex. xiv, 4).

2° *Par des délivrances* et, tout spécialement, par le rétablissement d'Israël dans la terre de ses pères et par les bénédictions temporelles et spirituelles dont il y sera comblé de la part de son Dieu et Père. Ici, surtout, abondent les déclarations de la parole prophétique. En voici quelques-unes :

Ésaïe xxix, 22, 23 : « L'Éternel, qui a racheté Abraham, a dit ainsi touchant la maison de Jacob : Jacob ne sera plus honteux.... Car quand il verra ses fils être un ouvrage de mes mains au milieu de lui, *ils sanctifieront mon nom* ; ils sanctifieront, dis-je, le Saint de Jacob, et révéleront le Dieu d'Israël. »

Ézéch. xx, 41 : « Je prendrai plaisir en vous par vos agréables odeurs, quand je vous aurai retirés d'entre les peuples, et que je vous aurai rassemblés des pays dans lesquels vous aurez été dispersés ; et *je serai sanctifié* en vous, les nations le voyant. »

Ézéch. xxviii, 25 : « Ainsi a dit le Seigneur l'Éternel : Quand j'aurai rassemblé la maison d'Israël d'entre les peuples parmi lesquels ils auront été dispersés, *je serai sanctifié* en eux, les nations le voyant, et ils habiteront sur la terre que j'ai donnée à mon serviteur Jacob. »

Et dans la charge contre Gog, prince de Ross, de Mésec et de Tubal, Ézéch. xxxix, après avoir dit, vers. 6 : « Je mettrai le feu en Magog, et parmi ceux qui demeurent en assurance dans les îles, et ils sauront que je suis l'Éternel, » le Seigneur ajoute : « Et *je serai connaître le nom de ma sainteté* au milieu de mon peuple d'Israël ; et je ne profanerais plus [P.-G. : je n'exposerai

plus au déshonneur] le nom de ma sainteté ; les nations sauront que je suis l'Éternel, le Saint en Israël » : voilà aussi une définition des mots : « Ton nom soit sanctifié. » Lisez encore avec soin les versets 25 à 29 du même chapitre et Ps. lxxxvi, 9.

Citons encore un fragment du remarquable chapitre xxxvi, d'Ézéchiel, du verset 17 à la fin. « Fils d'homme, ceux de la maison d'Israël, habitant en leur terre, l'ont souillée par leurs voies et par leurs actions.... Et je les ai dispersés parmi les nations, et ils ont été répandus par les pays ; je les ai jugés selon leur voie et selon leurs actions. Et étant venus parmi les nations...., ils ont profané le nom de ma sainteté, en ce qu'on a dit d'eux : Ceux-ci sont le peuple de l'Éternel, et cependant ils sont sortis de son pays. Mais j'ai épargné le nom de ma sainteté, lequel la maison d'Israël avait profané parmi les nations au milieu desquelles ils étaient venus. C'est pourquoi dis à la maison d'Israël : Ainsi a dit le Seigneur l'Éternel : Je ne le fais point à cause de vous, ô maison d'Israël ! mais à cause du nom de ma sainteté, que vous avez profané parmi les nations au milieu desquelles vous êtes venus. Et je sanctifierai mon grand nom, qui a été profané parmi les nations, et que vous avez profané parmi elles ; et les nations sauront que je suis l'Éternel, dit le Seigneur l'Éternel, quand je serai sanctifié en vous en leur présence. Je vous retirerai donc d'entre les nations, je vous rassemblerai de tous pays, et je vous ramènerai en votre terre. Et je répandrai sur vous des eaux nettes, et vous serez nettoyés... Je vous donnerai un nouveau cœur.... Et je mettrai mon Esprit au dedans de vous, je ferai que vous marcherez dans mes statuts, et que vous garderez mes ordonnances, et

les ferez. Et vous demeurerez au pays que j'ai donné à vos pères, et vous serez mon peuple, et je serai votre Dieu. »

Voilà les temps heureux, voilà les bénédictions magnifiques que sollicitera encore le résidu juif de la fin, selon l'enseignement du Seigneur Jésus, en répétant cette prière : « Que ton nom soit sanctifié. » Tel en est le sens pour ce résidu, tel en était le sens et le seul sens pour les disciples auxquels Jésus l'enseignait sur la montagne. Avec quelle confiance les disciples pouvaient et pourront adresser cette prière à leur Père qui est aux cieux, puisqu'elle est fondée sur ses promesses positives et par conséquent en plein accord avec les pensées et la volonté de Dieu ! Et nous avons dans ce chapitre même, au vers. 37, la déclaration positive que toutes les bénédictions qui y sont annoncées et promises et, par conséquent aussi, *la sanctification du grand nom* de Dieu, seront un jour le sujet des requêtes et des supplications des enfants d'Abraham : « Ainsi a dit le Seigneur l'Éternel : Encore serai-je recherché par la maison d'Israël pour leur faire ceci. »

Et cette même bénédiction sera aussi accordée aux nations des sauvés pendant le millénium, car voici ce que dit Jehovah, en Malach. i. 11 : « Depuis le soleil levant jusqu'au soleil couchant, *mon nom* sera grand parmi les nations, et en tous lieux on offrira à mon nom le parfum, et une oblation pure ; car mon nom sera grand parmi les nations, a dit l'Éternel des armées. »

Un jour, bientôt peut-être, ces belles paroles des Psaumes, donnés par David à Asaph, pour célébrer l'Éternel, lorsque l'arche de Dieu fut posée dans le tabernacle que David lui avait tendu, ces paroles que nous

lisons dans 1 Chron. xvi, 55, et dans Ps. cvi, 47, auront, dans la bouche du résidu juif, une réalité, une actualité, dont le roi-prophète ne se doutait vraisemblablement pas en les écrivant par l'Esprit prophétique qui était en lui : « Dites : O Dieu de notre salut ! sauve-nous, et nous rassemble, et nous retire d'entre les nations, pour célébrer *ton saint nom*, pour nous glorifier en ta louange. » Oui, bientôt, tout Juif pieux dira avec le même David, Ps. ciii, 1 : « Mon âme, bénis l'Éternel, et que tout ce qui est au dedans de moi bénisse *le nom de sa sainteté*, » et plus tard cette parole du Ps. cxlv, 21, aura aussi son accomplissement : « Ma bouche racontera la louange de l'Éternel, et *toute chair bénira le nom de sa sainteté* pour toujours et à perpétuité. »

Alors, mais seulement alors, cette première demande de l'Oraison dominicale sera pleinement exaucée : « Ton nom soit sanctifié. »

« Alleluia ! Louez, vous serviteurs de l'Éternel, louez *le nom de l'Éternel*. *Le nom de l'Éternel soit béni* dès maintenant et à jamais. *Le nom de l'Éternel* est digne de louange depuis le soleil levant jusqu'au soleil couchant. »



## EXPLICATION DE PASSAGES.

### **L'étoile du matin se levant dans le cœur.**

2 Pier. i, 19. — Quelle est précisément la signification de la dernière phrase du vers. 19, « jusqu'à ce que le jour ait commencé à luire et que l'étoile du matin se soit levée dans vos cœurs ? » Cela ne se rapporte-t-il pas à la ferme espérance du retour du Seigneur pour son Église, espérance qui devrait être comme la lumière du jour dans les cœurs des rachetés, en com-

paraison de la lampe de la prophétie, qui pourtant donne une vraie lumière sur tout ce dont elle s'occupe, quoiqu'elle ne produise pas l'espérance propre de l'Eglise?

Quant au sens de cette déclaration : « Aucune prophétie de l'Écriture ne s'interprète elle-même, ou, n'est d'une interprétation particulière, » n'est-ce pas celui-ci : qu'aucune prophétie ne doit être envisagée *isolément*, à *part*, mais que toutes les prophéties doivent être considérées dans leur connexion avec Christ et avec sa gloire ?

Nous pensons que c'est là, à la fois, poser la question et y répondre. En effet, dans les versets qui précèdent, l'apôtre fait allusion à la confirmation que la parole prophétique (concernant le royaume du Messie, dans l'Ancien Testament) a reçue de la vision sur la sainte montagne. Puis il dit que les saints auxquels il écrit font bien d'être attentifs à cette parole, comme à une lampe qui brille dans un lieu obscur. Cela le conduit à annoncer qu'il y a une lumière aussi supérieure à la lampe prophétique, quelque précieuse qu'elle soit, que la clarté du soleil est supérieure à celle de la lampe, bien que celle-ci soit fort utile et nécessaire au milieu des ténèbres.

La prophétie était excellente à sa place : elle nous avertit du mal qui est à l'œuvre, de la vengeance qui tombera sur ce mal, et du triomphe final de tout ce qui est de Dieu. L'espérance céleste est meilleure encore ; puisse sa pleine clarté resplendir dans les cœurs de tous les chrétiens.

Dans l'Apocalypse, le Seigneur est appelé « l'étoile du matin, » non dans les détails des visions prophétiques, mais dans l'adresse d'une des épîtres aux sept églises, et dans les paroles qui terminent ce livre. C'est Christ, comme le propre objet de notre espérance et de nos ardents désirs, indépendamment de tous les événements terrestres, passés ou futurs, dont la prophétie s'occupe, quelque importants qu'ils soient à leur place. Une telle lampe est bonne, sans doute, jusqu'à ce que nous obtenions la meilleure lumière que Dieu peut donner à nos cœurs, — savoir l'attente réelle de Christ, notre Epoux.

LE  
MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

---

---

**Les souffrances et les louanges de Christ.**

PSAUME XXII.

(Suite et fin.)

De là vient que si, pour *Christ*, le péché a été le jugement, pour *nous* il n'en résulte que la grâce en lui et par lui. Car si, quant à moi, Dieu tient compte du péché au jour du jugement, je suis perdu. Mais je dis qu'il en a déjà tenu compte en Christ, navré pour nos forfaits, et froissé pour nos iniquités ; et maintenant coule un fleuve de grâce sans mélange. Car le fait est, non pas seulement que l'inflexible colère de Dieu soit tombée sur Christ crucifié, mais que Christ entre dans toutes les délices de Dieu après avoir ôté le péché. Dieu n'était plus maintenant un juge et un vengeur, mais un libérateur de la mort et de toutes les conséquences du péché que Christ avait pris sur lui ; il y allait de sa gloire comme Dieu et comme Père de relever Christ d'entre les morts et de le placer dans la juste gloire comme homme, et dans les délices infinies comme Fils, devant lui.

Quel changement a eu lieu ! Christ est entendu d'entre les cornes des licornes. La résurrection est la ré-

ponse de son Dieu et Père. Mais, remarquez-le, Christ a des amis qu'il appelle ses frères, et il faut qu'il aille et qu'il leur raconte tout. Dieu l'a, avec justice et en amour parfait, ramené du tombeau, et maintenant, dit le Seigneur, « je déclarerai ton nom à mes frères ; je te louerai au milieu de l'assemblée. » Jamais les délices de Dieu en Christ ne furent si complètes qu'à la croix ; jamais Dieu ne fut glorifié autant que par Christ sur la croix ; mais il n'y avait pas, il ne pouvait pas y avoir la jouissance de la communion dans cette heure terrible, où le péché fut jugé comme il ne le sera plus jamais. Mais maintenant l'acte de porter le péché était achevé, et Dieu avait été si parfaitement justifié et glorifié en cet acte, que la question était, pour Christ, d'en amener d'autres dans le lieu de la sainte joie et de la paix, dans ses propres relations avec son Dieu et Père.

Marie-Magdeleine pleurait au sépulcre, parce qu'elle aimait le Seigneur et qu'elle ne connaissait pas le salut en Jésus ressuscité. « On a enlevé mon Seigneur, et je ne sais où on l'a mis. » A son sens, s'il était loin, tout était perdu. Mais Jésus se fit connaître à elle en résurrection, et lui dit : « Ne me touche pas ; car je ne suis pas encore monté vers mon Père ; mais va vers mes frères, et leur dis : Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. »

Pour qui l'œuvre avait-elle été faite si ce n'était pas pour eux ? Mais il y avait plus : Dieu était son Père, il était leur Père aussi ; s'il était son Dieu, il était aussi leur Dieu. Jésus introduit les disciples dans la place où il est entré lui-même.

Toutes choses dans l'homme et sous l'homme ont manqué à cause du péché. Mais le péché étant mainte-

nant ôté, toutes choses sont *de Dieu* qui nous a réconciliés avec lui-même par Jésus-Christ. Aucune justice ne pouvait être attendue de l'homme. Mais Christ ayant été fait péché, le croyant est maintenant devenu justice de Dieu en lui. Pourquoi chercher à établir notre propre justice? Paul nous apprend que maintenant qu'il voyait et possédait la justice de Dieu en Christ, il ne voulait plus de la *sienne*, quelque sincère qu'elle eût été; ce qu'il avait en Christ par la foi était incomparablement meilleur.

Si vous aimez du fond de vos cœurs vos enfants, vous désirez qu'ils soient où vous êtes vous-mêmes. Ainsi en est-il de Christ. Il a pu souffrir *seul*, mais cela une fois terminé, pourrait-il louer seul? Non: « Je te louerai au milieu de l'assemblée. » Toutes les souffrances et les douleurs ont été pour lui; sa joie, il veut la partager avec ceux qu'il a aimés. Lui-même dirige leurs louanges. Il sort d'une agonie et d'un opprobre, à la fois indicibles et insondables, et gardera-il le silence? Le ton de sa louange ne sera-t-il pas en rapport d'intensité avec la profondeur de l'obscurité dans laquelle il s'est trouvé? Une plénitude de joie ne correspondra-t-elle pas maintenant, à l'abandon dans lequel Dieu l'avait laissé alors à cause de nos péchés? (Comparez les versets 24, 25.) Il avait été dans les lieux profonds pour nous, mais maintenant il en est dehors et il loue; et comment devrions-nous louer? *Avec lui*, dans la pleine certitude de ce qu'il a accompli. Dieu nous veut libres devant lui dans la joie, en vertu de ce que Christ a fait; il veut que nous jugions tout mal, parce que le lieu est saint, mais la place dans laquelle il se trouve est le résultat de son œuvre, et il nous la

donne ; il ne donne rien moins que cela , et à nous. Pourrais-je aller en la présence de Dieu dans mes péchés ? Je m'enfuirais de devant lui comme Adam. Mais croyant en Christ, je suis en la présence de Dieu, parce qu'il m'a amené là.

Êtes-vous donc du nombre de ceux qui cherchent Dieu ? Avez-vous entendu la voix de Christ ? Ce n'est plus maintenant le cri d'une profonde douleur non-entendue. L'expiation est faite, lui-même est ressuscité d'entre les morts, il est le Sauveur accepté et glorifié. Et que doit être pour lui le contraste entre l'affliction de l'affligé et sa joie comme ressuscité ? Il rassemble autour de lui ceux qui le reçoivent, et chante au milieu d'eux les louanges de Dieu. Si donc vous cherchez Dieu par Christ, vous avez droit, par son œuvre, à prendre là votre place, à vous joindre à son chant de louanges. Car ce n'est pas une promesse, mais un fait accompli. Est-ce que je crois en Christ ? S'il en est ainsi je suis devant le trône de Dieu (de droit, non de fait, cela va sans dire) en vertu de la croix ; je suis au dedans du voile et mes péchés sont laissés pour toujours derrière moi.

Depuis le verset 22, nous ne trouvons rien que la grâce. Vous qui cherchez Dieu en êtes-vous encore à dire : Oh ! si je pouvais le trouver ! Mais *lui* vous a trouvé. Venez donc et louez-le. Christ a été sur la croix, portant nos péchés. Vous avez à apprendre cela, comme étant un fait accompli, et non pas à dire : J'espère qu'il le fera. L'œuvre *est faite*, le péché est entièrement ôté, et Christ est le chef de la louange, suivant son appréciation du péché, de la colère due à ce péché, supportée par lui en grâce, et de la parfaite délivrance déployée

dans sa résurrection. Dès lors on entend la louange et rien que la louange. D'abord, c'est Christ qui loue Dieu au milieu de l'assemblée ; ceux qui craignent l'Éternel sont aussi appelés à le louer (vers. 22 et 23). Puis sa louange « dans la grande assemblée » est annoncée par anticipation ; ensuite « ceux qui cherchent l'Éternel le loueront, et tous les bouts de la terre se souviendront de Jehovah et se tourneront vers lui » (vers. 25 à 27). Sur la terre millénaire l'hommage sera universel, « tous ceux qui sont dans la prospérité, » — « tous ceux qui descendent vers la poussière ; » et non-seulement cette génération alors vivante, car « ils publieront sa justice au peuple qui naîtra, parce qu'il aura fait ces choses. »

Dans la lumière il y a des exercices de conscience, mais comment pouvons-nous y arriver ? Parce que Christ a ôté le péché et que nous recevons Christ. Il est vrai qu'il nous faut tous être manifestés devant le tribunal de Christ, mais c'est le tribunal de Celui qui m'a aimé et s'est livré lui-même pour moi, de Celui qui m'a sauvé et en qui je suis accepté. Si Christ avait affaire à un pharisien, il le démasquait aussitôt ; mais quand quelqu'un venait à lui comme un pauvre pécheur, il était toujours plein de grâce ; voyez, par exemple, la femme dans Luc VII. Jamais il ne traita rudement une seule âme, venant à lui dans la vérité de sa condition ; à de telles et avec de telles personnes, il parlait et agissait dans la vérité de sa grâce. Cette femme pécheresse était attirée par l'amour divin qui était en Christ, et elle l'entend prononcer que ses nombreux péchés sont pardonnés. Elle connaissait son grand amour, et elle aimait beaucoup. Lorsque le Seigneur la voit là, il ne s'inquiète plus du pharisien, mais il dit à la femme : « Ta foi t'a

sauvée, va-t'en en paix. » Et il n'y a rien là d'étonnant, car c'est la chose même qui réjouit le ciel, qui remplissait son cœur de joie.

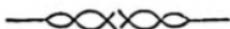
Il nous faut donc tous être manifestés devant le tribunal du Christ, devant Celui qui par sa mort a ôté nos péchés. Quel bonheur de le trouver sur ce siège judiciaire ! Il n'y a rien là qui puisse troubler la paix qu'il a faite par le sang de sa croix, cette paix que nous devons avoir pour jouir de la communion avec Dieu. Deux marcheront-ils ensemble s'ils ne sont pas d'accord ? Ensuite pensez à la manière dont nous arrivons là. Christ viendra et nous prendra auprès de lui, parce qu'il nous aime et qu'il veut nous avoir avec lui, là où il est ; et comment est-ce que nous y arrivons ? Glorifiés dans un corps semblable au sien. Et si vous dites : Comment peut-on parler ainsi ? je vous répondrai par cette question : Comment pouvez-vous être dans le ciel d'une autre manière ? Celui qui, de la part de Dieu, nous a été fait justice, est le même qui doit juger. Croire en son nom et douter en même temps que nous ayons la paix, c'est mettre en question la valeur de son œuvre. Celui qui a souffert et qui est maintenant glorifié, ne va pas la contredire lorsqu'il jugera. Mais il n'y aura rien de secret — tout viendra à la lumière. Quelle leçon pour nous quand nous serons dans la gloire ! et quel en est l'effet ? Je regarde à ma vie passée, et qu'ai-je été ? Je regarde à ma vie depuis que je suis chrétien, quelle faiblesse, que de manquements ! Mais ai-je pour cela sujet d'avoir peur ? Non. Je regarde à Dieu et je dis : Quel Dieu que Celui à qui j'ai affaire ! Chacun de mes pas est une manifestation de l'amour de mon Père, qui m'a conduit tout le long du chemin. Dans la gloire je verrai toute

ma folie, mais ce sera dans un corps ressuscité ou transmué. J'apprendrai à reconnaître l'amour de Christ dans chaque détail de ma vie du commencement à la fin.

Comment l'apôtre décrit-il l'effet de cela? « Connais-  
sant donc combien le Seigneur doit être craint, » nous  
*persuadons les hommes* (2 Cor. V, 11). Maintenant vos  
cœurs sont-ils tellement affranchis de la terreur du ju-  
gement pour vous-mêmes, que vous n'avez qu'à aller  
dehors persuader les autres? C'est là la vivante activité  
de l'amour; mais outre la plénitude de paix que cela  
suppose, il y a une action sanctifiante: « Nous sommes  
manifestés à Dieu. » Tout est mis en lumière mainte-  
nant, et c'est ce dont nous avons besoin afin de sonder  
nos voies. Le péché ne se voit jamais hors de la présence  
de Dieu. Si je marche comme Christ, la lumière brille  
dans ma conscience, et me découvre tout ce qui est in-  
compatible avec cette lumière.

Vos voix sont-elles à l'unisson pour louer avec Christ?  
Il est passé de la colère et de l'obscurité de la croix à la  
lumière et à l'amour de la présence de son Père, et il  
loue. Pouvez-vous louer avec lui? Là tout tremblement  
disparaît. Croyez-vous « qu'il ait fait ces choses? » Oh!  
bien-aimés, comme ceux qui le cherchent restent en  
arrière de son cœur? Qu'est-ce que vous croyez? Et en  
qui est-ce que vous croyez? Ne savez-vous pas qu'il a  
bu la coupe jusqu'à la lie? et tout demeure-t-il encore  
incertain pour vous? Si vous pensez encore à ce que  
vous êtes, je dis que vous êtes à cent lieues de ce que  
vous devriez être. Si vous le cherchez, sa parole vous  
garantit que vous devriez le louer. Il est en la présence  
de Dieu en conséquence de son œuvre. Puissent vos

cœurs sceller que Dieu est vrai ! Comme Père, il peut châtier, mais les châtimens sont les voies du Père envers des cœurs d'enfans. Puissiez-vous ne pas rejeter le témoignage de Jésus, savoir qu'il a donné sa vie, ayant souffert une fois lui juste pour les injustes, — afin que vos cœurs aient dès à présent la paix avec Dieu. « *Il a fait ces choses.* »



### La voie de Caïn.

Malheur à eux, car ils ont suivi  
la voie de Caïn.

Jude 11.

*Lisez Genèse IV.*

L'Esprit de Dieu nous déclare par la bouche de l'apôtre Jean, que « Caïn était du méchant » (1 Jean III, 12) ; et cependant la première chose qui nous soit rapportée au sujet de Caïn, c'est *sa religion* : « il offre à Jehovah une offrande des fruits de la terre » (Gen. IV, 5).

Adam avait péché, et par Adam le péché était entré dans le monde ; le juste jugement de Dieu avait chassé l'homme hors d'Eden pour cultiver la terre dont il avait été pris, une terre maudite à cause du péché, désormais (Gen. II) ; — mais Caïn, l'homme à propre justice n'a nul souci du péché, ni du jugement de Dieu, il trouve que tout va bien ; et il présente à Dieu, comme offrande ou sacrifice, les fruits de la terre maudite et de son propre travail. L'offrande de Caïn était, par le fait, le reniement et même le reniement religieux de tout ce qui était arrivé depuis la création. C'est pour-

quoi « Dieu n'eut point égard à Caïn, ni à son offrande » (Gen. IV, 5).

La voie de Caïn était en tout point l'opposé et la contradiction de celle d'Abel, qui était la voie de la foi. Abel reconnaît le jugement du péché, il s'approche comme coupable, plaçant la mort d'un autre entre lui et Dieu ; Abel a foi dans l'expiation ; il discerne le vrai chemin qui conduit vers Dieu, et il offre des premiers-nés de son troupeau (Gen. IV, 4). Caïn extérieurement adorateur du vrai Dieu, refuse de convenir de la chute, il n'a pas conscience du péché ; il ne tient nul compte du jugement de Dieu. Dans le culte solennel de son autel, il renie toute la vérité de Dieu ; il déclare par le fait que Dieu pouvait être connu par les fruits d'une création déchue et maudite ; il abaisse Dieu au niveau de cette création dont il rend Dieu solidaire, faisant ainsi comme Adam lorsque, après la chute, il disait à Dieu : « la femme que tu m'as donnée pour être avec moi, m'a donné du fruit de l'arbre, et j'en ai mangé » (Gen. III, 12). Caïn, en un mot, suppose que tout va bien ; pourquoi Dieu ne le recevrait-il pas ? « Mais Dieu n'eut point égard à Caïn, ni à son offrande ; et Caïn fut irrité et son visage fut abattu » (Gen. IV, 5).

Caïn a déjà conçu le péché dans son cœur ; mais avant que sa main ait produit le fruit de la mort, Dieu cherche à l'arrêter dans son chemin : il lui parle, il l'exhorte, lui faisant entendre la voix de sa grâce et de sa longue patience. « Et Jehovah dit à Caïn : pourquoi es-tu irrité ? et pourquoi ton visage est-il abattu ? Si tu fais le bien, il se lèvera ; mais si tu ne pratiques pas le bien, le péché est à la porte et ses désirs sont tournés vers toi : mais toi, domine sur lui ! » (Gen. IV, 6, 7.)

La grâce divine sollicitait Caïn à cette dernière heure, mais elle fut méprisée comme l'avaient été précédemment le jugement de Dieu et la grâce de la promesse. Jésus a apporté dans le monde la lumière du salut et de la vie (comp. Es. XLIX, 6); « je suis venu dans le monde, la lumière » (Jean XII, 46); « mais les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises » et « c'est ici le sujet du jugement » (Jean III, 19).

Caïn ne s'arrêta pas : « il était du méchant » (1 Jean III, 12) et il voulait accomplir les désirs de son père, étant du diable qui a été meurtrier dès le commencement (Jean VIII, 44). Fruit d'une génération déchuë et apostate, Caïn était le premier-né de la race qui livra Jésus pour être crucifié : une race remplie de propre justice, et meurtrière. Caïn tua Abel, son frère, par envie, parce que ses œuvres étaient mauvaises et que celles de son frère étaient justes (1 Jean III, 12) : les Juifs aussi livrèrent Jésus par envie (Matth. XXVIII, 48), et le monde ne fait pas autrement : « Ne vous étonnez pas, mes frères, si le monde vous hait. . . . Celui qui n'aime pas son frère demeure dans la mort. Quiconque hait son frère est un meurtrier et vous savez qu'aucun meurtrier n'a la vie éternelle demeurant en lui » (1 Jean III, 15). « Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï avant vous. Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui serait sien, mais parce que vous n'êtes pas du monde, mais que je vous ai choisis du monde; à cause de cela, le monde vous hait » (Jean XV, 18, 19).

« Et Jehovah dit à Caïn : Où est Abel, ton frère? Et il lui répondit : Je ne sais; suis-je le gardien de mon frère, moi? » (Gen. IV, 9.) La nature corrompue du

premier incrédule se manifeste par toute sorte de voies de méchanceté ; la source qui devait découler en « toute souillure et superfluité de malice » (Jacq. I, 21) jaillissait en lui déjà : Caïn ose se justifier, et il ment. Il voulait accomplir les désirs de « son père, le diable, » qui « n'a point persévéré dans la vérité, car il n'y a pas de vérité en lui : s'il profère le mensonge, il parle de son propre fonds, car il est menteur et le père du mensonge » (Jean VIII, 44). « Mais ne vous abusez pas, dit l'apôtre, on ne se moque pas de Dieu : ce que l'homme aura semé, il le moissonnera aussi » (Gal. VI, 7). « Et Dieu dit : Qu'as-tu fait ? La voix du sang de ton frère crie de la terre vers moi ; maintenant donc tu seras maudit..... » (Gen. IV, 10-12).

Toutefois Dieu tarde à frapper ; il use de sa longue patience à l'égard de Caïn, et il l'épargne encore ; « il met une marque sur lui afin que quiconque le trouverait ne le tuât point » (Gen. IV, 15). Quant à son gouvernement de ce monde, Dieu épargne encore le meurtrier de son frère et ne veut pas qu'aucun homme lève la main contre lui. Dieu dans sa patience et pour manifester le fond du cœur de l'homme, abandonne l'homme à ses propres voies ; et ce n'est que plus tard, quand le moment fixé par ses conseils est venu, qu'il établit un gouvernement sur la terre et plaça le glaive entre les mains de l'homme. *Alors* il dit à Noé : « Celui qui aura répandu le sang de l'homme...., par l'homme son sang sera répandu » (Gen. IX, 6). Mais lors du crime de Caïn, Dieu ne permit pas à un seul membre de la famille humaine de porter la main sur le meurtrier d'Abel ; il voulait faire comprendre à l'homme que la méchanceté de Caïn était celle de tout homme ; il voulait que tous

fussent humiliés par la conviction « que tous ont péché et qu'ils sont entièrement destitués de la gloire de Dieu » (Rom. III, 22). « O homme, qui que tu sois qui juges, tu es sans excuse, car en ce que tu juges les autres, tu te condamnes toi-même, puisque toi qui juges, tu commets les mêmes choses » (Rom. II, 1). — Et Jésus dit : Que celui qui est sans péché, jette le premier la pierre contre elle » (Jean VIII, 7). « Il n'y a pas de juste, non pas même un seul » (Rom. III, 10).

C'est pourquoi Dieu dit : « Quiconque tuera Caïn, sera puni sept fois davantage.... » A Dieu seul il appartient de compter avec le péché ; et si Dieu, au temps convenable, établit un gouvernement sur la terre, il donne bien à l'homme de connaître des crimes et des offenses contre l'ordre public, ou des torts des uns à l'égard des autres, — mais de juger le péché, et d'en tirer vengeance, reste toujours la part de Dieu seul. « A moi la vengeance.... ! je rendrai, dit le Seigneur ! » (Héb. X, 30 ; Rom. XII, 19, comp. Jean VIII, 9.)

Mais poursuivons l'histoire de Caïn. Le meurtrier d'Abel ne se montre pas toujours sous un jour aussi sombre : l'homme aussi ne se *rencontre* pas toujours menteur et meurtrier ; « Légion, » la personnification des nombreux malins esprits, ne se trouve pas devant chacun de nos pas. Il y a dans le monde des entraves à la manifestation du mal ; et la loi, dans un certain sens, a été donnée pour cette fin : — il y a le frein et les progrès de l'éducation ; la loi de l'opinion publique et le verdict de la société ; il y a le contrôle souverain de Dieu, la crainte de sa providence et de son jugement. Toutes ces barrières et ces influences produisent un certain ordre au milieu du monde qui, par leur moyen,

devient, non-seulement tolérable, mais plein d'agrément et de facilité de vie. Une nouvelle scène est ainsi produite, mais non pas une nouvelle créature : le dehors est changé, mais le dedans est resté le même. L'homme apparaît maintenant comme un honnête citoyen du monde, et non pas comme le meurtrier de son frère ; mais l'homme est resté le même ; il n'est pas changé ; aux yeux de Dieu il est toujours celui dont toute l'imagination des pensées du cœur n'est que mal en tout temps. (Gen. VI, 5 ; VIII, 21 ; comp. Rom. III, 9-19.) — Caïn sortant de devant la face de Dieu, bâtit une ville ; il a une famille prospère ; par l'habileté des siens et leur industrie, la face du monde devient florissante et d'un aspect agréable ; le meurtre est oublié. L'homme n'entend pas le cri du sang, mais le son de la harpe et de l'orgue charme ses oreilles, ses inventions ont étouffé sa conscience. « Dieu créa l'homme juste ; mais ils ont cherché beaucoup d'inventions » (Eccl. VII, 29). Chassé de devant Dieu, le meurtrier d'Abel s'est fait un monde à lui, un monde sans Dieu ; il y vit à son aise, en homme honorable...., mais Caïn est aussi coupable maintenant, et séparé de Dieu, que lorsque sa main était fraîchement teinte du sang de son frère. Solennelle vérité ! un honnête citoyen du monde, un homme respecté des autres, peut être aussi éloigné de Dieu qu'un meurtrier. Ceux qui refusent le souper du roi (Matth. XXII, 1-14), Dieu les range dans la même classe que « les autres » qui prirent ses serviteurs et les outragèrent et les tuèrent.

Il est effrayant de voir avec quelle facilité et quelle indifférence Caïn a tourné le dos au Seigneur et au souvenir du sang de son frère. Ayant obtenu une promesse

de sécurité personnelle, — c'était tout ce qu'il désirait — il sort de devant la face de Dieu, s'établit dans ce monde loin de Dieu et s'entoure d'agrément et de délices sur une terre qui élève la voix en témoignage contre lui : il saisit la promesse, non pour rentrer en lui-même (comp. Rom. II, 4), ni pour être convaincu de péché, mais il profite de la longue patience de Dieu comme d'une occasion favorable pour vivre selon son cœur, pour se procurer toutes sortes de jouissances et s'en enorgueillir. N'est-ce pas là, devant Dieu, le trait le plus sombre de toute son histoire ?

Telle est « la voie de Caïn, » et telle est aussi la voie d'Israël et de l'homme en général. Si Pierre, dans son discours aux Juifs (Act. II, 25), fait reposer sur tous ceux qui l'entendent, la responsabilité du meurtre de Jésus, la même culpabilité ne pèse-t-elle pas aussi sur tout homme ? Le sang du Juste mis à mort, ne s'élève-t-il pas vers Dieu en témoignage contre l'homme ? Le Fils de Dieu est venu dans le monde, et comme Dieu demanda à Caïn : « Où est Abel, ton frère ? » — Dieu demande maintenant au monde : Où est Jésus, mon Fils ? — Mais le monde coupable suit son train dans l'insouciance et l'indifférence ; il s'endurcit contre la parole et le témoignage de Dieu ; — se faisant une vie commode loin de Dieu, il cherche un bonheur sans Dieu et s'occupe à orner et à embellir de mille manières la terre qui a porté la croix de Christ.

Mais « *malheur à eux, car ils ont suivi la voie de Caïn !* »



**Quelques remarques sur Genèse xlviii.**

---

Il y a dans la vie de l'homme, un moment où tout ce qui est illusion disparaît, et où tout devient sérieux pour lui : ce moment est celui qui l'amène aux portes de l'éternité. S'il est un vrai chrétien, tout en lui prend alors sa place et son vrai nom ; — il juge tout selon la lumière de celui devant lequel il se trouve. C'est arrivé à ce moment solennel, que le patriarche Jacob nous est présenté dans ce chapitre. Or, ce qui rend la vie et les temps de ce patriarche particulièrement instructifs pour nous, c'est que, d'un bout à l'autre de sa carrière, il nous est offert comme *objet et monument* de la grâce divine. Ce n'est pas durant une partie de sa vie seulement, qu'il fut l'objet des soins de Dieu, car lui-même rend ce témoignage : « Le Dieu qui me paît depuis que je suis au monde » etc. Or, qui ne sait ce que fut dans sa marche celui de la bouche duquel sortit un tel témoignage ? Au reste, l'Écriture dit de lui : que « dès le ventre, il supplanta son frère, » et que son train de vie déplaisait à Dieu ; même le prophète semble relier le train des enfants à celui du père, auquel il se ramifie (Osée XII). Ce n'est donc ni la foi, ni la fidélité de Jacob envers Dieu, qui ressortent en sa vie ; mais bien cette fidélité *immanquable* de Dieu, en vertu de laquelle il avait veillé sur son élu, afin qu'aucun mal ne lui arrivât. Dieu, sans doute, trouva plus d'une fois urgent de laisser Jacob goûter un peu de l'amertume dont ses infidélités étaient la cause ; car jamais Dieu ne les approuve. Au

reste, les propres paroles d'Israël confirment cette pensée : « les jours des années de ma vie, avait-il dit à Pharaon, ont été courts et mauvais. » — Ces paroles ont trait à ses expériences propres, dans les difficultés qu'il avait rencontrées ; et non à une absence quelconque d'intérêt de Dieu pour lui. Pharaon, complètement étranger aux divers exercices et aux expériences du croyant, ne pouvait saisir la portée des paroles du vénérable vieillard qui lui parlait, autrement que comme un homme du monde. Pour nous, par l'Esprit, nous pouvons les comprendre, et même retirer des infirmités morales souvent manifestées de ce patriarche, une leçon sérieuse et durable. Un fait, à l'arrivée de Jacob en Égypte, fait ressortir la miséricorde dont Dieu usa toujours envers son serviteur : en présence du monarque mondain, Dieu revêtit Israël d'une haute dignité, de cette dignité que donne la foi ; c'est pourquoi, dans le sentiment du caractère que lui conférait *sa relation avec Dieu*, « Jacob bénit Pharaon, » etc. (Gen. XLVII, 10). Ainsi, au point de vue moral, Jacob était plus grand que Pharaon, car, dit l'Écriture, « le moindre est béni par celui qui est plus grand » (Héb. VII).

Mais revenons près du lit de Jacob.

Le récit, que nous donne ce chapitre, des dernières circonstances de la vie du patriarche, et des derniers actes de sa foi, montre quelle fin *honorable*, il a plu à Dieu d'accorder à son serviteur. Durant le cours de son pèlerinage, il avait plus d'une fois voulu déposer son bâton de voyageur, mais Dieu le lui avait toujours remis en main, et, par des peines de cœur assez vives (Gen. XXX, 30 ; XXXI, 1, 2 ; XXXIII, 18, 19 ; XXXIV, 25-27, 50 ; XXXV, 1), il l'avait aidé à réaliser une

vocation qui le séparait du monde. — Dieu coupait ainsi le câble qui retenait le cœur de Jacob à une rive, de laquelle il était appelé à s'éloigner ; — une patrie céleste était, d'après le témoignage de l'Écriture, le seul but de la foi qu'il avait reçue. Il est vrai, que l'espérance du patriarche était parfois enveloppée dans des objets qui en paralysaient l'énergie, — « quand ferai-je, dit-il, quelque chose pour ma maison ? » Dans ce cas, le but que se proposait Jacob, n'était pas de réaliser sa position d'étranger, et surtout chez Laban. Si la foi manque, on se croit *autorisé*, si ce n'est même *obligé*, à agir comme ceux qui sont sans espérance ; — on perd de vue *le but*, et on cesse d'être en témoignage au milieu des hommes. Remarquons que ce fut précisément lorsque Jacob ne s'occupait pas de sa position terrestre, qu'il était, en ce qui regarde la foi, vraiment libre ; pas un seul nuage n'est sur son cœur ; aussi fut-il, dans la circonstance suprême qui nous occupe, l'expression de la volonté de Dieu, en ce qui regardait les destinées de ses fils et de ceux de Joseph. De plus, c'est dans cette circonstance que le Saint-Esprit trouva un acte de foi à enregistrer : « Par la foi, Jacob mourant bénit chacun des fils de Joseph, et adora étant appuyé sur le bout de son bâton. »

Quant aux sentiments qui, dans ce moment solennel, devaient se presser dans l'âme du serviteur de Dieu ; il est plus facile de les comprendre, que de les dépeindre ; — que de motifs, — que de délivrances dont le souvenir lui était renouvelé ; quelle belle perspective était devant lui ; voilà ce qui l'invitait ou plutôt le poussait à adorer Celui qu'il avait appris à connaître et qui avait toujours été pour lui un berger dont l'amour et la fidélité

ne lui avaient jamais fait défaut ! Quant à lui, sa course était à son terme, les instants de son existence terrestre pouvaient aisément se compter : il ne lui restait plus qu'à franchir le seuil des portes éternelles, que lui ouvrirait son Dieu ; mais avant de faire ce dernier pas, il faut qu'il bénisse ses fils et qu'il adore son Dieu ; — beau témoignage de la foi, dans laquelle Jacob s'est endormi. Qu'elles sont belles ces paroles qu'il adresse à Joseph : « Voici, je m'en vais mourir, mais Dieu sera avec vous. » Je puis, je dois vous laisser, mais Dieu ne vous laissera pas.

Maintenant, cher lecteur, ne trouvez-vous pas qu'il y a dans la conduite de Dieu à l'égard de Jacob, quelque chose de bien encourageant pour nos cœurs ? quelque chose qui nous invite à lui remettre le soin de *tout ce qui nous concerne*, « car aussi prend-il soin de nous ! » Que les circonstances dans lesquelles Jacob s'est trouvé nous instruisent. Qu'a-t-il gagné chez Laban sous le rapport de la foi ? A son retour, lorsqu'il doit se présenter devant son Dieu, à Béthel, il faut qu'il ordonne d'abord à sa famille d'ôter les dieux des étrangers qui sont au milieu d'eux et de se purifier (ch. XXXV). Quand a-t-il été l'interprète des pensées de Dieu touchant l'avenir ? C'est pour notre instruction que Dieu a fait écrire ces choses ; qu'il nous donne maintenant d'en profiter. Nous sommes les légitimes héritiers des promesses de Dieu et nous pouvons en tout temps nous assurer en Lui. Nous ne sommes pas à notre place, si nous ne marchons pas *sous la dépendance* du Seigneur : on est sous la dépendance de Laban ou sous celle de Dieu.



**1 Pierre I, 1-25.**

Ce qui est important pour la sainteté de notre conduite et pour la paix habituelle de nos âmes, c'est d'avoir nos pensées en unisson avec celles de Dieu. Impossible que quoi que ce soit manque, quand rien ne manque à nos affections spirituelles. Jésus est descendu ici-bas pour communiquer à nos âmes la paix de Dieu ; nous révéler la bonté dont il jouissait lui-même dans la maison de son Père.

Jésus nous est toujours présenté ainsi ; même prophétiquement (Prov, viii). Il avait vu la gloire, et connaissait la joie et l'amour du Père dans son cœur. Il rendait témoignage de ce qu'il avait vu, et parlait de ce qu'il connaissait ; mais personne ne croyait à son témoignage. Jésus est venu nous sortir des affections de ce monde, nous placer dans la joie qu'il avait avant la fondation du monde, et nous introduire dans la gloire qu'il possédait. Le chrétien est heureux, joyeux et sanctifié, quand les affections s'épanouissent et se développent là où le Seigneur Jésus l'a introduit. Il faut la gloire et la communion avec le Père. Le Saint-Esprit nous présente ces deux choses. Le Saint-Esprit devient un esprit de répréhension et de tristesse, quand les affections nous égarent loin de la place où Jésus nous introduit. Jésus est allé vers son Dieu et notre Dieu, son Père et notre Père : il nous place là comme ses frères.

Nous voyons, au commencement de ce chapitre, la manière dont nous jouissons de ces choses ; puis, il distingue entre ce qui convient à un chrétien, et l'assurance du salut. Pierre était l'apôtre de la circoncision, et s'adresse à ceux qui étaient dispersés. Il les appelle élus selon la prescience de Dieu, le Père, non comme nation, mais par l'Esprit sanctifiant. Ici, la sanctification de l'Esprit est présentée avant l'aspersion du sang ; parce que quand une âme est trouvée en dehors, dans le monde, et que le Saint-Esprit visite cette âme, il la prend dans la carrière du monde, la sanctifie pour qu'elle obéisse à Jésus-Christ, et pour qu'elle soit

placée sous l'effet de l'aspersion du sang de Christ, sous toute l'efficacité de ce sang. Nous sommes sanctifiés pour obéir à Jésus-Christ, et pour obtenir l'aspersion de son sang.

Pierre voit les chrétiens en dehors de ce monde par la résurrection. L'espérance du chrétien suit le Seigneur Jésus. Du moment que Christ est ressuscité, le chrétien l'est avec lui. Etant placés en lui, nous avons notre part avec lui. Nous avons été régénérés pour avoir part à cette espérance vivante. Nous avons « laissé les morts, » comme Jésus dit.

Il est doux et béni pour nos âmes d'obtenir l'héritage. Le chrétien est dans le monde, et il ne peut se contenter (selon cette nouvelle nature qu'il a reçue) que des choses qui sont célestes, de l'héritage avec Christ. L'héritage est réservé dans les cieux; et Satan ne peut y toucher; il est gardé pour nous qui sommes gardés sur la terre. La puissance de Dieu nous garde par la foi, parce que nous n'en sommes pas encore en possession. Quelle joie et quelle paix pour l'âme! Mon héritage est gardé dans les cieux, et moi, pauvre et faible, et assailli par l'ennemi, je suis gardé sur la terre..... Dieu est le garant de notre héritage et le garant de nos âmes (IV, 19).

En même temps, l'épreuve de la foi est là. La foi doit être éclairée, purifiée, développée. Il y a, quand nous sommes jeunes dans la foi, des choses qui ne sont pas pures dans cette foi; et Dieu l'épure. Il lie à tout ce que Jésus est, la fin de notre foi, le salut des âmes. Du moment que nous sommes remplis du Saint-Esprit, les affections trouvent tout ce qu'elles désirent, et c'est la vraie paix de l'âme. Le cœur est satisfait. Si vous n'avez pas le repos, c'est que vous n'êtes pas préoccupés de Jésus selon la connaissance que nous en donne le Saint-Esprit. Par l'épreuve de la foi, on remporte la fin de la foi. Celui qui a Jésus, qui a connu Jésus, a tout vu, tout connu. Quoi que nous devons voir, dans la résurrection (à visage découvert), nous ne verrons rien de nouveau.

*La fin prochainement, si le Seigneur le veut.*



LE  
MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

---

---

## LA RÉDEMPTION.

## EXODE XV.

Nous lisons au chapitre XIV de l'Exode (vers. 8-11) que les Israélites étant sortis d'Égypte, furent poursuivis par les Égyptiens, par Pharaon, ses chars, ses gens de cheval et toute son armée. « Et lorsque Pharaon se fut approché, les enfants d'Israël levèrent leurs yeux, et voici, les Égyptiens marchaient après eux; et les enfants d'Israël eurent une fort grande peur et crièrent à Jehovah, et dirent à Moïse : Est-ce qu'il n'y avait pas de sépulcres en Égypte que tu nous aies amenés pour mourir au désert? »

On comprend facilement la détresse des Israélites, arrêtés par la mer et serrés de près par Pharaon et toute son armée; on comprend le cri d'angoisse que le peuple fait monter vers Dieu; mais on voit en même temps bien clairement que si les Israélites crient à Dieu, leurs *cœurs* ne savent pas compter sur Dieu et sur sa délivrance. Nous aussi, quand nous sommes éprouvés, quand nous sommes environnés de toutes sortes de difficultés, et que nous nous voyons comme enfermés de toute part dans l'affliction, nous nous trouvons comme

ensevelis sous le poids douloureux de la vie, au lieu que nous sachions compter sur Dieu pour être délivrés. Nous avons peut-être entendu et reçu l'évangile avec joie; nous nous sommes réjouis dans le sentiment de la rémission de nos péchés, nous avons discerné la beauté de Christ, et nos cœurs l'ont recherché..., et cependant lorsque la tentation est venue, toute notre joie s'est évanouie, et nous avons été renversés par terre, parce que la rédemption n'était pas le fondement de notre joie et que nous ne savions pas ce que c'est que d'avoir passé *la mer Rouge* A PIED SEC (Ex. XIV, 29).

Dans la *Pâque*, Dieu s'était fait connaître à Israël comme un Dieu de jugement : c'est pourquoi il fallait le sang sur le linteau des portes pour mettre le peuple à l'abri du jugement. Le sang arrêtait Dieu; et Dieu *passait par-dessus* (Ex. XII, 12, 13). S'il fût entré dans les demeures des Israélites comme Dieu de jugement, Dieu eût frappé le peuple aussi bien que les Égyptiens, car ayant plus de connaissance que ceux-ci, les Israélites étaient aussi plus coupables que leurs oppresseurs. Mais à *la mer Rouge*, il s'agit de tout autre chose : Dieu intervient dans sa puissance comme « un vaillant guerrier, » comme le salut de son peuple. La *Pâque* avait délivré les enfants d'Israël du jugement de Dieu; la mer Rouge les délivre de leurs ennemis. Dès qu'ils sont en danger devant Pharaon et son armée, Dieu intervient « dans la grandeur de sa majesté, » et ensevelit dans la mer toutes les forces de l'Égypte : par la mort, il délivre de la mort. Ainsi Christ descend dans la forteresse de l'Ennemi, sous la puissance de la mort, et par sa résurrection d'entre les morts, il nous délivre, nous qui, par la crainte de la mort, étions assujettis toute

notre vie à la servitude (Hébr. II, 14-15). Depuis la mer Rouge, Israël n'a plus à faire avec l'Égypte, le pouvoir de Pharaon est définitivement brisé, le peuple racheté hors d'Égypte, et Dieu lui-même son salut : Celui qu'à juste titre les enfants d'Israël avaient craint comme *judge* ; — celui-là est maintenant leur *salut* ; ils sont rachetés et n'ont plus maintenant à *espérer* la miséricorde. Il en est de même pour nous, quand, par la foi, nous sommes entrés dans les effets bénis de la mort de Christ ; nous ne sommes pas seulement à l'abri du jugement, mais Dieu que nous craignons est notre Sauveur (voyez Ex. XIV, 30-31).

Le passage de la mer Rouge et la Pâque sont donc deux événements bien distincts dans l'histoire d'Israël, et la joie d'une âme qui se réjouit simplement de ce qu'elle est à l'abri du jugement — ou la Pâque en Égypte, n'est pas la même que celle de Moïse et des enfants d'Israël chantant à Jehovah, parce qu'il a entièrement racheté son peuple hors d'Égypte et de la mer Rouge, et qu'il l'a amené par sa puissance à la demeure de sa sainteté. Israël, après le passage de la mer, peut se réjouir de ce que le jugement est passé, de ce que Pharaon et toute sa puissance « a été enfoncé comme du plomb dans les eaux magnifiques ; » il peut chanter à Jehovah, parce qu'il a amené son peuple, par sa force, à la demeure de sa sainteté, à lui-même, parce qu'il l'a fait passer d'entre les morts, à la lumière de sa présence, qu'il l'a mis dans la lumière comme lui est dans la lumière.

Les Israélites sont ainsi amenés à Dieu, dans la lumière comme Dieu est dans la lumière, avant qu'ils aient fait un seul pas dans le désert ; aussi ne peut-on

pas lutter avant qu'on ait conscience de la rédemption. Toute la question pour les Israélites, serrés de près par Pharaon et son armée, c'est de savoir comment ils échapperont aux mains de l'ennemi : ils n'essayeront pas même de combattre. En Égypte ils avaient gémi sous le joug de Pharaon, mais ils n'avaient pas combattu contre lui, et comment l'eussent-ils fait ? Avant tout, je le répète, il faut que le peuple soit délivré, et qu'il soit amené auprès de Dieu : avant de pouvoir combattre les ennemis de Dieu ou les siens propres, il faut qu'il soit fait « l'armée de Dieu. » On n'a aucune puissance contre Satan aussi longtemps qu'on est son *esclave* ; il ne peut pas y avoir de lutte dans les chaînes. On peut bien gémir sous le joug du maître et soupirer après la délivrance, mais avant qu'on puisse élever le bras contre l'oppresser, il faut que les chaînes soient brisées, il faut qu'on possède une rédemption parfaite et qu'on en jouisse.

Après le passage de la mer Rouge, les Israélites ne se réjouissent pas seulement d'avoir échappé à leurs persécuteurs, mais ils se sentent placés dans une position toute nouvelle par cette délivrance et par la manifestation publique que Dieu est *pour eux et avec eux* ; ils ont conscience de leur délivrance, d'une rédemption parfaite et ainsi ils *savent* qu'ils peuvent désormais compter sur Dieu et sur sa puissance à tout autre égard. Ils peuvent dire maintenant : « Les peuples entendront, et ils en trembleront ; la douleur saisira tous les habitants de la Palestine. Alors les princes d'Édom seront troublés et le tremblement saisira les forts de Moab : tous les habitants de Canaan se fondront » (vers. 14-16) ; et Rahab confirmera ce témoignage, quand elle

dira aux espions : « Dès que nous avons entendu ces choses, notre cœur s'est fondu; et depuis lors aucun homme n'a plus eu de courage à cause de vous, car Jehovah votre Dieu est le Dieu des cieus en haut et de la terre en bas » (Jos. II, 14). La joie des enfants d'Israël ne consiste pas à ne point avoir d'ennemis; elle consiste en ce que Dieu a pris en main leur cause et qu'il les a amenés dans sa présence.

Il y a plus encore : nous lisons au verset 17 : « Tu les introduiras et les planteras sur la montagne de ton héritage, au lieu que tu as préparé pour ta demeure, ô Jehovah, au sanctuaire que tes mains ont établi. » — Israël, maintenant, était déjà avec Dieu dans sa sainte demeure; — et nous pareillement nous sommes dans la présence de Dieu — mais non pas encore « au lieu que tes mains ont établi, » « à la montagne de *ton* héritage, » — de l'héritage de Dieu et non pas d'Israël. Ainsi aussi, Paul demande pour les saints qui étaient à Éphèse, qu'ils connaissent « quelle est l'espérance de leur vocation et quelles sont les richesses de la gloire de *son* héritage dans les saints » (Éphés. I, 18). Israël devait habiter le pays de Dieu, — et la maison du Père est notre demeure : Lui-même veut nous y introduire, en sorte que nous n'avons rien à craindre des ennemis qui peuvent se trouver sur le chemin : pour la foi ils sont impuissants. Une assurance pleine et entière est le privilège de la rédemption.

Mais si Dieu a racheté son peuple, s'il veut l'introduire dans le pays de Canaan, il faut qu'Israël passe par l'épreuve, et c'est « *suivant le commandement de Jehovah* ».... que les enfants d'Israël campèrent en Réphidim, « où il n'y avait point d'eau à boire pour le

peuple » (Ex. XVII, 1). Toutefois remarquons bien ici que, jusqu'au pied du Sinaï, Dieu usa d'une grâce entière et parfaite dans toutes ses voies envers son peuple, quels qu'aient été d'ailleurs les murmures de celui-ci. Quand ils s'élèvent contre Moïse et Aaron au désert de Sin, parce qu'ils n'ont pas de chair à manger, Dieu leur donne des caillcs, sans leur rien reprocher ; il leur donne « le soir de la chair à manger, et au matin du pain en abondance ; » et quand ils s'en viennent en Réphidim, où il n'y avait point d'eau, Dieu fait jaillir pour eux de l'eau du rocher (Ex. XVI et XVII). Tout est grâce, afin qu'Israël comprenne que Dieu voulait bénir son peuple, quelque méchant que fût celui-ci. Mais plus tard les Israélites, qui auraient dû savoir qu'ils ne pourraient pas garder la loi, se sont placés follement sous la loi, alors, quand ils sont de nouveau épris de convoitise et disent : « Qui nous fera manger de la chair?... » nous lisons que « quand la chair était encore entre leurs dents, avant qu'elle fût mâchée, la colère de Jehovah s'embrasa contre le peuple » (Nomb. XI).

Une fois qu'ils ont passé la mer, Moïse conduit les Israélites vers le désert de Sur : « et ayant marché trois jours par le désert, ils ne trouvèrent point d'eau. » Trois jours dans le désert sans eau, c'était une souffrance presque insupportable ! Mais la délivrance est-elle moins sûre ? — Non certainement, en aucune manière. C'était cependant une chose affreuse que de se trouver sans eau : — c'était la mort, une mort certaine, dans une pareille contrée. Et quand enfin on trouve de l'eau, « elle était amère » : — « de là ils vinrent à Mara, mais ils ne pouvaient point boire des eaux de Mara, parce

qu'elles étaient amères » (vers. 23). L'épreuve était dure, mais c'était pour cela même que Dieu avait amené son peuple au désert : « afin de t'humilier, de t'éprouver et de manifester ce qu'il y a dans ton cœur » (Deut. VIII, 2). Les « eaux amères » ne montraient pas ce qu'il y avait dans le cœur de Dieu, mais elles étaient un moyen pour éprouver et mettre à découvert le cœur du peuple : et sous ce rapport que de choses à manifester et à corriger ! Israël était racheté pour jamais et Dieu avait manifesté son cœur dans « la rédemption, » mais l'effet même de cette rédemption était d'amener le peuple dans un lieu où il n'y avait pas une goutte d'eau à boire, et où ensuite, quand on trouve de l'eau, elle était amère, en sorte qu'on ne pouvait la boire : mais tout cela, c'était afin qu'Israël s'abreuvât dans la puissance de la mort. Et alors Dieu rendit douces les eaux (vers 25). — On n'apprend pas ces choses en Égypte ; — elles sont l'expérience du désert. En Égypte il n'y avait point eu de Mara pour Israël. — Avant que le peuple soit amené aux « eaux amères, » il faut qu'il soit racheté et que la rédemption soit connue : l'effet qu'elle produira sera la mort au péché, à l'égoïsme, à la volonté propre. L'âme passe ainsi par un travail profondément pénible, mais c'est précisément ce que Dieu a voulu, afin de mettre à nu ce qu'il y a dans nos cœurs et de nous en dépouiller. Quelqu'un pensera peut-être que ces épreuves viennent sur lui parce qu'il n'est pas racheté, mais tout au contraire, elles nous sont dispensées parce que nous sommes rachetés.

Nous pouvons chercher à éviter ces eaux amères de Mara, mais Dieu nous y amènera parce qu'il veut nous dépouiller de tout ce qui est du vieil homme en nous.

En son propre temps, sans doute, il introduira dans notre épreuve ce qui rend douces les eaux ; mais parce qu'il nous a rachetés et nous a amenés à lui, il juge toutes choses en nous, amour du monde, orgueil, volonté propre, tout ce qui trouble notre communion avec lui-même. Je le répète, il introduira ce qui rend douces les eaux : mais, « bien-aimés, ne trouvez pas étrange l'ardeur du feu qui est allumé au milieu de vous, et qui est venu sur vous pour votre épreuve, comme s'il vous arrivait quelque chose d'extraordinaire » (1 Pierre IV, 12), car aussi certainement que vous êtes rachetés, Dieu brisera et soumettra vos pensées et vos volontés ; Dieu vous abreuvera de cela même par quoi vous avez été rachetés.

Ainsi donc Israël, dans le désert, s'avance avec Dieu, et Dieu s'occupe de son peuple ; il lui donne des statuts, il l'éprouve de toute manière et le forme pour lui-même (25-26 ; comp. Deut. VIII, 2, 3). — Dieu n'avait pas agi ainsi avant qu'il eût racheté son peuple. En Égypte Israël avait été dans l'angoisse à cause de Pharaon ; mais maintenant, au désert, c'est la main de Dieu qui s'appesantit sur lui : Israël a affaire avec Dieu, et il apprend à connaître Dieu sous un nouveau caractère, comme « Jehovah qui te guérit » (26). Dieu, d'abord, éprouve son peuple, il lui propose une ordonnance et une loi : « Si tu écoutes attentivement...., si tu fais ce qui est droit...., si tu prêtes l'oreille à ses commandements et que tu gardes ses ordonnances...., je ne ferai venir sur toi aucune des infirmités que j'ai fait venir sur l'Égypte ; » mais si Dieu éprouve ainsi, c'est afin de se faire connaître comme « Celui qui te guérit, » et pour jouir de ce privilège, il faut que le cœur tout en-

tier soit mis à découvert devant un Dieu de grâce. Alors seulement on le connaît comme « Celui qui guérit. » — Dieu qui est fidèle dirigera toutes les circonstances de notre vie en vue de ce but (comp. Deut. VIII, 15, 16) : nous n'y échapperons pas, dussions-nous être humiliés devant les hommes, ce qui est une chose très-douloureuse, en vérité, « une eau très-amère ; » — mais n'était-ce pas que nous cherchions à nous glorifier nous-mêmes ?

Dès que « le bois, » c'est-à-dire la croix, est dans les eaux, elles désaltèrent l'âme. On a joui d'abord de la joie de la rédemption ; après, vient la joie dans les tribulations, et puis la joie dans la guérison. Dieu d'abord nous fait chanter dans la conscience de la rédemption ; mais si nous devons jouir de l'effet pratique de la rédemption, c'est-à-dire jouir de Dieu dans nos âmes (ce qui est impossible à la chair), il faut nécessairement que notre propre volonté, la mondanité, et toute une armée de choses qui sont en nous et qui viennent se placer en travers de notre joie, soient touchées du doigt de Dieu et brisées. Dieu connaissait tout ce qu'il y avait dans nos cœurs, mais il veut nous le faire voir à nous aussi, qu'il a rachetés ; et alors nous le connaissons comme « Celui qui guérit ».

« Puis ils vinrent à Élim, où il y avait douze fontaines d'eau et soixante et dix palmiers ; et ils campèrent auprès des eaux (27). Maintenant le peuple fait l'expérience des conséquences nécessaires du fait qu'il est avec Dieu : dès qu'il est réellement humilié, il campe auprès des eaux rafraîchissantes. Si Élim était venu plus tôt, y aurait-il eu le même sentiment d'une entière dépendance de Dieu pour toutes choses ? — Israël n'ayant pas passé

par la lutte qui produit la dépendance, et la dépendance qui produit la communion, la chair et tout son train n'eussent pas été brisés. — Voilà pourquoi Dieu tarde, car sa joie est de bénir son peuple.

Les nombres 12 et 70 que nous trouvons ici sont des figures différentes de la perfection d'un abri parfait. « Le soleil ne donnera point sur toi de jour, ni la lune de nuit » (Ps. CXXI, 6). — « Ils campèrent près des eaux » (27). Tout cela est donné dans le désert, et le peuple se repose là : mais il faut qu'Israël ait été éprouvé à Mara pour qu'il puisse jouir de Dieu parfaitement à Élim. La rédemption l'avait amené *auprès* de Dieu ; maintenant il se réjouit *en* Dieu. Nous ne pouvons pas jouir de ces eaux qui jaillissent de Dieu lui-même pour abreuver nos âmes, sans que notre chair soit brisée ; mais alors quelle que soit d'ailleurs la nature de notre épreuve, quelque grand que puisse être le trouble de notre âme, — lors même que nous eussions à boire la mort même qui nous a rachetés — si seulement nous savons y voir la main de Dieu, y discerner la croix de Christ — nous jouissons de ce qui rend douces les eaux, dans la conscience de la pensée et du propos de Dieu en toutes ces choses : « Non pas que la discipline paraisse pour le présent un sujet de joie, mais de tristesse ; mais plus tard elle rend le fruit paisible de la justice à ceux qui sont exercés par ce moyen » (Hébr. XII, 11). La chair n'est pas la foi, et qui plus est, nous ne pouvons pas, sans foi, marcher dans le chemin de la foi : il faut donc que nous passions par l'épreuve. Si nous perdons pour un seul moment notre confiance en Dieu, la chair agit sous une forme ou sous une autre ; dès que nous sommes dans l'embarras ou en perplexité quant à ce que

nous avons à faire, notre œil n'est pas net, nous ne jouissons pas de la communion de Dieu, car autrement nous saurions ce que nous devons faire. Si notre œil était net, tout notre corps serait rempli de lumière, mais s'il n'en est pas ainsi, il y a donc en nous quelque chose à découvrir que nous n'avons pas encore discerné. Ce ne sera peut-être pas un péché volontaire, mais cependant quelque chose au sujet de quoi Dieu exercera notre cœur et se manifestera comme « Jehovah qui guérit. » Ainsi dans l'épître aux Romains, on trouve d'abord la joie dans les tribulations, et ensuite la joie en Dieu (Rom. V, 1-11). Nous ne sommes pas seulement sauvés, mais nous sommes abreuvés dans le désert par le Dieu qui nous racheta. Ne regardons donc pas comme une chose étrange, si nous sommes comme dans une fournaise pour notre épreuve.



**Quelques indications pour servir de fil  
conducteur dans la lecture du livre de Job.**

Le livre de Job, quoiqu'il soit l'un des plus précieux des Ecritures, est malheureusement trop négligé par beaucoup de chrétiens ; et cela peut venir en partie de ce que, le lisant sans se rendre assez compte de son ensemble, sans en distinguer suffisamment les parties, et d'une manière trop morcelée, ils se perdent dans les détails, en sorte que cet écrit finit par devenir pour eux comme un labyrinthe dans lequel ils s'égarerent. Nous allons essayer, avec le secours de Dieu, de leur planter quelques jalons, et de leur fournir un fil conducteur.

La première chose à faire, c'est de décomposer le livre dans ses diverses parties; on arrive alors au résumé suivant :

*Récit*, I, II.

*Interlocution* : Job; III; Éliphas, IV, V; Job, VI, VII; Bildad, VIII; Job, IX, X; Tsophar, XI; Job, XII-XIV; Éliphas, XV; Job, XVI, XVII; Bildad, XVIII; Job, XIX; Tsophar, XX; Job, XXI; Éliphas, XXII; Job, XXIII, XXIV; Bildad, XXV; Job, XXVI-XXXI.

*Récit*, XXXII, 1-5.

*Interlocution* : Elihu, XXXII, 6-XXXVII, 24; l'Éternel, XXXVIII-XLI; Job, XLII, 1-6.

*Récit*, XLII, 7-17.

De cette division découle une distinction importante. Quoique tout le livre soit de Dieu, sa plus grande partie est occupée par des discours qu'il a jugé à propos de nous rapporter pour notre instruction, mais qui n'en demeurent pas moins des discours d'hommes sujets à l'erreur et au péché, et qui n'ont à cause de cela pas la même autorité que les paroles sorties directement de la bouche de Dieu. C'est ce qu'on a trop souvent perdu de vue. Soit Job soit ses amis disent beaucoup de choses que, d'après d'autres parties des Écritures, nous reconnaissons pour vraies et précieuses; mais ils en disent aussi qui n'ont pas ces qualités, et nous voyons même parfois dans leurs discours jusqu'où peut s'égarer l'esprit humain abandonné à lui-même; à ce point de vue encore ils sont instructifs sans doute; mais on ne peut naturellement les citer qu'en usant de prudence et de discernement.

Il en est autrement soit du récit qui a été écrit par l'inspiration de Dieu, soit surtout des paroles qui sont

sorties de sa propre bouche (XXXVIII-XLI, XLII, 7, 8); ici nous pouvons nous appuyer en toute assurance.

Quant aux interlocuteurs, la première chose à examiner, c'est ce que Dieu lui-même dit d'eux, c'est la manière dont lui les apprécie.

Job, que Dieu appelle son serviteur (I, 8; II, 3; XLII, 7, 8), un homme intègre et droit, craignant Dieu et se détournant du mal (I, 4, 8; II, 3), et n'ayant point d'égal sur la terre (I, 8; II, 3), sort victorieux de la première épreuve (I, 22; II, 3), et sort même d'abord victorieux de la seconde (II, 10); mais lorsqu'elle se prolonge il perd patience, et commence par maudire son jour (III, 1); et quoique dans ses paroles on trouve bien des choses excellentes, le jugement que Dieu porte sur leur ensemble est celui-ci : « Il se croyait un homme juste ; il se justifiait plus qu'il ne justifiait Dieu » (XXXII, 1, 2). Il ne faut jamais oublier cela en lisant ces discours.

Quant aux trois amis de Job, quelque bonnes que puissent être plusieurs des observations qu'ils lui avaient adressées, il n'en demeure pas moins vrai qu'ils « n'avaient pas trouvé de quoi répondre, et que toutefois ils avaient condamné Job » (XXXII, 3); et plus tard la colère de Dieu s'embrace même contre eux, parce qu'ils « n'avaient pas parlé droitement devant lui » (XLII, 7, 8).

Elihu se distingue d'eux en ce que, au lieu de parler de son propre fonds, il puise dans l'inspiration du Tout-puissant (XXXII, 8); aussi Job n'essaye pas même de lui répondre; et Dieu non-seulement ne désapprouve pas ses paroles, mais continue au contraire, pour ainsi dire, son discours.

Enfin quand Job, vaincu par la puissance et la majesté de Dieu, fait la belle confession que nous trouvons aux versets 2 à 6 du chapitre XLII, Dieu le récompense immédiatement en lui donnant maintenant le témoignage « qu'il a parlé droitement devant lui » (XLII, 7, 8).

En résumé, nous voyons dans ce magnifique drame que Job, quoiqu'il fût intègre et droit, craignant Dieu et se détournant du mal, et n'ayant point d'égal sur la terre, avait, comme Abraham (Gen. XXII, 1 ; Jaq. II, 20-24), besoin d'être éprouvé. Sa foi vainquit d'abord l'épreuve, mais ensuite il y succomba. Il succomba entre autres précisément parce que, au lieu de voir, dans ce que Dieu lui avait envoyé, une épreuve, il s'obstina à y voir un jugement, et à chercher en conséquence à se justifier. Et ses trois amis, par la même raison, quoique dans un autre sens, firent aussi fausse route. Or il est d'autant plus évident que ce n'est pas de cela qu'il était question, que c'est au contraire précisément parce que Job était intègre et droit, craignant Dieu et se détournant du mal, et n'ayant point d'égal sur la terre, et qu'ainsi Dieu lui-même le justifiait, — qu'il parla de lui à Satan, et permit que Satan mit la main sur lui. Elihu entrevit déjà mieux la vérité, et Dieu daigna enfin intervenir lui-même et amener Job à la confession de son néant et à la reconnaissance de la toute-puissance et de la toute-sagesse de Dieu, de telle sorte qu'il fut non-seulement relevé, mais devint même auprès de Dieu un intercesseur en faveur de ses trois faux consolateurs, auxquels il rendit ainsi le bien pour le mal ; et l'on voit que Dieu exauça sa prière.



## **La Parole de Dieu et la sacrificature de Christ.**

HÉDR. V.

Il est question ici de deux choses que Dieu emploie pour nous soutenir à travers le désert : l'une est la parole de Dieu, l'autre la sacrificature du Seigneur Jésus.

La parole de Dieu sert à découvrir et à discerner les pensées et les intentions du cœur. Elle est « vivante et opérante, et plus pénétrante qu'aucune épée à deux tranchants,..... et jugeant des pensées et des intentions du cœur. » Tout ce qui est de la chair, elle le retranche sans miséricorde — et béni soit Dieu de ce qu'il en est ainsi, parce que c'est un obstacle à notre bénédiction.

L'avertissement dont parle ici l'apôtre, en faisant allusion à l'histoire d'Israël, c'est que leurs corps sont tombés dans le désert. Ils étaient sortis d'Égypte, et cependant leurs corps sont tombés dans le désert. Il y a pour nous, cela va sans dire, un danger correspondant, un danger très-réel. Sans doute, Dieu gardera les siens jusqu'à la fin ; mais le danger, c'est d'oublier que si nous sommes gardés, c'est par la foi. Or ce qui tend à nous faire tomber dans le désert, c'est la chair, et le moyen que Dieu emploie pour que nous ne tombions pas dans le désert, c'est la Parole, qui est plus pénétrante qu'aucune épée à deux tranchants. La Parole de Dieu juge toute pensée qui ne vient pas de Dieu, toute intention qui n'est pas selon Dieu, c'est-à-dire tout ce qui surgit naturellement dans le cœur de l'homme, tout ce qui vient de la chair ; et l'on sait que la chair est *tout*

dans l'homme naturel, dans le cœur, d'où procèdent les sources de la vie. La chair ne passe jamais du désert dans le pays. Elle pourra mourir dans le désert, mais elle ne peut jamais en sortir. La chair appartient au désert, dans un certain sens, et peut y mourir ; mais le quitter, elle ne le peut pas. Il n'y a pour la chair que l'épée — figure, naturellement, de ce qui la juge, la découvre et la condamne — et bénissons Dieu pour cela.

Au point de vue de notre acceptation auprès de Dieu, nous pouvons dire que la chair *est* déjà condamnée. « Ce qui était impossible à la loi, en ce qu'elle était faible par la chair, Dieu ayant envoyé son propre Fils en ressemblance de chair de péché, et pour le péché, a condamné le péché en la chair. » Ainsi, s'il s'agit d'une question de justice, à la croix de Christ, Dieu a condamné le péché en la chair ; puis quand nous en venons au voyage à travers le désert, la parole de Dieu juge tout ce qui n'est pas selon cette parole. La croix *a eu* déjà affaire avec la chair : tout ce qui, soit en pensée soit en acte, n'était pas à l'unisson avec la mort de Christ, y a été jugé et condamné. Pour accomplir cela pratiquement, l'un des moyens employés est la parole de Dieu ; l'autre, la sacrificature du Seigneur Jésus-Christ.

La parole de Dieu, comme nous l'avons vu, *juge* les pensées et les intentions du cœur, tandis que la sacrificature s'applique à toutes les infirmités et à tous les manquements. Du moment qu'il est question de pensée ou d'intention du cœur, elle doit être jugée comme venant de la chair ; et cela se fait par la parole de Dieu, qui est plus pénétrante qu'aucune épée à deux tranchants. D'un autre côté, pour ce qui regarde les épreu-

ves et les faiblesses, il y a la sacrificature du Seigneur Jésus-Christ. La parole de Dieu, c'est l'œil de Dieu jugeant dans nos cœurs tout ce qui n'est pas selon lui. Puis « nous avons un grand souverain sacrificateur qui a traversé les cieux, Jésus, le Fils de Dieu. » Quand nous traversons un temps de besoins et de difficultés, nous avons ce souverain sacrificateur, plein de tendresse et de miséricorde, » afin que nous trouvions grâce pour avoir du secours au moment opportun. » Ce secours ne peut être, évidemment, en rien, incompatible avec la parole de Dieu. Il ne se peut que l'une soit donnée pour retrancher la chair, l'autre pour l'épargner ; c'est pourquoi, il faut que le sacrificateur nous soutienne, suivant la bénédiction qui nous est conférée, entièrement en dehors de la portée de la chair. Et c'est ainsi que Christ devient souverain sacrificateur. Il est monté là où la chair ne saurait entrer. C'est le lieu où nous avons affaire avec Dieu ; et c'est donc là que notre souverain sacrificateur doit porter tout ce qui nous concerne en cette présence de Dieu, où rien de souillé ne peut entrer. Le fondement de cette position et de cette grâce est le sacrifice, en vertu duquel il peut entrer là, tellement que cette sacrificature même de Christ est basée sur notre acceptation.

La rédemption d'Israël hors d'Égypte, rédemption qui a précédé tout leur voyage dans le désert, est employée ici comme figure, Nous en avons entièrement fini avec l'Égypte. La mer Rouge a mis la mort et le jugement entre les voyageurs et l'Égypte ; et il en est de même des saints maintenant. La mort et le jugement sont pour eux le point de départ. Il y a bien ce qui précède cela quant aux exercices de cœur : lorsqu'une âme

commence à quitter ce monde de ruine et de condamnation, elle se trouve souvent, comme les Israélites se trouvaient sur les bords de la mer Rouge, avec les flots devant eux et les Égyptiens derrière eux. Là ils se voyaient complètement enserrés dans ce jugement vers lequel Satan les poussait. Mais du moment qu'ils eurent traversé la mer Rouge, tout cela fut entièrement fini et terminé. Ce qui avait été une barrière, empêchant Israël de faire un pas en avant, était maintenant laissé tout à fait derrière eux et leur servait de barrière contre l'Égypte. Et ainsi pour nous, la mort et le jugement sont une barrière de sûreté entre nous et tout ce qui était contre nous. Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait plus après cela de combats, plus de lassitude ; mais après cela il n'est plus question de délivrance. Si Israël n'était pas fidèle, il ne pouvait pas remporter des victoires, mais il n'était plus question que Dieu fût contre eux. Ensuite vient ce voyage à travers le désert, le jugement de la chair par la Parole, et puis la sacrificature de Christ qui s'exerce pour nous. Et quand je parviens à voir où est Christ, je trouve qu'il est précisément Celui qui a passé à travers la mort et le jugement qui m'étaient dûs, et a pris sa place en la présence de Dieu, où il exerce sa sacrificature. Il a marqué la place à laquelle j'appartiens, où je rends culte, et c'est en la présence de Dieu qu'est cette place. Tout ce qui m'appartient, comme étant dans le premier Adam, c'en est fini, dans mes rapports avec Dieu — non pas sans doute quant au combat avec cette nature, mais pour ce qui concerne ma place avec Dieu. La vieille nature est, en effet, toujours là, et la Parole vient en juger tous les mouvements qui m'entraveraient dans ma marche. Mais la

place où Christ exerce sa sacrificature est complètement en dehors de la chair, c'est dans le ciel. « Un tel sacrificateur nous convenait, saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs et élevé plus haut que les cieux. » Israël avait une place sur la terre, et un sacrificateur sur la terre ; nous avons une place dans le ciel, et un sacrificateur dans le ciel.

« Et ayant été consommé, il est devenu l'auteur du salut éternel pour tous ceux qui lui obéissent. » Il a dû premièrement être consommé à sa place, comme sacrificateur, avant de commencer à conduire ceux qui devaient adorer par son moyen et à administrer en faveur d'eux. Nous trouvons que Christ exerce cette sacrificature, parce que nous appartenons à une place où la chair ne peut entrer, attendu qu'il a mis de côté tout ce par quoi nous tenions au premier Adam. Il nous donne accès en la présence de Dieu, et nous y maintient. Le souverain sacrificateur en Israël, pris d'entre les hommes, n'était pas là. Il n'entraît pas même en figure au dedans du voile, si ce n'est une fois l'an, et cela avec des nuées d'encens, qui lui cachaient la gloire de Dieu. *Les Israélites* étaient des hommes dans la chair, et ne pouvaient, par conséquent, être en rapport avec le saint des saints. *Nous* sommes des hommes dans l'Esprit, et par conséquent nous sommes dans le saint des saints, mais la chair n'y a absolument aucune part. Les Juifs, comme nation, étant dans la chair, devaient avoir un souverain sacrificateur dans la chair, environné d'infirmités, parce qu'eux avaient des infirmités, ainsi qu'il est dit : « étant capable d'avoir de l'indulgence pour les ignorants et les errants, puisqu'il est aussi lui-même environné d'infirmités. » Comme eux, il était dehors et

sur le même terrain qu'eux. Eh bien ! dans un certain sens, nous sommes sur le même terrain que notre souverain sacrificateur, savoir sur le terrain du second Adam glorifié qui est dans le ciel. Nous sommes associés avec Dieu dans cette nouvelle place qu'il nous a faite en Christ. Mais Jésus, comme notre souverain sacrificateur, est le parfait contraste du souverain sacrificateur juif, pris d'entre les hommes. Il faut qu'il soit séparé des pécheurs, et élevé plus haut que les cieus, parce que nous le sommes. Tout ce qui se rapporte à notre capacité de poursuivre notre course avec joie, comme étant placés là, dépend de l'intercession de Christ.

*La fin prochainement, si le Seigneur le veut.*



## PENSÉES.

Si la parole de Dieu a atteint mon âme, elle me montre non-seulement ce qui est dans la Parole, mais aussi ce qui est dans mon âme.

La grâce, c'est l'amour travaillant là où le mal existe.

Si quelqu'un devait être chassé du ciel à cause d'e mes péchés, ce serait Christ, car c'est lui qui les a portés.

La grâce a amené Christ là où le *péché* nous avait amenés.

Une vérité nouvelle ne conduira jamais un homme à abandonner une vérité ancienne.

Pour le pécheur le combat est entre Dieu et la *conscience* ; chez le croyant il a lieu entre Dieu et le *cœur*.

Douter que Dieu soit pour nous, c'est de l'incrédulité.

Plût à Dieu que les chrétiens fussent aussi droits quand ils ont la paix, qu'ils le sont tandis qu'ils la cherchent.



LE  
MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

---

**La Parole de Dieu et la sacrificature  
de Christ.**

HÉBR. V.

*( Suite et fin. )*

Quant à ce qui regarde la qualification de Christ pour la sacrificature, trois choses sont mentionnées ici. La première est le titre de sa personne. « Nul ne s'arroge cet honneur, sinon en tant qu'il est appelé de Dieu, ainsi que le fut Aaron. De même aussi le Christ ne s'est pas glorifié lui-même pour être souverain sacrificateur. » Il ne s'est pas élevé comme une personne méritant par sa dignité de prendre un tel office, mais Dieu dit de lui : « Il est mon Fils ; » et cela suffit pour revêtir sa personne de toute la capacité nécessaire. « Mais celui-là l'a glorifié, qui lui a dit : « Tu es mon Fils, moi je t'ai aujourd'hui engendré. » Dans le Psaume second, nous voyons qu'il est dit : « Et moi, j'ai sacré mon roi sur Sion, la montagne de ma sainteté. Je raconterai le décret : L'Éternel m'a dit : Tu es mon Fils, je t'ai aujourd'hui engendré. » Quand je regarde à Christ comme homme sur la terre (car ce n'est pas de sa qualité éternelle de Fils qu'il est question ici), et que je me dis :

qui est-il pour avoir une sacrificature ? quel est son titre ? la réponse est celle-ci : Il est le Fils de Dieu. Il est, dans sa personne, qualifié pour une telle fonction.

Si nous en venons ensuite à son installation dans cet office, nous avons cette déclaration : « Comme il dit aussi dans un autre endroit : Tu es sacrificateur éternellement selon l'ordre de Melchisédec. » Ce n'est pas comme un souverain sacrificateur, pris d'entre les hommes, qui meurt et laisse sa charge à un autre, mais il est sacrificateur *éternellement* etc. L'exercice de la sacrificature de Christ dans le ciel est basé sur un salut déjà accompli, pour ce qui concerne et l'effusion du sang et la justice. Si la justice n'était pas déjà parfaite, toute chute provoquerait nécessairement le jugement au lieu de l'intercession. Si la propitiation n'a pas été faite pour le péché, le péché doit être la cause du jugement. Mais la justice ayant été parfaitement accomplie en Christ, et accomplie pour nous, il est assis maintenant dans le ciel, et il intercède en faveur de ceux pour lesquels la propitiation a été faite par son sang. L'expiation a été parfaitement accomplie, le péché ôté, et nous sommes devenus la justice même de Dieu en Christ. Mais il reste encore la question de nos rapports avec Dieu en bénédiction dans ce lieu saint, de nos rapports dans la jouissance parfaite de la position, à laquelle il nous a amenés au moyen de la mort et du jugement, à travers lesquels Christ a passé. C'est ici que vient l'intercession. « Nous avons un avocat auprès du Père, Jésus-Christ le juste. » Ainsi nous avons le Seigneur Jésus-Christ dans la dignité de sa personne, comme Fils de Dieu, et dans son titre à l'office, comme sacrificateur éternellement selon l'ordre de Melchisédec.

S'il doit être notre sacrificateur auprès de Dieu, il l'est dans toute la dignité en laquelle il peut accomplir son service.

Mais il y a une autre difficulté. S'il a ce titre puissant, s'il est le Fils, comment peut-il prendre part à toutes les peines et les épreuves de pauvres créatures telles que nous? S'il était un sacrificateur semblable aux autres hommes, il pourrait comprendre les infirmités des autres hommes.

Je réponds : La sacrificature s'exerce là où n'arrive pas même la pensée d'une infirmité, là où la jouissance est une jouissance spirituelle, là où, s'il pouvait exister une pensée de la chair ou du péché, il ne pourrait y avoir aucune communion avec Dieu. C'est pourquoi la place de Christ, comme sacrificateur, est nécessairement hors de l'atteinte de toute infirmité. Un autre sacrificateur pouvait s'associer à des pécheurs, et sentir leurs infirmités, comme y participant lui-même. Comment donc le Seigneur Jésus-Christ est-il qualifié, dans tout le sens de ce mot, à être notre souverain sacrificateur? Ce n'est pas maintenant qu'il possède la sacrificature, qu'il a été ainsi qualifié pour cet office. C'est ce qu'il était sur la terre, non ce qu'il est maintenant comme sacrificateur, qui l'a rendu propre à une telle œuvre. « Un tel souverain sacrificateur nous convenait, » etc. Il a passé par les difficultés et les épreuves d'un homme pieux et parfait sur la terre. Il a connu toutes les difficultés qu'il est possible à un homme pieux de rencontrer sur son chemin à travers ce monde ; il en a connu les épreuves aussi. Il a souffert et a été « tenté en toutes choses comme nous, à part le péché. » Eh bien ! voilà justement ce dont nous avons besoin. Ce qu'il nous faut,

ce n'est pas de la sympathie pour notre péché ; nous avons la parole de Dieu pour le retrancher, mais sans aucune sympathie pour ce péché. Christ n'intercède pas pour la chair. Ce pourquoi nous avons besoin du secours de Christ, c'est pour le nouvel homme contre notre chair. Nous avons besoin comme croyants, passant à travers ce monde, d'être aidés contre nous-mêmes, pour autant que la chair est là.

« Qui durant les jours de sa chair, ayant offert avec de grands cris et avec larmes des prières et des supplications à celui qui pouvait le sauver de la mort, et ayant été exaucé à cause de sa piété, quoiqu'il fût Fils, il a appris l'obéissance par les choses qu'il a souffertes. » C'est ce que j'ai à apprendre. Seulement, dans son cas, j'entends ces mots : « Quoiqu'il fût Fils, etc. » Christ avait à apprendre l'obéissance. Pourquoi ? Parce qu'il *commendait* à toutes choses de toute éternité. *Moi*, j'ai à apprendre l'obéissance, parce que mon cœur et ma volonté sont mauvais ; Christ avait à l'apprendre, parce qu'il était Dieu par-dessus toutes choses, et que, par conséquent, l'obéissance était une chose nouvelle pour lui. Elle est nouvelle pour moi, parce que je suis une créature désobéissante ; elle était nouvelle pour lui, parce qu'il n'était pas une créature du tout. Il a été placé dans toutes les difficultés et les épreuves par lesquelles nous pouvons avoir à passer ; et plus que cela, il a même été placé sous la colère de Dieu, afin que nous n'y fussions jamais. Nous ne pouvons participer à ces souffrances-là. Dans ses souffrances comme homme juste sur la terre, nous pouvons, dans notre petite mesure, sympathiser avec lui. Si je cherche à mener une vie pieuse dans ce monde, je dois prendre ma croix et le

suivre. « Tous ceux qui veulent vivre pieusement dans le Christ Jésus seront persécutés. » Si nous avons trop nos aises dans ce monde, il y a du danger pour nous. La souffrance doit être notre portion. Si nous sommes pieux dans nos voies, nous trouverons la souffrance ; et si nous marchons dans la puissance de l'amour de Christ, nous trouverons la souffrance également. Nous pouvons souffrir pour la justice et pour l'amour de Christ ; mais quoi qu'il en soit, nous trouvons dans notre chemin à travers ce monde, le Seigneur lui-même allant devant nous, souffrant le premier et le plus de tous. Dans les souffrances de Christ pour notre péché, il a été entièrement seul, mais il y a une autre sorte de souffrances que Christ a connues, dont nous ne saurions dire que nous souffrons avec lui, mais dans lesquelles il peut sympathiser avec nous ; nous les trouvons à la fin de sa vie. Le caractère spécial, quoique pas exclusif, de celles-ci, était la souffrance du résidu juif dans les derniers jours. Ils sont sous la loi ; ils ne connaissent pas ce que c'est que d'être réconciliés avec Dieu, et ils entrent dans le plus terrible combat avec Satan, l'anti-christ et toutes les terreurs de ce jour. Ils seront sous la tribulation résultant du déchaînement complet de la puissance de Satan contre eux, et cela sans savoir que la faveur de Dieu repose sur eux. Ceci n'est rien moins que souffrir avec Christ ; mais cependant ils auront la sympathie de Christ. Christ a aussi passé par là. Lorsque tout dans sa position était entièrement changé (non qu'il bût encore la coupe de la main de Dieu), mais lorsque toute la puissance de Satan est déchaînée contre lui (et ici il peut s'attendre à la colère), il passait par toute cette obscurité que la puissance de Satan pouvait

amener sur lui, et cela avec la colère de Dieu qu'il rencontrait en face. C'est pour cette raison qu'il peut sympathiser avec le résidu d'Israël, dans les souffrances par lesquelles ils passeront. Partout où ce caractère des souffrances se rencontre, nous trouvons que c'est le jugement contre l'homme qui est invoqué. De là l'appel constant à Dieu de se lever pour les venger de leurs adversaires, appel qui se retrouve d'un bout à l'autre des Psaumes. Tandis que, lorsque l'expiation est faite, c'est la miséricorde qui est invoquée. Dans l'un des cas, c'est l'appel au jugement sur les hommes, parce que les hommes, comme instruments de Satan, font souffrir Christ ; mais du moment qu'il souffre de la part de Dieu pour l'expiation du péché, c'est exactement le contraire. Alors nous lisons : « Je déclarerai ton nom à mes frères ; je te louerai au milieu de l'assemblée. » Tout est grâce et rien que grâce.

Mais comment cela s'applique-t-il à nous ? Prenez des âmes sous la loi, découvrant quelque chose de la profondeur et de l'étendue de leur péché — non pas tout à fait au désespoir, mais ayant leur esprit en proie à toutes les terreurs de la loi. Christ peut sympathiser avec elles. Ayant passé par toutes ces terreurs et ces détresses, causées par la puissance de Satan, sa grâce est là pour soutenir l'âme et l'empêcher d'être complètement accablée. Les souffrances d'expiation sont autre chose. Christ seul a bu cette coupe, parce qu'il souffrait de la part de Dieu — entièrement à part, totalement seul, et rien n'en reste que la grâce. Une fois qu'il a dit : « Tu m'as répondu d'entre les cornes des licornes, » nous ne trouvons absolument pas autre chose que la grâce. C'était la colère de Dieu qu'il portait pour d'autres. Dans

les deux premières classes de souffrances, Christ peut sympathiser avec nous ; c'est l'épreuve et la souffrance d'une âme pieuse ; il peut intercéder pour nous et nous aider à aller en avant. Je ne doute pas non plus que la présence de Christ dans le ciel ne soutienne Israël comme nation à part.

« Et ayant été consommé » etc. Toute la chose a été faite à fond, et il devient un souverain sacrificateur qualifié pour ce qui concerne nos douleurs et nos afflictions, parce qu'il y a passé quand il était ici-bas. Il a passé par toutes les difficultés d'une vie pieuse sur la terre, et c'est pourquoi maintenant, en même temps qu'il nous donne cette place dans le ciel, il est capable de sympathiser avec nous pendant que nous traversons le monde. Notre place est dans le ciel, et notre sentier sur la terre est ce qui est en rapport, en harmonie avec la place que nous avons dans le ciel, dont notre marche doit être l'expression. Qu'était le chemin de Christ dans ce monde ? Même comme Fils de l'homme sur la terre, il était toujours « le Fils de l'homme qui est dans le ciel. » Chaque atôme de sa vie était l'expression de cet Être céleste et béni ; et il en est ainsi de nous, pour autant que nous sommes conséquents. Le Christ qui est dans le ciel et qui nous donne cette place dans la lumière en la présence de Dieu, est le même Christ qui est en nous. Aussi l'apôtre dit : « Portant toujours partout dans le corps la mort du Seigneur Jésus, afin que la vie aussi de Jésus soit manifestée dans notre corps. » La vie du chrétien sur la terre, est la manifestation de cette vie en Jésus, avec lequel il est dans le ciel : il est l'expression de ce Christ-là sur la terre. Là où nous manquons, là où notre vie n'est pas l'expression de cette vie

en Jésus, là s'applique la parole de Dieu qui en est l'expression et qui nous sonde ; c'est ainsi qu'il y a sanctification par la vérité. La parole amène Christ devant moi, là où je ne manifeste pas Christ, et elle juge cet état.

Mais qu'arrive-t-il si je trouve des difficultés et des épreuves dans le chemin ? Alors j'ai l'intercession de Christ. J'ai Christ intercédant pour moi, comme connaissant toute la consolation de la grâce de Dieu, grâce qui jaillissant de lui coule jusqu'à cette vie sur la terre. Il a connu comment une âme est soutenue dans cette épreuve, et il prend tout cela pour moi et plaide en ma faveur devant Dieu selon sa propre connaissance de mes besoins. Là je trouve les ressources de la grâce qui m'est nécessaire, et cela par le moyen d'une personne comprenant l'application de la grâce à un cœur qui passe par ces difficultés. Avant d'être dans sa position de sacrificeur, il a passé par toutes ces difficultés. Ainsi sa marche sur la terre a toujours été celle d'un homme dépendant, et maintenant il intercède pour nous, êtres dépendants, et par là il maintient notre communion avec le Dieu de toute bénédiction, dans le lieu même auquel nous avons un droit. Vous pouvez avoir la conscience de beaucoup d'infirmités, mais si vous dites : je suis faible, vous avez en même temps le droit de dire : Dieu est pour moi en cela. Si j'ai besoin de lumière, Dieu est pour moi en cela. Si j'ai besoin de direction pour mon chemin, Dieu est pour moi en cela. J'ai tout ce que Dieu est pour mon besoin, et c'est là l'effet de l'intercession de Christ. Dans tout ce sentier d'épreuve ici-bas, il n'est pas une seule difficulté à laquelle la grâce ne l'applique pas. Il n'est pas un seul pas dans ma carrière, où Dieu

ne pense pas à moi. Il peut se trouver en moi des choses qui exigent que Dieu s'en occupe, comme ce fut le cas pour Job, par exemple. Il voit qu'en Job tout n'est pas droit, et il dit : Il faut que je m'occupe de lui. Et ainsi il lâche la bride à Satan contre Job, jusqu'à ce que Job soit réduit à rien à ses propres yeux, et c'est précisément là ce qui lui manquait. Dans le cas de Pierre, Satan avait pris l'initiative. Le Seigneur dit : « Simon, Simon, Satan vous a demandés pour vous cribler comme le blé ; mais moi, j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas. » Ici, il prie avant que le péché fût commis. Le Seigneur pensait à Pierre, et quand le moment convenable est arrivé, il le regarde, et Pierre pleure amèrement. Il lui était bon d'être criblé. C'était un homme vrai et sincère, mais ayant trop de confiance en lui-même et en son amour pour le Seigneur. Ensuite, afin de restaurer à fond son âme, le Seigneur emploie la Parole, il lui adresse ces mots : « M'aimes-tu plus que ne font ceux-ci ? » Et Simon, dans la conscience du peu d'amour qu'il avait montré, est forcé d'en appeler, à cet égard, à la connaissance divine : — « Tu sais toutes choses, tu sais que je t'aime. » *Toi*, tu sais que je t'aime, lors même que personne autre ne peut le savoir. Alors le Seigneur lui dit : « Pais mes agneaux. » Et c'est là l'application de ce qui précède. « Quand tu seras revenu, avait-il dit auparavant, fortifie tes frères. »

Christ ayant « appris l'obéissance par les choses qu'il a souffertes, » associe nos cœurs à lui dans la perfection dans laquelle Dieu est, en appliquant cette perfection en grâce à tous les besoins de nos âmes. Alors, quand nous bronchons, l'intercession arrive et rétablit l'âme, tout en la maintenant toujours dans la confiance de l'a-

mour divin. Le Seigneur intercède pour nous, sans même que nous le demandions. Nous n'obtenons pas son intercession à cause de notre repentance ou de nos prières. Ce n'est pas lorsque Pierre s'est repenti, qu'il a intercédé pour Pierre, mais avant qu'il péchât ; il a intercédé pour Pierre parce que Pierre en avait besoin. « Si quelqu'un a péché, nous avons un avocat auprès du Père. » Il n'est pas dit : « Si quelqu'un se repent de son péché, » mais « si quelqu'un a péché. » Ce qui équivaut à : il *en a besoin*. C'est l'exercice de la grâce dans le cœur de Jésus pour restaurer nos âmes.

« Car lorsque vous devriez être des docteurs, vu le temps, vous avez de nouveau besoin qu'on vous enseigne quels sont les premiers rudiments des oracles de Dieu, et vous êtes devenus tels, que vous avez besoin de lait et non de nourriture solide. » On est porté à considérer la « nourriture solide, » comme quelque chose de très-grand. Mais la simple vérité enseignée ici, c'est que le lait est propre aux enfants et la nourriture solide aux hommes faits ; par conséquent, si vous n'êtes pas capables de manger de la nourriture solide, vous êtes dans un mauvais état. Je ne donne pas du lait à un homme adulte, parce que la viande est faite pour lui. Si nous ne pouvons prendre de la nourriture solide, le fait est que nous nous sommes contentés de demeurer enfants, parce que nous n'avons pas grandi en Christ : la pensée et l'intention du cœur ne sont donc pas droites. Nous sommes appelés à avoir les sens exercés à discerner le bien et le mal, et cela est impossible à moins que nous ne marchions réellement avec Dieu. Mais la place où Christ garde nos cœurs, est le saint des saints. Il s'est sanctifié lui-même, en la présence de Dieu pour

nous, et c'est là qu'il nous garde. Nous pouvons oublier Jésus, nous pouvons apprécier bien misérablement la position dans laquelle il nous a placés, et par là-même négliger de marcher selon cette position ; toujours restet-il vrai que c'est dans le saint des saints qu'il nous garde, dans la jouissance pleine et toujours fraîche de ce qui se trouve là, — dans l'amour parfait, et dans la lumière, comme Dieu est dans la lumière, le péché étant ôté, et nous-mêmes devenus justice de Dieu en lui. Je n'ai plus du tout à penser à ma capacité d'être là. J'y suis, et je n'ai pu y arriver que comme étant parfaitement purifié. Tout péché étant effacé, et moi étant là, par conséquent, comme purifié, je jouis de la faveur de Dieu sans nuage. C'est, en effet, là où brille la faveur de Dieu sans nuage que je suis introduit, faveur qui a été procurée au moyen de la mort de Christ qui m'a purifié. Et maintenant ici, sur cette terre, j'ai à manifester Christ. Mais au milieu de toutes les épreuves et difficultés du chemin, nous trouvons ces deux moyens que Dieu emploie pour nous conduire en avant : — la parole de Dieu, plus pénétrante qu'aucune épée à deux tranchants, qui juge tout ce qui est contraire à Dieu, et l'intercession de Christ, laquelle répond à toute notre faiblesse et à nos manquements. Il a parcouru le même chemin que nous avons à parcourir, et il y a rencontré les mêmes tentations que nous. Et maintenant notre faiblesse même, si nous sommes gardés dans la dépendance de Christ, n'est que l'exercice continu de l'affection pour Christ, et le moyen de puiser dans le trésor de ses affections pour nous.



## ÉNOCH.

**Notes sur Genèse V.**

Le chapitre précédent renferme la généalogie des descendants de Caïn; puis il nous apprend que Dieu donna un autre fils à Adam, au lieu d'Abel que Caïn avait tué, et il l'appela Seth. Il naquit aussi un fils à Seth, et il l'appela Énos, ce qui veut dire *homme misérable et mortel* (comp. Rom. VII, 24). « Alors, ajoute le Saint-Esprit, on commença d'appeler du nom de l'Éternel, » ce qui signifie probablement (d'après És. XII, 4; XLIV, 5 etc.) « se réclamer publiquement du nom de Dieu, » c'est-à-dire, soit prendre le nom d'enfants de Dieu par opposition aux enfants du monde, soit rendre un culte à Jehovah. Le premier sens que nous venons d'indiquer nous semble confirmé par l'expression de « fils de Dieu » employée au commencement du chapitre VI, pour désigner, je pense, les descendants de Seth qui avaient conservé la connaissance, le culte et la crainte de l'Éternel. Ce même chap. VI nous montre que leur alliance avec la postérité impie et corrompue de Caïn amena le débordement du mal à son comble sur la terre et, comme conséquence, le jugement par le déluge. Il en a dès lors toujours été ainsi, et l'Église de Dieu n'a que trop souvent oublié les enseignements et les exemples de la Parole à cet égard : de là aussi viennent ses profondes misères, son pauvre état, le peu d'influence qu'elle exerce autour d'elle, car l'Église n'agit sur le monde qu'à proportion qu'elle s'en sépare.

Ce chapitre V<sup>m</sup> de la Genèse contient la généalogie

des enfants d'Adam, dans la branche de Seth. Elle va du premier homme à Noé, embrassant une période de plus de 1600 ans. Je voudrais présenter quelques réflexions sous forme de notes relatives à certaines expressions, avant d'en venir à celui des fils d'Adam qui doit surtout nous occuper.

Comparons, d'abord, les versets 1 et 5, où nous lisons que « Dieu créa l'homme, lequel il fit à la ressemblance de Dieu; » puis que Adam « engendra un fils à sa ressemblance. » Pouvons-nous en conclure que Seth naquit donc à la ressemblance de Dieu ? Non, parce que, entre les faits rapportés dans ces deux versets, un autre fait de toute gravité était intervenu : le péché était entré et avait effacé l'image de Dieu du cœur de l'homme, en sorte que maintenant *la ressemblance* d'Adam n'indique plus que la misère et l'éloignement de Dieu. Il en est de Seth et de tous les autres descendants d'Adam, comme il en serait des enfants d'un père qui aurait jadis possédé une immense fortune, mais qui l'aurait entièrement perdue dès lors : il est évident qu'à sa mort ce père ne peut leur laisser que sa ruine et son indigence et non les richesses qu'il avait autrefois. Il y a donc un abîme entre les deux expressions d'ailleurs toutes semblables : *à sa ressemblance*, l'une appliquée à Dieu et l'autre à Adam. La première rappelle que l'homme était sorti, des mains du Créateur, saint, innocent et parfait, faisant partie de l'œuvre que Dieu avait créée, et dont il avait dit que tout en était très-bon.

Le chapitre III<sup>me</sup> nous apprend comment le Serpent ancien ou Satan parvint par ses ruses et ses mensonges à corrompre toute cette création, en séduisant nos premiers parents et les poussant à transgresser le seul com-

mandement que l'Éternel leur eût donné. Ainsi le péché entra dans le monde, amenant à sa suite la misère, la douleur, la mort, la malédiction et la privation de la gloire de Dieu, qui en sont les funestes et justes conséquences. C'est ce que la parole de Dieu nous enseigne partout ; c'est ce que le chapitre que nous étudions nous rappelle aussi d'un bout à l'autre. Il nous donne, en quelques mots, un court résumé des longues vies des patriarches, indiquant l'âge de chacun d'eux, lors de la naissance de son fils aîné, le nombre d'années qu'il passa dès lors sur la terre, où il engendra des fils et des filles ; ensuite, la somme de ces deux nombres est donnée en ces termes : « Tout le temps donc qu'un tel vécut, » et enfin chacune de ces biographies se termine par ce lugubre refrain : « puis il mourut. » Voici le commentaire de l'apôtre Paul (Rom. V, 12-14) sur ce sujet : « Par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort, et ainsi la mort a passé à tous les hommes, en ce que tous ont péché ; car jusqu'à la loi le péché était dans le monde, mais le péché n'est pas imputé quand il n'y a point de loi. Mais la mort régna depuis Adam jusqu'à Moïse, même sur ceux qui ne péchèrent pas selon la ressemblance de la transgression d'Adam, qui est la figure de celui qui devait venir, » — La mort régna sur les enfants des hommes, même sur ceux qui n'avaient point reçu de loi positive et qui, par conséquent, ne pouvaient pas pécher comme Adam en transgressant un commandement formel — même sur ceux, en d'autres termes, qui, par l'absence de toute loi, ne pouvaient pas commettre des transgressions, — la mort régna sur eux était la preuve incontestable que le péché était en eux ; car la mort est la consé-

quence et le salaire du péché ; car là où il n'y aurait point de péché, il n'y aurait point de mort. — Eh bien ! nous comprendrons maintenant combien sont significatifs ces mots : « puis il mourut » qui reviennent tant de fois dans notre chapitre ; ils démontrent que le péché existe dans l'homme, lors même qu'il ne se traduit pas en rébellion contre la loi de Dieu ; et que dans cette période, pendant laquelle Dieu trouva bon de mettre l'homme à l'épreuve en le laissant abandonné à ses propres inclinations, le mal atteignit un tel degré d'intensité que l'Éternel se repentit d'avoir fait l'homme et qu'il extermina tous les habitants de l'ancien monde, à l'exception d'une seule famille. Le péché n'est donc pas seulement « ce qui est contre la loi » ou « la transgression de la loi, » comme nos anciennes versions françaises l'ont dit, en traduisant fort incorrectement 1 Jean III, 4. Non, car le péché a existé sans la loi, et il existe encore sans la loi, dans l'immense majorité du genre humain. Il aurait fallu rendre ce passage, en disant : « Le péché est l'*anomie*, c'est-à-dire l'acte ou la marche d'un homme sans loi, qui ne reconnaît d'autre règle que sa volonté propre ; » le prototype ou le plus complet exemple des hommes dans cet état, sera l'*anomos* (2 Thess. ii, 8) ou l'homme sans frein, sans loi, le roi qui fera sa volonté, celui qui viendra en son propre nom, le méchant ou l'antichrist.

Ainsi donc, que les fils d'Adam soient, comme Israël, placés sous une loi positive, ou qu'ils soient laissés à leur seule conscience, le résultat moral en est, au fond, le même : l'homme est manifesté comme pécheur ; ce qui sort de son cœur, c'est le péché. En Israël la loi est intervenue pour faire abonder, non le péché, mais l'of-

fense ou la transgression ; pour rendre le péché excessivement pécheur, puisque, par elle, tout péché devient une offense contre Dieu, une transgression de son saint commandement. Il en résulte donc que, par lui-même, tout homme est perdu, puisque tout homme est pécheur ; que, comme les gages du péché, c'est la mort, ce qui est réservé aux hommes, c'est de mourir une fois, et après cela d'être jugés ; en sorte que quelles que puissent être les différences d'existence des humains ici-bas, si l'on veut résumer leur carrière terrestre, comme le fait notre chapitre, il faut terminer aussi ce résumé par ces mots solennels : « puis il mourut. »

Cependant cette règle n'a-t-elle jamais souffert d'exception ? en a-t-il toujours été, en sera-t-il toujours ainsi ? Non — et c'est ce qu'il nous reste à faire voir.

*La fin prochainement, si le Seigneur le veut.*



### **La foi de Rahab.**

JOSUÉ II ET HÉBREUX XI, 31.

*Extrait d'une lettre.*

Une *nouvelle* arrive à Jéricho — tous l'entendent ; Rahab seule la *croit*. Cette nouvelle est mêlée en elle avec de la foi. Elle n'avait pourtant pas plus de preuves de sa vérité que les autres, néanmoins elle crut. Il y a de la puissance dans la parole de Dieu. Tous devraient la croire, parce qu'elle est la parole de Dieu. Il n'est personne qui ne se laisse influencer par la parole des hommes et qui ne reçoive leur témoignage. Si nous nous trouvions dans un wagon de chemin de fer, et qu'un

employé vint à la portière et nous criât : « Cette voiture ne partira pas avec le train, vous ferez bien de monter dans une autre, » à l'instant même nous nous hâterions d'en sortir. Personne n'aurait l'idée de dire : « Ce n'est pas à *moi* qu'il s'adresse, je resterai assis ici jusqu'à ce qu'il me parle directement à moi-même. » Il en est ainsi du témoignage de l'évangile. Il nous dit, au fond, que la voiture de la propre justice, des ordonnances, des cérémonies ou des prières, ne va pas au ciel. Il nous exhorte à quitter cette voiture pour entrer dans celle de la justice de Dieu, qui est par la foi en Jésus-Christ.

Rahab crut et fut sauvée. Elle montre sa foi en cachant les deux hommes. Sa maison devint le seul lieu de sûreté dans toute la ville condamnée. Il y avait sécurité parfaite pour tous ceux qui étaient dans cette maison, sous la sauvegarde du « cordon écarlate ; » ils n'avaient pas plus à craindre que s'ils eussent déjà été au milieu des troupes victorieuses d'Israël, quoique la maison fût « sur la muraille » — c'est-à-dire, sur ce qui devait tout d'abord s'écrouler. Rahab prit peine à réunir le plus grand nombre de personnes qu'elle put sous l'abri de ce signe assuré du salut. Sans doute, on pouvait lui dire : « Comment pouvez-vous me garantir que je serai en sûreté ? Comment un cordon de fil d'écarlate pourrait-il sauver un homme ? Un drapeau blanc ne vaudrait-il pas beaucoup mieux ? Ne devrions-nous pas envoyer une ambassade aux Israélites pour leur faire savoir que nous serons leurs tributaires ? » Non ; venez ! entrez ! il y a sûreté ici, et nulle part ailleurs. Tous ceux qui sont sous la protection du cordon écarlate sont dans toute la sécurité que Dieu lui-même peut donner. Si quelqu'un se trouvait hors des portes de cette maison, aucune puis-

sance quelconque ne pourrait le sauver. Mais tous ceux qui se trouvaient *dedans* étaient en parfaite sûreté. Ils n'espéraient pas être en sûreté, ils ne priaient pas pour demander d'être sauvés ; ils n'étaient pas à moitié ou à peu près sauvés. Ils étaient *sauvés*. « *Nos vies* répondront *pour vous* jusqu'à la mort, » cette promesse mettait fin à toute espèce de doute ; et « la marque assurée » donnait une parfaite paix au cœur de ceux qui y avaient foi.



## PENSÉES.

Qui a témoigné de l'état réel de l'homme et de ce monde, sinon Christ et la croix ?

L'amour trouve un point d'attraction partout où il y a de la misère — partout où il y a des besoins.

La mort, *pour nous*, est le résultat de la désobéissance ; pour *Christ*, elle fut le fruit de l'obéissance.

Dieu montre son amour, non en restaurant notre vieille nature, mais en nous donnant de sa *propre nature*.

Dans l'Écriture, la pratique vient toujours après la grâce.

En Paul, nous avons le développement de la connaissance ; en Jean, le développement des affections.

La nouvelle nature est une nature dépendante ; elle ne pourrait jamais agir d'elle-même. Le vieil homme prétend être indépendant.

Il n'y a point de connaissance qui puisse aimer ; pour aimer il faut être né de Dieu, car « Dieu est amour. »

*Saul* est un destructeur parmi les Juifs ; *Paul* est un ouvrier au milieu des Gentils.

Lorsque nous perdons le sentiment de la présence de Dieu, la conscience s'endort et la volonté propre s'éveille.



**I Pierre I, 1-25.**

*(Suite et fin de la page 40.)*

---

Voyons quelle « crainte » convient à un chrétien. Ce n'est pas celle de ne pas être un enfant de Dieu, si vous invoquez Dieu comme Père. C'est « la crainte durant le séjour temporel. » C'est un esprit plein de Jésus qui traverse un pays ennemi, et qui craint de tomber dans quelque piège durant le voyage, — pendant son séjour temporel. Le mondain ne craint pas Satan, et se jette même dans sa gueule par plaisir ; mais il redoute Dieu. Le chrétien ne redoute plus Dieu, mais il craint de se fourvoyer. Puisque nous invoquons le Père saint, auquel Jésus nous a confiés (Jean xvii), le Père ne peut pas permettre ce qui n'est pas saint dans ses enfants, et il les reprend par des avertissements et des châtiments. Étant gardés pour l'héritage, et introduits dans la maison du Père, ne faisons rien pour attirer sur nous les châtiments du Père et pour troubler notre communion avec lui. En tout cas, nous n'aurions pas ses châtiments, si nous n'étions pas rachetés. Nous avons à régler nos pas, notre vie, pour que nos affections soient au large, et que nous puissions jouir avec Jésus de la communion du Père. Cela doit être pour nous la règle du bien et du mal. Ce qui nuit à notre communion et attire les châtiments du Père, voilà ce que nous avons à éviter et à fuir. Comme enfants de Dieu en Jésus, cherchons-nous vraiment la jouissance de cette position ?

Du moment que nous admettons quelque chose qui n'est pas selon la sainteté de ses relations avec nous, le Saint-Esprit, je le répète, devient en nous un esprit de répréhension et de tristesse. Dieu nous rende fidèles, et nous donne cette crainte durant notre séjour temporel. Dieu ne peut pas supporter ce qui nous empêche de jouir de la communion de son amour.

---

### **Puissance de la parole de Dieu.**

---

Si d'un côté il faut la grâce de Dieu et l'œuvre du Saint-Esprit pour donner à la parole de Dieu une puissance vivifiante, toutefois la vérité divine a de la prise sur la conscience naturelle qui ne saurait lui échapper. La lumière démasque le contradicteur, quoiqu'il la baisse. La parole de Dieu s'adapte donc à l'homme, quoique l'homme lui soit hostile, — et elle s'adapte à lui sous le rapport de la grâce (Dieu en soit béni !) aussi bien que sous le rapport de la vérité. C'est précisément ce qui montre la méchanceté de la volonté de l'homme en la rejetant. Mais elle a ainsi du pouvoir sur la conscience, même quand cette volonté n'est pas changée. Cela peut augmenter l'aversion pour la Parole, mais elle déplaît parce que la conscience sent qu'il n'est pas possible d'en nier la vérité. Les hommes résistent à la Parole parce qu'elle est la vérité. Si elle n'atteignait pas leur conscience, ils n'auraient pas besoin de se donner tant de peine pour la réfuter. Les hommes ne s'arment pas contre une paille, mais contre une épée dont ils sentent et redoutent le tranchant.

Lecteur, l'Écriture parle de grâce aussi bien que de vérité. Elle parle de la grâce et de l'amour de Dieu, qui a donné son Fils unique, afin que des pécheurs comme vous et moi fussent avec lui, qu'ils le connussent — qu'ils le connussent en vérité, d'une manière profonde et intime ; afin qu'ils pussent jouir de lui pour toujours et dès maintenant même ; afin que la conscience ayant été parfaitement purifiée, pût être heureuse en sa présence, sans nuage, sans reproche, sans crainte. Être ainsi en cette présence, connaissant son amour, c'est une parfaite joie. La Parole vous déclarera la vérité à l'égard de vous-même ; mais elle vous déclarera la vérité à l'égard de Dieu qui est amour, et vous découvrira aussi sa sagesse et ses conseils.



LE  
MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

---

---

**Il y en a trois qui rendent témoignage,  
l'Esprit, l'eau et le sang. — 1 Jean V, 7.**

*Lisez 1 Jean V, 6-21.*

Dieu avait envoyé son Fils au monde et avait ainsi mis le monde à l'épreuve : le Fils de Dieu avait paru dans le monde et il avait été crucifié dans le monde et par le monde ; et le monde par cet acte, avait rendu désormais impossible toute association entre lui et Dieu. Jésus anticipant ce moment, avait dit : « Père juste, le monde ne t'a pas connu » (Jean XVII, 25). La croix à laquelle le monde a cloué le Fils de Dieu, a fixé définitivement la position du monde devant Dieu, et le monde est devenu pour les saints une chose qu'ils ont à vaincre. C'est pourquoi Jean pose cette question : « Qui est celui qui est victorieux du monde... ? » Mais ensuite, ayant répondu que celui qui est victorieux du monde, c'est « celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu, » Jean ajoute : « C'est lui qui est venu par l'eau et par le sang, » nous présentant ainsi le caractère et la valeur de la croix. « Il est venu par l'eau et par le sang ; » l'eau et le sang sont comme un « témoin de Dieu » ou un « témoignage » que Dieu donne.

Or « c'est ici le témoignage, que Dieu nous a donné la vie éternelle ; et cette vie est dans son Fils. » Ici, c'est la chose attestée par le témoignage. La vie n'est pas dans le premier Adam, mais dans « *son Fils* ; » elle n'est pas dans l'homme, ni par les œuvres de l'homme ou par aucun moyen quelconque, mais elle est *le don de Dieu* (Rom. VI, 25). Dieu nous a *donné* la vie éternelle, mais cette vie est *dans son Fils* ; bien que nous possédions la vie, elle n'est pas intrinsèquement en nous ; — elle est dans son Fils. Lorsque nous avons été vivifiés, la vie n'est pas considérée comme étant en nous ; car Jésus dit : « Parce que je vis, vous aussi vous vivrez » (Jean XIV, 19).

Si la vie de Christ peut être annulée ou anéantie, la vie en nous peut l'être également ; si Christ peut mourir, nous pouvons perdre aussi la vie ; mais si la mort n'a plus d'empire sur lui, elle n'en a plus non plus sur nous. La source de la vie est en Christ, et c'est là ce qui donne à cette vie son immense valeur et son précieux caractère. « Il a été donné au Fils aussi, d'avoir la vie en lui-même » (Jean V, 26) : par la grâce il devient notre vie ; et comme le doigt ou la main ont vie, et sont pénétrés par la vie, sans qu'ils aient la vie en eux-mêmes ou qu'ils soient le siège de la vie, — le siège de la vie aussi n'est pas en nous, mais en Christ. « Notre vie est cachée avec Christ en Dieu » (Col. III, 3), elle est aussi immuable que lui-même.

Le caractère tout entier de la vie et toute communion découlent de cette précieuse vérité, que la vie est « *dans son Fils* ; » le caractère de cette vie, c'est la proximité de Dieu. — Christ lui-même est notre vie (Col. III, 4) ; et il est de la plus haute importance pour l'affermisse-

ment et la consolation de nos âmes, pour toute joie en Dieu, de bien comprendre ce qu'est cette vie, car nos pensées sur la régénération sont nécessairement tout à fait imparfaites, aussi longtemps que nous n'avons pas compris que la vie que nous possédons est une vie réelle, une vie qui nous associe au Fils de Dieu, une vie que nous ne possédions pas auparavant, et en vertu de laquelle maintenant nous avons communion avec le Père qui nous a donné la vie éternelle, non pas en *nous-mêmes*, mais « dans *son Fils*. »

La Parole nous apprend par des témoignages divers, ce que Christ est pour nous. Ainsi, dans la première épître aux Corinthiens, Paul, en parlant des plus vils pécheurs, dit : « Et quelques-uns de vous, vous étiez tels ; mais vous avez été lavés, mais vous avez été sanctifiés, mais vous avez été justifiés au nom du Seigneur Jésus et par l'Esprit de notre Dieu » (1 Cor. VI, 9-11). A ce témoignage correspondent les trois témoins, dont il est fait mention ici : *l'eau, le sang et l'esprit*.

Jean rapporte que « l'un des soldats perça avec sa lance le côté de Jésus ; et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau » (Jean XIX, 54). Le sang et l'eau jaillirent d'un Christ *mort* ; et ainsi nous est manifesté d'une manière frappante que le lien qui pourrait exister entre l'homme naturel et Dieu, est désormais et pour toujours brisé ! « Car en ce qu'il est mort, il est mort une fois pour toutes au péché » (Rom VI, 10). Tout ce que Christ eut pu bénir dans l'état de nature, tout cela, maintenant, est à jamais perdu, et s'il doit y avoir encore une bénédiction quelconque, s'il doit y avoir une relation ou une association avec Dieu, ce doit être dans une nouvelle nature et par le moyen d'un Christ mort. Qu'il

s'agisse d'expiation, de pureté, de vie, — rien ne peut s'obtenir que par un Christ mort.

Jusqu'à la mort de Christ, Dieu s'occupait de la nature et la mettait à l'épreuve, afin de voir ou plutôt de nous apprendre à nous-mêmes, — car lui savait ce qu'était cette nature — s'il était possible qu'elle produisît une fois quelque chose de bon. La croix mit fin à cette épreuve ; le Fils de Dieu, rejeté de ce monde, montra l'entière et complète incapacité de la nature ; l'homme, dès lors, n'est plus simplement un pécheur chassé du paradis, comme fut Adam ; mais son état, au lieu de n'être que le résultat de son éloignement de la présence de Dieu à cause du péché, est le fruit de la volonté et de l'énergie de sa nature mauvaise qui a rejeté Dieu hors de son propre héritage.

La croix, je le répète, est la démonstration manifeste de l'entière impossibilité de restaurer ou de corriger la nature de l'homme par quelque moyen que ce soit. C'est là une vérité bien humiliante, mais pleine de bénédiction cependant. Le ciel et la terre sont impuissants ; la loi est impuissante ; — j'ai encore mon Fils unique dans le ciel, dit Dieu : je l'enverrai ; — peut-être, quand ils le verront, ils respecteront mon Fils. — Mais non, le propos arrêté de l'homme, c'est qu'il veut posséder le monde sans Dieu : voilà ce qu'il lui faut ; il ne veut de Dieu en aucune manière : la mesure de l'iniquité de l'homme est venue ici à son comble, et telle sera la chrétienté dans sa plus affreuse manifestation.

Si vous cherchez le plaisir dans ce monde, vous savez vous-même que là vous n'avez que faire de Dieu, et que si vous l'y rencontriez, sa présence changerait toute la scène. C'est pourquoi vous dites dans votre esprit :

« Voici l'héritier, tuons-le, et l'héritage sera à nous ! » Vous n'avez pas levé vos mains contre le Fils de Dieu pour le crucifier, dites-vous ; non, mais vous l'avez chassé de votre cœur. Le jour qui approche verra se développer plus que jamais toutes les capacités de l'homme ; il les verra réunies dans un commun effort pour faire marcher le monde parfaitement bien sans Dieu. Le monde a-t-il jamais été plus prospère que maintenant, comme disent les hommes ? Y a-t-il jamais eu autant d'unité parmi les nations, et celles-ci ont-elles jamais montré une plus grande abondance de ressources de toute sorte ? On crie de toutes parts : « Paix, paix ! » et on cherche la paix par l'énergie et le travail de la volonté de l'homme, sans Dieu ; on recherche le progrès dans la philosophie, dans la politique, dans le commerce et le bien-être de ce monde ; et en même temps, cependant, le cœur de l'homme est effrayé en entrevoyant les conséquences de ce progrès de la propre volonté. Ce qui pourrait paraître un paradoxe, dans l'Écriture, s'accomplit ainsi : Le cri de « paix » se mêle à une frayeur qui fait que « les hommes sont comme rendant l'âme de peur et à cause de l'attente des choses qui vont arriver » (Luc XXI, 26). La contradiction qui semble se trouver dans ces paroles, n'est en effet qu'apparente, car tandis que les hommes s'adonnent au commerce, aux arts et aux sciences dans l'énergie de la propre volonté, qui d'entre eux voudrait répondre de l'état d'une nation quelconque pour « trois ans » seulement ou même pour un temps plus limité ? L'homme est effrayé de l'action de la propre volonté dans ses semblables, bien qu'il aime lui-même à faire sa volonté ; —

mais le chrétien a appris que la réjection de Christ a fixé la position du monde devant Dieu.

Une fois que le Christ est rejeté, c'en est fait du monde et de l'homme en lui-même, car l'homme ne s'est pas seulement fait chasser du paradis, mais le Fils de Dieu étant venu, l'homme est devenu son meurtrier. Alors entre *la grâce*; et le chrétien sort du monde pour trouver dans le Fils de Dieu rejeté, la vie qu'on ne peut avoir qu'en lui seul. C'est ici le témoignage de Dieu, « que Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est dans son Fils. » Au milieu de tout le bruit et de toute l'agitation de ce monde, l'âme qui soupirait après la paix, a vu Christ percé, et elle a trouvé en lui ce qui expie et purifie.

Tout ceci n'est pas une théorie, n'est pas une doctrine seulement, mais une réalité; car dès que ma conscience s'éveille, je reconnais que, par nature, je suis séparé de Dieu, que la pensée de ma chair est inimitié contre Dieu, et que ce n'est pas seulement le monde qui crucifia le Fils de Dieu, mais que *mes péchés* l'ont percé : c'est ici une affaire individuelle, c'est le chemin qui amène une âme à la bénédiction. Si j'ai réellement foi en ce que la Parole de Dieu déclare quant au mal qui est en moi, la question : Que dois-je faire? s'élèvera aussitôt dans mon âme accablée. Tout ce qui me constitue un homme moral seulement, me dit que dans cet état, je ne puis avoir affaire à Dieu; mais par un Christ percé, j'obtiens *trois témoins*, attestant que je puis entrer en relation avec Dieu et avoir communication avec lui. L'acte le plus criminel contre Dieu dont l'insolence de l'homme ait été capable, fit jaillir ce qui ôtait le péché, savoir le sang et l'eau découlant du côté percé

de Jésus. Supposez que ce soit hier seulement que j'ai levé la lance contre le Fils de Dieu, l'acte même qui a été la manifestation de mon inimitié, a fait couler aussi ce qui l'ôte. Et ce n'est qu'alors, quand j'ai vu l'eau et le sang découlant du côté percé de Christ, et ôtant le péché, — ce n'est qu'alors que je puis estimer le péché à sa juste valeur. Mais pour en venir là, il faut que je sois amené à la conscience que, en esprit, *moi*, j'étais au pied de la croix, que *moi* j'étais inimitié contre Dieu, que *moi* j'ai levé la main contre le Fils de Dieu et que ce sont *mes* péchés qui l'ont percé. N'est-ce pas ainsi que Dieu reproche aux Juifs d'avoir tué l'héritier? Car ceux auxquels Pierre s'adresse (Act. II) en leur disant : « Vous l'avez pris et mis en croix, et vous l'avez fait périr par des mains iniques, » n'avaient pas porté eux-mêmes leurs mains sur le Prince de la vie ; mais leurs cœurs avaient consenti à sa mort ; ils n'avaient pas levé une lance contre lui, plus que vous ou moi ; mais dans le même esprit, ils avaient refusé à Christ une place dans leurs cœurs. N'est-ce pas de la même manière encore que Dieu agit envers le monde? — Comme il avait demandé à Caïn : « Où est Abel, ton frère? » de même il dit au monde : Qu'avez-vous fait de mon Fils? — et la seule réponse qu'ils puissent donner, c'est : Nous l'avons mis à mort !

Du moment où le Messie fut rejeté, dès ce moment-là les Juifs perdirent tout droit aux promesses : toute espérance de salut, tout en un mot est perdu pour eux comme peuple ; et si maintenant ils veulent être bénis, il faut qu'ils s'approchent comme des pécheurs, il faut que leur péché soit ôté par le sang qui jaillit du côté percé de leur Messie. Quand l'homme a perdu tout droit

à quoi que ce soit, alors Dieu donne la vie éternelle : Dieu ne veut pas que l'homme tourne encore ses regards sur lui-même, à moins qu'il ne s'agisse pour lui d'être amené à la conscience de son état de péché ; mais Dieu place Christ devant le cœur de l'homme. Ai-je estimé que mon propre péché avait cloué Christ à la croix ? Alors le sang a effacé le péché, car le sang a lavé l'homme qui tenait la lance et qui perça Jésus. Nous ne sommes que péché, — eh bien ! Christ a été fait péché pour nous ; et par un Christ mort, le sang devient pour nous un témoignage déclarant que nos péchés sont effacés, le sang étant un témoignage de la parfaite expiation de tout péché — Christ a aboli le péché par le sacrifice de lui-même (Héb. IX, 26). — Sans doute, si nous regardions à la part que l'homme a prise dans ce sacrifice, nous y trouverions un autre témoignage, mais Dieu dirige nos regards vers ce qui a amené Christ dans le monde et sur ce que Christ y a accompli.

Cependant la Parole ne nous parle pas seulement du sang, mais aussi de l'eau. — L'eau nettoie, comme le sang expie, ainsi qu'il est écrit : « afin qu'il la sanctifiât en la purifiant par le lavage d'eau par la parole » (Eph. V, 26). Le sang expie, je le répète ; l'eau purifie. L'eau rend témoignage à la même puissance vivifiante : — « Si quelqu'un n'est né d'eau et de l'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu » (Jean III, 5). L'Esprit de Dieu est la source de la vie et la puissance de la Parole, et il vivifie. En pratique, la Parole est l'instrument par le moyen duquel il opère, elle est « la semence incorruptible, » elle est aussi le juge des pensées et des intentions du cœur, et c'est par elle que Dieu nous communique ses pensées. — C'est du côté percé de Christ

que découlent ces témoignages de Dieu, inscrivant la sentence de mort sur la nature et tout ce qu'elle peut produire ; car la croix ne vient pas introduire une modification de la nature existante, mais elle tient pour mort tout ce qui est en dehors de Christ, attendu qu'il n'y a ni pensée, ni convoitise, ni désir se rapportant au monde, que Christ n'ait pas frappé d'une sentence de mort ; et c'est ainsi que de nouvelles affections sont formées en nous qui sommes « morts au péché, mais vivants à Dieu » par la vie qui est dans son Fils. Le vrai caractère de cette purification est dans la sentence de mort qu'elle prononce sur tout ce qui ne découle pas de cette source de vie, — Christ percé. L'eau est la purification, mais la purification s'opère par un Christ mort. Christ fut dans tout le cours de sa vie, le modèle, dans un homme, de ce que l'homme devrait être, mais nous ne pouvons y participer que par la purification de sa mort.

Nous n'avons pas seulement le témoignage du sang qui fait expiation, et de l'eau qui purifie, et par lesquels nous sommes morts au péché ; mais Jésus a obtenu pour nous l'*Esprit*, — la présence du Saint-Esprit comme puissance de la Parole. — Quelqu'un dira peut-être : je ne me trouve pas ainsi, de fait, mort au péché. — Mais vous haïssez le péché : ce qui est une preuve que vous êtes mort au péché. La Parole ne dit-elle pas : « Ce que Christ est mort, il est mort une fois pour toutes au péché.... ; vous aussi tout de même, *TENEZ-VOUS VOUS-MÊMES* pour morts au péché » (Rom. VI, 10-11), car Dieu nous traite toujours selon ce qu'il nous a réellement donné, agissant envers nous comme si nous l'avions pleinement réalisé. Ainsi le Seigneur dit à ses disciples :

« Et vous savez où je vais, et vous en savez le chemin » (Jean XIV, 4); parce qu'ils le connaissaient, lui qui était véritablement le chemin pour aller au Père; mais Thomàs pouvait répondre avec vérité cependant : « Nous ne savons où tu vas, et comment pouvons-nous [en] savoir le chemin, » parce que ni lui, ni les autres disciples n'avaient jamais réalisé ce dont le Seigneur leur parlait. Dès que je crois en Jésus, je suis appelé à me *tenir moi-même pour mort*, — jamais, à mourir. Dieu veut que je mortifie mes membres qui sont sur la terre (Colos. III, 5), mais il ne me dit pas de mourir. Un homme sous la loi fera tous ses efforts pour mourir, sans que jamais il puisse réussir; un chrétien *est mort* et a sa vie cachée avec Christ en Dieu; c'est pourquoi il mortifie ses membres qui sont sur la terre, comme vivant dans la puissance de la vie qu'il possède dans le Fils de Dieu.

Remarquez bien que dans le passage de l'épître aux Colossiens, auquel je viens de faire allusion, l'Écriture ne parle point de nous comme si notre vie était sur la terre, car cette vie est en haut avec Christ en Dieu; — mais elle nous considère comme des gens morts, et qui ont à mortifier leurs membres qui sont sur la terre. Dieu ne nous dit jamais de nous tuer nous-mêmes, mais la foi reçoit le témoignage de Dieu comme véritable; c'est pourquoi je dis : « je suis mort; » et parce que je suis mort, j'ai à mortifier mes membres, étant aussi mort à la terre que Christ l'a été, parce que Dieu me dit que, en croyant, je suis mort. Je ne cherche pas à mourir, car je sais où se trouve la puissance et je me tiens *moi-même pour mort*. — Quant à la vie pratique de chaque jour, il y a, au sujet de *l'eau*, une difficulté :

comment puis-je dire que je suis lavé, si je me trouve encore souillé? — Toutefois je puis dire que je suis mort *en Christ*, car jamais je ne réussirai à me faire mourir moi-même. Dès que j'ai cru en Christ, tout ce qu'il a accompli comme Sauveur m'appartient, et Dieu me l'approprie et me l'applique. Je puis avoir manqué à le réaliser; — mais le trésor a été mis en ma possession.

Quelqu'un dira peut-être : je crois à toute la valeur et à toute la puissance efficace de l'œuvre de Christ, mais je ne puis pas me les appliquer. Qui donc vous le demande? — C'est Dieu qui en fait l'application, et il vous en a fait l'application si vous croyez à la valeur et à l'efficacité de cette œuvre. Dès que nous croyons en Christ, nous possédons le Saint-Esprit comme rendant témoignage : « il prendra du mien et vous l'annoncera » (Jean XVI, 14). Comme le Fils est venu dans le monde pour faire la volonté de Celui qui l'avait envoyé, et qu'il est ensuite remonté au ciel, ainsi après l'ascension du Fils, le Saint-Esprit est descendu comme *personne* divine, ici-bas sur la terre : il est toujours parlé de lui comme étant sur la terre, et sa présence ici-bas donne à l'Église de Dieu son caractère véritable et particulier.

C'est l'Esprit de vérité, descendu sur la terre, qui est le *troisième témoin*. Dès que je crois, je suis scellé du Saint-Esprit de la promesse, et tout ce que je puis produire comme chrétien, en fruits de Dieu, est la conséquence de ce fait que je suis scellé de l'Esprit saint. La rédemption étant parfaitement accomplie, le Saint-Esprit descend en personne sur la terre, de sorte que l'Église sur la terre est placée entre la rédemption accomplie et la gloire à venir, comme le Saint-Esprit

descend ici-bas dans l'intervalle qui sépare la rédemption de l'Église de la gloire de l'Église. — La connaissance du fait que je suis mort avec Christ, me donne un cœur pur, étant moi-même mort à la nature, au péché, au monde et à la loi. Par le sang, j'acquies une paix parfaite et une bonne conscience ; et alors le Saint-Esprit vient de la part de Dieu : notre paix a ainsi pour elle le témoignage de Dieu lui-même. Toute la scène au milieu de laquelle je vivais, a passé ; j'en ai fini avec la nature tout entière ; tous mes péchés ont disparu, lavés dans le sang ; je suis désormais mort au péché, et vivant à Dieu. La croix, les blessures de Christ sont la porte par laquelle je suis entré, et la présence du Saint-Esprit est la puissance par laquelle j'en savoure les fruits.

Comme nous l'avons vu, « il y en a trois qui rendent témoignage, l'Esprit, et l'eau, et le sang, et les trois sont [d'accord] pour un [même témoignage]. » Le cœur de l'homme recherche toujours un témoignage de la part de Dieu quant à lui-même, mais Dieu rend témoignage à son Fils, et non pas à ce que nous sommes nous-mêmes. Si Dieu avait un témoignage à rendre à notre sujet, il faudrait que ce fût au sujet de notre péché et de l'incrédulité de nos cœurs ; mais, non, et il est bien important de le comprendre dans ces jours d'incrédulité, si Dieu rend un témoignage, ce témoignage concerne son Fils et ce que lui est pour le pécheur. La foi à ce témoignage donne la paix. Si je cherche à me faire devant Dieu une position fondée sur ma sainteté, c'est de la propre justice, et alors il va sans dire que je ne puis attendre de Dieu un témoignage en ma faveur ; mais si mon âme se place devant Dieu appuyée sur le

témoignage que Dieu a rendu à son Fils, alors j'ai le témoignage en moi-même : quand j'ai cette foi, je possède dans mon propre cœur l'objet de cette foi. C'est là ce qui permettait à Paul de dire devant Agrippa : « Plût à Dieu, que non-seulement toi, mais aussi tous ceux qui m'entendent aujourd'hui, devinssent de toutes manières tels que je suis, hormis ces liens » (Actes XXVI, 29). Paul était si pénétré du sentiment que le Christ qui était en lui, était le Christ qui est dans le ciel, et il était si heureux dans cette assurance, qu'il désirait que tous ceux qui l'entendaient fussent tels que lui, hormis ses liens, et qu'ainsi, eux aussi, ils eussent Christ comme une fontaine jaillissante au dedans d'eux-mêmes. C'est là aussi ce qui fait du ciel un ciel pour le croyant. Il trouve dans le ciel le même Christ qu'il possède dans sa propre âme ; et toutes les subtilités de l'incrédulité ne peuvent atteindre quiconque possède ainsi Christ au dedans de lui. Tous les raisonnements des incrédules sont impuissants pour renverser mon assurance, si je suis heureux en Christ ; et si quelqu'un venait à moi pour me démontrer qu'il n'y a point de Christ, si je suis heureux en lui, je ne le croirai pas. Il n'est pas besoin pour moi de démonstrations ou de preuves logiques ; il y aura, jusqu'à un certain point, un témoignage moral dans le bonheur de mon âme et l'intensité de mes affections concentrées en Christ. J'ai souvent éprouvé combien avait de puissance auprès d'hommes de toute condition, l'assurance que j'étais parfaitement heureux en Christ et assuré d'entrer au ciel. — Vous êtes heureux, me disait-on, et nous voudrions pouvoir dire comme vous ! Sans doute mon bonheur ne sera pas une preuve pour un incrédule, mais ce bonheur va au cœur de

l'homme, parce qu'il y a dans le cœur de l'homme une aspiration qui ne peut être satisfaite que par la possession de Christ lui-même, et que, quoique l'homme puisse dire, il n'est jamais heureux sans Christ.

« Mais celui qui ne croit pas Dieu, l'a fait menteur. » Le péché des hommes consiste en ce qu'ils font Dieu menteur, lorsqu'ils ne croient pas au témoignage que Dieu a rendu à son Fils. Ne contestent-ils pas avec vous quand vous leur dites que vous êtes sauvés? Ne vous demandent-ils pas comment vous pouvez savoir que vous êtes sauvés? — ce qui revient à dire que Dieu est incapable de communiquer aucune bénédiction à l'homme. On met ainsi en question la sagesse et la puissance de Dieu dans le témoignage de sa miséricorde et de sa grâce, et là est proprement le fond de la grande question touchant la Bible. Ce n'est pas tant le droit pour chacun de lire la Bible, qui est mis en question, mais bien le droit de Dieu à la donner; et le crime, c'est qu'on retient le message de Dieu loin de ses serviteurs. Il ne s'agit pas seulement, je le répète, du droit des serviteurs à posséder ce message, mais du droit de Dieu à le communiquer et à faire connaître ses pensées dans sa Parole. Quand Dieu donne une révélation, l'homme doit la recevoir: Il a donné un témoignage dans lequel il révèle la gloire de son Fils, et si l'homme met en question cette parole, il conteste avec Dieu dans le témoignage de sa grâce quant à ce qu'Il est.

Qui, — sans Christ, — expliquera l'énigme de ce monde misérable? Entrez dans les rues et les carrefours de nos cités; contemplez la misère et la dégradation des contrées même les plus civilisées, et apprenez là ce que produit le péché. Dans un salon, vous pourrez disputer

sur le péché, mais ce n'est pas dans un salon que vous apprendrez ce qu'est le monde. Mais quand vous me dites que ce fut à cause de tout ce péché et de toute cette dégradation que le Fils de Dieu vint dans ce monde, afin qu'il ôtât le péché, alors je vous comprendrai : et Dieu donne la vie éternelle, non pas une vie d'un moment, ou une vie que nous puissions perdre par le péché comme Adam, mais la vie éternelle qui est au-dessus et au delà du péché tout ensemble, — car elle est « dans son Fils, » et par conséquent aussi près de Dieu qu'il est possible. « Cette vie est dans son Fils » qui fut toujours l'objet des délices de son Père et au sujet duquel, quand il était ici-bas, le Père ne put taire sa joie, disant : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé » (Luc III, 22 ; IX, 35).

Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est dans son Fils : en nous donnant la vie éternelle, Dieu nous a donné aussi une nature capable de jouir de lui éternellement. Nous sommes mis en rapport et en communication avec Dieu, et nous jouissons de Dieu d'une manière inconnue aux anges, bien qu'ils soient saints et glorieux par leur nature. « Nous sommes approchés, » afin « que nous connaissions l'amour de Christ qui surpasse toute connaissance, pour que nous soyons remplis jusqu'à la toute plénitude de Dieu » (Éph. III, 19).

Quelle position merveilleuse que celle que Dieu nous a faite ! Si seulement nous pouvions être purifiés, — je ne parle pas ici des péchés grossiers, — mais de la vanité et de la mondanité qui remplissent nos cœurs, pour entrer dans toute la bénédiction de notre association avec Dieu, qui est celle de Christ lui-même. Il a porté la colère de Dieu pour notre péché, afin que cette pleine

coupe de bénédiction pût nous être donnée. Dans toutes ces choses Dieu recherche la simplicité de cœur : un homme pourra parler de beaucoup de choses, mais la connaissance, en dehors de Christ, ne profitera jamais ; mais si nous possédons Christ *au dedans* de nous, Satan ne pourra jamais nous toucher ; et s'il s'approche, il se trouvera en face de Christ qui l'a vaincu, et « celui qui est en vous est plus grand que celui qui est dans le monde » (1 Jean IV, 4). C'est une chose douce et précieuse, que tout croyant, ne fût-il né que d'hier, possède en Christ tout ce que possède un chrétien déjà avancé dans sa carrière ; et si quelqu'un pensait qu'il est un pécheur trop grand pour avoir part à ces choses, Dieu lui dit que le sang a ôté ses péchés et a vidé cette question pour toujours.

« Et c'est ici la confiance que nous avons en lui, que si nous demandons quelque chose selon sa volonté, il nous écoute. » Il y a une confiance en Dieu qui s'applique à toutes les circonstances de la vie par lesquelles nous pouvons être appelés à passer. Nous avons cette confiance en lui, que « quoi que nous demandions, nous avons les choses que nous lui avons demandées, » lorsque nous demandons quelque chose selon sa volonté, parce que son oreille est toujours ouverte pour nous. Quelle chose merveilleuse que Dieu incline toujours son oreille vers nous, car certainement nous ne voudrions rien demander qui soit contraire à sa volonté. Si nous avons réellement à cœur de faire la volonté de Dieu, — de prêcher sa parole, par exemple, — et qu'il y eût des difficultés sur notre route, que Satan soit sur notre chemin, nous n'avons qu'à demander, et nous avons toute la puissance de Dieu à notre disposition, son oreille

étant ouverte pour nous. Si vous savez ce que c'est que d'être dans le combat et au milieu des difficultés, quelle bénédiction pour vous dans cette assurance que l'oreille de Dieu est toujours ouverte pour vous, et que si vous êtes occupés de faire la volonté de Dieu, vous réussirez toujours à l'accomplir.

« Il y a un péché à la mort ; je ne dis pas qu'il demande pour ce péché là. » L'apôtre parle ici de la mort temporelle comme châtement dans les voies gouvernementales de Dieu. « Il y a tel péché qui n'est pas à la mort ; » et s'il y a une véritable intercession, Dieu pardonnera (voyez Jacq. V, 14-15). Mais, dira-t-on, quel est ce péché à la mort ? — Ce peut être tout péché quelconque ; ce peut être un mensonge comme celui d'Ananias et de Sapphira, — Pierre en effet ne prie pas pour eux. N'est-il pas écrit aussi dans l'épître aux Corinth. : « C'est pour cela que plusieurs sont faibles et malades parmi vous, et qu'un assez grand nombre dorment » (1 Cor. XI, 30) ? L'affreux état de confusion de l'Église fait que Dieu prend plus directement en main le gouvernement, et l'incapacité de l'homme à marcher dans la puissance de l'Esprit, rejette les saints davantage vers Dieu dont la fidélité ne laissera pas passer nos péchés sans qu'ils soient jugés. « Il ne détourne pas ses yeux de dessus les justes. »

Puissions-nous marcher de telle sorte, dans la puissance de la sainteté, que, au lieu de dépenser notre vie en luttés contre le péché et sous la discipline de Dieu, nous marchions dans la pleine communion de sa grâce ! Amen.



**Romains VII.**

---

Il n'est pas question de Christ dans ce chapitre.

Il est question du jugement que porte l'homme nouveau sur le vieil homme. C'est seulement une nature qui peut juger l'autre, car avant sa conversion, l'homme ne peut sentir que le péché est en lui. Il peut sentir bien des péchés, parce que sa conscience l'avertit et lui montre les fruits du péché, mais non pas le péché. C'est là l'œuvre du nouvel homme ; le vieil homme ayant non-seulement sa volonté dépravée, mais étant encore destitué d'intelligence (Rom. III, 41). L'apôtre ici en parle comme n'étant plus sous l'empire de la loi, pour lui le danger est passé ; il le voit, mais il en est affranchi ; de même qu'un homme enfoncé dans un marais qui n'a aucune issue, ne peut parler de son état qu'avec angoisse ; s'il vient à en sortir et qu'il se trouve en sûreté au milieu de ses amis, il peut alors parler avec calme de ce qu'il était, de ce qu'il a éprouvé.

Il ne faut pas rester dans le marais, en nous considérant seulement nous-mêmes ; mais il est bon comme expérience, de voir ce que nous sommes, et ce que nous pensons. C'est donc là l'expérience de ce que l'homme nouveau est sans le secours du Saint-Esprit pour le vivifier ; c'est l'homme nouveau regardant ce que la chair produit sous la loi, mais sans force parce qu'il ne regarde pas à Christ, et ce n'est qu'en Christ qu'il est vainqueur. Dans cet état, le Saint-Esprit ne rend pas témoignage avec notre esprit que nous sommes enfants de Dieu.

Cette expérience est personnelle ; l'apôtre dit, v. 18 : « je sais ; » mais lorsqu'il s'agit de ce que Christ est pour tous, il dit : « nous savons » (VIII, 27). Il ne faut donc regarder à nous que pour rester dans une complète dépendance. Lorsque nous regardons à Christ, que nous nous voyons en Christ, jouissant des privilèges de Christ, dans l'amour du Père, nous pouvons tout ; rien n'effraye, rien n'est difficile, nous sommes en quelque manière tout-puissants. Mais si nous nous arrêtons à regarder ce que la grâce a produit en nous, nous sommes tout de suite affaiblis ; nous nous complaisons dans les fruits, dans les fruits de l'amour de Christ, mais non pas dans l'amour de Christ, nous ne sommes plus à la source.

Que nous ne regardions donc plus à nous, que pour y voir, ce qui est bien vrai, notre complète impuissance ; non pour y rester, mais pour être poussés à nous voir en Christ. C'est seulement alors, que nous pourrons porter des fruits à la gloire du Père.

Il n'y a aucune assurance d'élection que dans l'amour de Christ ; aucun passage dans la Bible ne peut me confirmer que moi je suis un élu ; mais si je regarde à Christ, je vois en lui mon élection. Si je devais trouver en moi quelque chose qui pût m'assurer que je suis un élu, ne fût-ce qu'un sentiment, eh bien ! ce serait un nuage sur l'amour de Christ. Ainsi, comme son amour pour moi n'a pas d'autre cause que son amour, mon élection est immuable comme son amour. Voilà, quant à moi, la certitude de mon élection ; quant aux autres, je ne puis en juger que par leurs fruits. Si je suis dans l'amour de Dieu, j'ai la liberté d'être en sa présence sans crainte, et cette liberté là me donne, non pas le droit de pécher, mais, au contraire, la puissance de ne

pas pécher. C'est la liberté glorieuse de l'enfant de Dieu ; quand il est dans la présence et en la communion de l'amour de Dieu, il est fort comme un lion contre le péché ; mais hors de ce bienheureux état, le péché et toutes choses sont comme un lion contre lui.

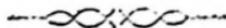


### **Soupirs du chrétien — leur cause.**

*Rom. VIII, 18-24.*

L'enfant de Dieu « soupire » au milieu de l'état actuel des choses, parce qu'il a une vie nouvelle dans une vieille création ; Dieu ne change pas celle-ci, mais il crée une nouvelle vie en l'homme, et cette vie est la vie éternelle, la vie qui a eu la puissance de ressusciter Christ d'entre les morts.

Les choses vieilles sont passées, elles doivent l'être pour le chrétien, qui doit présenter la vie nouvelle, la vie de Christ qui est en lui. Tout ce qu'il fait qui n'a pas Christ pour but, il le fait pour lui-même ; même ce que l'on peut appeler bonnes œuvres, car je ne parle pas des manifestations grossières du péché ; je dis tout ce que l'homme fait pour lui-même, pour sa propre satisfaction, en se recherchant d'une manière quelconque, il ne le fait pas pour Christ ; eh bien ! tout ce qu'il ne fait pas pour Christ, n'est rien du tout, cela périra. Présentons donc Christ en nous au monde, afin que Christ soit glorifié.



LE

## MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

---

---

**La Pâque et la Mer Rouge.***Exode XII-XIV.*

Dans les délivrances que Dieu accorde à son peuple, nous trouvons toujours que Dieu doit aussi punir le monde. Il rend témoignage contre le monde — un témoignage contre le monde universel, sans excepter un seul individu. La loi distingue les hommes selon leurs actions, mais le Saint-Esprit convainc le monde de péché, parce qu'ils n'ont pas cru en Celui que Dieu a envoyé. Aussi dès le début, l'Évangile traite le monde comme étant déjà condamné. Dieu a fait l'épreuve du cœur humain de toutes manières. L'Évangile suppose cette épreuve terminée, et déclare tout le monde perdu. Souvent les âmes désirent, et par conséquent sentent le besoin de faire l'épreuve de leur propre force, et elles trouvent qu'elles n'en ont aucune; même des âmes converties essayent parfois de se rendre recommandables à Dieu de cette manière. Mais c'est là déshonorer Jésus; c'est là oublier que leur condition propre a été jugée par Dieu.

En Égypte Dieu s'était contenté du premier-né de chaque maison comme manifestation de son jugement.

Pharaon ne voulait pas laisser aller le peuple de Dieu. Quand Dieu demandait, comme un droit, que les enfants d'Israël le servissent, le monde — Pharaon son prince — ne voulait pas y consentir. Alors des signes et des plaies furent accomplis pour attirer l'attention des Egyptiens et pour confirmer les droits de Dieu, mais l'Égypte ne voulut pas écouter. Pharaon s'endurcit, puis il fut endurci, et devint à la fin un monument du jugement pour l'instruction de tous les hommes. Ainsi en fut-il aux jours de Noé, ainsi en est-il maintenant que le monde est encore une fois averti des jugements de Dieu qui s'approchent. Le Seigneur Jésus sera révélé du ciel, avec les anges de sa puissance, en flammes de feu ; exerçant la vengeance contre ceux qui ne connaissent pas Dieu et n'obéissent pas à l'Évangile.

En attendant Dieu demande une soumission complète à sa volonté révélée. Il demande que le monde se soumette à Jésus : tous ceux qui ne le veulent pas seront forcés de le faire quand le jugement viendra, et ce sera alors à leur confusion et à leur éternelle misère. Dieu présente son Fils dans l'humiliation, afin de sauver le monde ; mais à moins de la soumission à Jésus, tout est inutile, parce que c'est là ce que Dieu demande et apprécie. Croire au Fils, c'est la vie éternelle, c'est le salut ; rejeter le Fils de Dieu, c'est le jugement. Dieu veut que le cœur se donne à Jésus comme Sauveur et Seigneur, qu'il se rende à sa grâce en lui. C'est ainsi que le cœur et toutes choses sont changés et que toute question, quant aux bonnes œuvres, est décidée. Tout se borne ici à un seul point : recevoir ou rejeter Jésus. Dieu passe par-dessus tout le reste. Zachée peut parler de ce qu'il a eu l'habitude de faire, mais ce n'est pas ce

dont il s'agit maintenant. « Aujourd'hui le salut est venu à cette maison. » Si Jésus est accueilli, la vie est là ; si Jésus est repoussé, il faut que la vengeance atteigne bientôt ceux qui ne se soumettent pas. Qu'il est heureux pour le pauvre pécheur convaincu, de n'avoir pas à chercher en lui-même quelque chose à présenter à Dieu. Si le cœur est ouvert, Christ est la grâce, la gloire et la perfection dont l'homme a besoin, et les effets moraux suivront bientôt après, sans aucun doute.

Cependant la parole de Dieu présente la certitude du jugement. Satan est, de fait, en possession du monde, mais Dieu conserve ses droits. Les inconvertis sont séduits par l'ennemi, et sont en sa puissance. Satan fait tout son possible pour faire croire aux mondains qu'ils sont libres et heureux, qu'ils sont ou peuvent être assez justes et assez bons. Mais Dieu a ses droits. Le monde ne veut pas obéir à l'Évangile de notre Seigneur Jésus-Christ, et il espère échapper au jugement. Satan aussi profite de tout ce que Dieu voudrait employer pour réveiller et bénir les âmes. Ainsi chez les inconvertis de la chrétienté, la conscience naturelle a honte de ce que les païens font, même dans ce qui concerne leur religion. Mais Satan se sert de cela pour persuader aux hommes qu'ils peuvent se présenter devant Dieu et lui rendre culte, en particulier ou en public, parce que, dans ces pays chrétiens, il n'y a rien d'aussi grossier que parmi les païens. Mais Dieu maintient ses droits, et rien n'est bien si Jésus n'est pas reçu par la foi.

En Jésus tout ce qui était parfait en Dieu et dans l'homme est présenté à la conscience. Là est la sainteté de Dieu, non en condamnation, mais en grâce parfaite ;

or Dieu exige une entière soumission à Jésus. Aucun de ceux qui viennent à lui n'est mis dehors. Il est Dieu dans toute sa bonté pour attirer les cœurs ; il est homme dans son complet abaissement non pour exercer une volonté propre, ou un propre choix, mais pour recevoir quiconque vient à lui, car telle est la volonté de Celui qui l'a envoyé ; mais Dieu veut la soumission à Jésus. Si Jésus est rejeté, c'est la preuve concluante que le cœur ne veut pas de Dieu, de quelque manière que Dieu s'y prenne pour se présenter à l'homme. C'est la démonstration de ce qu'est le cœur de l'homme, de son orgueil, de sa dureté et de sa légèreté. Rien de semblable ne peut subsister en la présence de Dieu, et Jésus manifestait cette présence en amour. L'orgueil a honte de la croix. La vanité ne saurait marcher devant Jésus, méprisé et rejeté par l'homme. Dieu sonde le cœur de cette manière, et c'est ce que l'homme n'aime pas. Il est tenu de se reconnaître pécheur, de soumettre sa conscience, et de renoncer à sa volonté, mais il ne le veut pas. C'est la joie de Jésus de chercher celui qui s'égare ; mais revenir dans ses baillons pour montrer sa misère, est tout ce qu'il y a de plus répugnant à la nature de l'homme ; la grâce seule peut l'engager à le faire. Aussi son orgueil hait la grâce plus encore que la loi. Le cœur ne peut supporter d'être mis complètement à nu ; et cependant pour que l'homme puisse être béni, il faut que Dieu sonde le cœur et sauve l'âme pour toujours. Dieu agit selon ce qu'il est, non pas selon nos pensées. Si l'homme ne veut pas croire en Jésus, Dieu manifestera ce qu'il est par le jugement.

L'Égypte doit être frappée. Mais d'abord nous avons la sécurité de ceux qui se soumettent à Dieu, en se con-

fiant à l'aspersion du sang de l'agneau. Israël connaissait le jugement qui allait être exécuté sur le pays d'Égypte. Il en devrait toujours être ainsi chez les âmes sauvées. Elles sont appelées à considérer les voies de Dieu quand il jugera le monde en justice.

Lorsque Dieu révèle le jugement, il révèle aussi le moyen d'y échapper. L'âme qui a la crainte de Dieu se tient collée à sa parole ; et cette question surgit entre Dieu et Israël : Si Dieu venait en jugement est-ce qu'Israël pourrait subsister ? Les Égyptiens étaient des pécheurs et seraient certainement jugés ; mais si Dieu descendait pour juger, qu'étaient les enfants d'Israël ? Où étaient leurs péchés ? Dieu donne des directions à Moïse : il faut qu'ils prennent du sang de l'agneau immolé et qu'ils en arrosent les deux poteaux et le linteau des portes de leurs maisons. « Et le sang vous sera pour signe sur les maisons dans lesquelles vous serez : et quand je verrai le sang, je passerai par-dessus vous, et il n'y aura point de plaie à destruction parmi vous, quand je frapperai le pays d'Égypte. » Pour l'esprit de l'homme c'était une folie ; mais la simplicité de la foi honore la parole de Dieu, et agit d'après cette parole. L'ange destructeur de Jehovah passa au travers du pays, et s'il s'était trouvé des Israélites, même des plus honnêtes, mais n'ayant pas le sang sur les poteaux de leurs portes, il fallait qu'il entrât pour frapper. Car, sous ce signe, c'était Dieu jugeant le péché, et le péché nivelé toutes les distinctions ; et là où le sang n'était pas, là était le péché, le péché, dans tout ce qu'il a de haïssable pour un Dieu saint, le péché non expié et non jugé.

Ainsi maintenant c'est Christ et le salut, ou point de Christ et point de salut. « Qui croit au Fils a la vie

éternelle, mais celui qui désobéit au Fils ne verra pas la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui. » Il y a la plus complète sécurité pour ceux qui se trouvent au dedans des portes aspergées de sang. C'est le Seigneur qui exécute le jugement par son ange. Impossible qu'il soit trompé, et impossible que l'homme échappe ; mais il dit : « Quand je verrai le sang, je passerai par-dessus vous. » Il n'y a pas lieu à élever un doute, quel que soit le jugement.

Il n'est pas dit : quand vous verrez le sang, mais : « quand *je* le verrai. » L'âme d'une personne réveillée se repose souvent, non pas sur sa propre justice, mais sur la manière dont elle voit le sang. Or, quelque précieux qu'il soit pour le cœur d'en avoir le sentiment, ce n'est pas là le fondement de la paix. La paix est fondée sur ce que Dieu le voit. Lui ne peut manquer de l'apprécier à sa pleine et parfaite valeur, comme ôtant le péché. C'est lui qui abhorre le péché, lui qui a été offensé par le péché ; il voit la valeur du sang comme l'ôtant. Il se peut qu'on dise : Mais ne dois-je pas avoir foi à la valeur de ce sang ? La foi à sa valeur consiste à croire que Dieu le considère comme assez précieux pour ôter le péché. Votre appréciation de ce sang, c'est d'en faire une mesure de vos sentiments. La foi regarde aux pensées de Dieu.

Ainsi donc Dieu voit le sang : c'est là-dessus que nous nous reposons pour échapper au jugement, et non sur notre propre vue, soit du péché soit du sang de l'Agneau. Dieu lui-même estime le sang de son Fils, comme c'est lui aussi qui hait pleinement notre péché : et ces deux appréciations de Dieu, nous les sentons d'autant mieux que nous en réalisons la vérité et que

nous les retenons par la foi. La foi saisit le jugement de Dieu quant au péché, et sent le besoin de saisir aussi son appréciation du sang de Christ.

C'est là la première grande question — question entre un Dieu saint et un peuple pécheur. Dieu apparaît comme juge. Le sang expiatoire de la rédemption lui barre le chemin comme juge, et sauvegarde infailliblement le peuple. Dieu n'entre pas dans leurs maisons — la valeur du sang abrite contre le jugement.

Le peuple ayant mangé l'agneau à la hâte, avec les herbes amères de la repentance, ils commencent leur voyage; mais ils le font en Égypte; cependant Dieu peut être avec eux maintenant, et il y est en effet. Plus nous connaissons Christ et nous jouissons de sa pureté, plus nous sentirons vivement nos péchés. C'est alors que les Israélites mangent l'agneau, mais ils le mangent en sécurité. C'eût été un péché de penser que Dieu pouvait manquer à sa parole ou à la délivrance qu'il avait promise; et c'est un péché maintenant de douter que le sang de Jésus-Christ, son Fils, nous purifie de tout péché.

Israël peut être en Égypte, mais il n'y est plus esclave. Cette nuit-là, leurs reins sont ceints, leurs souliers sont à leurs pieds, ils ont le bâton à la main. Telle aussi est notre position dans le monde, qui n'est plus pour nous que le tombeau vide de Jésus. Israël commence son voyage après que la question du péché a été réglée. Ils avaient été garantis, et ils le savaient, même au milieu du jugement de Dieu tombant sur le péché. Lorsque la révélation de Dieu entre dans le cœur, on ne peut trouver la paix jusqu'à ce que la révélation de sa grâce nous soit aussi claire que l'est celle de ses voies

à l'égard du péché. Le chrétien voit ce jugement tombé sur Christ lui-même ; il commence par se soumettre à la justice de Dieu qui condamne notre nature et nos actes, racine et rameaux, mais qui nous montre la condamnation portée par le Seigneur Jésus.

Vous êtes-vous soumis à Jésus ? Dieu requiert cela. Il ne demande ni offrande ni sacrifice ; il présente Jésus et vous montre ce que vous êtes. Les plus grands pécheurs qu'il y ait au monde peuvent être reçus en grâce par Jésus. « Voici maintenant le temps de la grâce, voici maintenant le jour du salut. »

Lorsque Israël sortit, la rage de Satan ne connut plus de bornes. Pharaon fit préparer tous les chariots d'Égypte, ses gens de cheval et son armée, et les poursuivit. Jamais Israël n'avait été si triste qu'à la veille de sa nouvelle délivrance. Mais alors que, dans leur cas, le péché était réglé, la seule question qui restait à vider, était une question entre *Dieu et l'ennemi*. « Et Moïse dit au peuple : Ne craignez point ; arrêtez-vous, et voyez la délivrance de l'Éternel, laquelle il vous donnera aujourd'hui : car pour les Égyptiens que vous avez vus aujourd'hui, vous ne les verrez plus jamais. L'Éternel combattra pour vous, et vous demeurerez tranquilles. Et les enfants d'Israël entrèrent au milieu de la mer à sec ; et les eaux leur servaient de mur à droite et à gauche. Ainsi l'Éternel délivra en ce jour-là Israël de la main des Égyptiens ; et Israël vit sur le bord de la mer les Égyptiens morts. Israël vit donc la grande puissance que l'Éternel avait déployée contre les Égyptiens ; et le peuple craignit l'Éternel, et ils crurent en l'Éternel et à Moïse son serviteur. »

Il est nécessaire de distinguer le jugement des pre-

miers-nés d'avec celui de la Mer Rouge. L'un était les prémices de l'autre, et aurait dû détourner Pharaon de sa téméraire poursuite. Mais le sang, qui préservait le peuple du jugement de Dieu, avait une signification bien plus profonde et bien plus sérieuse même que la Mer Rouge, quoique le jugement fût exécuté là aussi. Ce qui arriva à la Mer Rouge fut, il est vrai, la manifestation de la grande puissance de Dieu, détruisant par le souffle de sa bouche, l'ennemi qui s'était mis en rébellion contre lui. C'était un jugement final et destructif qui, par la puissance de Dieu, effectuait la délivrance de son peuple. Mais le sang de l'agneau pascal signifiait le jugement moral de Dieu, ainsi que la pleine et entière satisfaction de tout ce qu'il était en soi. Dieu, tel qu'il était, dans sa justice, sa sainteté et sa vérité, ne pouvait toucher ceux qui étaient abrités par le sang. Y avait-il du péché ? son amour envers son peuple avait trouvé le moyen de satisfaire les exigences de sa justice ; et à la vue de ce sang, répondant à tout ce qui était parfait dans son être, il passait par-dessus, en étant conséquent avec sa justice et même avec sa vérité. Toutefois Dieu, même en passant par-dessus, est vu comme juge. De là vient, également, qu'aussi longtemps que l'âme est sur ce terrain, sa paix est incertaine, son chemin en Égypte, bien qu'elle soit d'ailleurs réellement convertie, parce que, pour elle, Dieu a encore le caractère de juge, et que la puissance de l'ennemi est encore là.

A la Mer Rouge Dieu agit en puissance selon les desseins de son amour. En conséquence l'ennemi, qui poursuivait et serrait le peuple, est détruit sans ressource. C'est ce qui arrivera au peuple au dernier jour ; au peuple déjà en réalité — aux yeux de Dieu — abrité par

le sang. Comme type moral, la Mer Rouge est évidemment la mort et la résurrection de Jésus, et celle de ses rachetés *en lui*, Dieu agissant là pour les retirer de la mort, où il les avait amenés *en Christ*, et pour les mettre, par conséquent, au delà de la portée et hors des atteintes de l'ennemi. Nous en sommes déjà rendus participants par la foi. Abrisés contre le jugement de Dieu par le sang, nous sommes, par sa puissance qui agit pour nous, délivrés du pouvoir de Satan, le prince de ce monde. Le sang nous garantissant contre le jugement de Dieu, a été le commencement ; la puissance qui nous a ressuscités avec Christ, nous a rendus libres de tout le pouvoir de Satan qui nous poursuivait, ainsi que de toutes ses attaques et ses accusations.

Le monde qui veut suivre ce chemin est englouti dans les eaux. C'est là un avertissement solennel ; car le monde qui se nomme chrétien, se place de fait sur le terrain d'un jugement à venir, et du besoin d'une justice, mais qui n'est pas selon Dieu. Le chrétien traverse ce jugement en Christ, se connaissant sans cela irrémisiblement perdu. Le mondain le fait dans sa propre force et est englouti. Israël voyait la Mer Rouge devant lui large et profonde, et croyait tout salut impossible. Ainsi une conscience réveillée craint la mort et le jugement. Mais Christ est mort, et a porté le jugement à notre place, et nous sommes garantis et délivrés par la chose même qui en soi nous effrayait. Le mondain, voyant cela, adopte la vérité dans sa propre force, comme s'il n'y avait pas de danger, et il se perd par sa fausse confiance. Pour le croyant, ce qui était l'objet de sa crainte (la mort et le jugement) lui donne de la joie, maintenant qu'il connaît quels ont été, dans la

main de Dieu, les résultats de la mort de Christ. « De celui qui dévorait est procédée la viande, et du fort est procédée la douceur. » Le miel est recueilli dans la carcasse du lion. La résurrection de Christ est le témoin constant de cette vérité : que le jugement du chrétien est passé, et que le jugement du monde est à venir (Rom. IV, Act. XVII). Christ est ressuscité ; par conséquent, comme nous sommes justifiés en lui, ainsi le monde doit être jugé par lui.



## ÉNOCH.

**Notes sur Genèse V.**

(*Suite et fin de la page 76.*)

Voici, en effet, comment le Saint-Esprit retrace la carrière terrestre d'un des fils de Seth, du septième homme après Adam : « Et Enoch vécut soixante-cinq ans, et engendra Méthuséla. Et Enoch, après qu'il eut engendré Méthuséla, marcha avec Dieu trois cents ans, et il engendra des fils et des filles. Tout le temps donc qu'Enoch vécut, fut trois cent soixante-cinq ans. Enoch marcha avec Dieu ; mais il ne parut plus, parce que Dieu le prit. » — D'après ce court résumé que nous compléterons par ce que la Bible nous dit ailleurs de ce saint patriarche, cherchons à nous former une idée de ce que fut la vie d'Enoch<sup>1</sup> et sa glorieuse issue.

<sup>1</sup> Le nom d'Enoch, qui signifie *dédié* ou *bien instruit* (cf. le verbe hébreu dans Prov. XXII, 6), fut aussi le nom du premier

Nous voyons donc qu'à l'âge de 65 ans, Enoch engendra Méthuséla, celui de tous les patriarches dont la vie fut la plus longue, car elle dut se prolonger jusqu'à l'année même du déluge. « Et Enoch, après qu'il eut engendré Méthuséla, *marcha avec Dieu trois cents ans.* » Voilà ce qui, dans sa vie, le distingua surtout de ses contemporains et de tous les pères mentionnés dans ce chapitre<sup>1</sup>.

Or qu'est-ce que marcher avec Dieu? C'est évidemment vivre dans une communion intime avec Dieu; c'est laisser nos voies et nos pensées pour les pensées et les voies de Dieu; c'est vivre habituellement dans la dépendance de Dieu, en se confiant en lui; agir, parler et penser selon sa sainte volonté; c'est poursuivre notre course ici-bas en nous sentant soutenus par son bras et gardés par sa puissance — avec la perspective encourageante d'être bientôt éternellement auprès de lui. En d'autres termes, c'est être bien établi dans la grâce, de manière à pouvoir nous réjouir dans l'espérance de la gloire; ou c'est être habituellement assez près de Dieu, pour réaliser cette précieuse promesse qu'il fait à son bien-aimé: « Je te rendrai avisé, je t'enseignerai le chemin dans lequel tu dois marcher, et je te guiderai de mon œil » (Ps. XXXII, 8). Quelle bénédiction que de marcher avec Dieu; quelle vie que celle d'Enoch, dont la plus grande partie a pu être résumée par ces mots: « Enoch marcha avec Dieu trois cents ans! »

fil de Caïn, et de la première ville (Gen. IV, 17); celui d'un des fils de Madian (XXV, 4), fils d'Abraham et de Kétura, et celui du fils aîné de Ruben (XLVI, 9).

<sup>1</sup> Cependant le même témoignage est rendu de Noé au chapitre suivant, vers. 9.

Mais pour « marcher avec Dieu, » il faut être d'accord avec lui ; il faut que ce qui met séparation entre Dieu et nous soit ôté. L'homme étant pécheur par nature ne peut évidemment pas marcher avec le Dieu saint, qui a les yeux trop purs pour voir le mal et qui ne saurait tolérer le mal en sa présence ; il n'y a pas de communion possible entre l'iniquité de l'homme et la sainteté de Dieu. Et même quant aux rachetés, voici ce qui est écrit : « Dieu est lumière, et il n'y a en lui nulles ténèbres. Si nous disons que nous avons communion avec lui, et que nous marchions dans les ténèbres, nous mentons, et nous ne pratiquons pas la vérité. »

Ce qui sépare l'homme de Dieu, c'est le péché ; or nous savons que c'est l'Agneau de Dieu qui ôte le péché, que c'est son sang qui nous purifie de tout péché, et que c'est par la foi en lui que nous avons part au grand salut qu'il nous a acquis et à l'aspersion de son sang. Ainsi donc, c'est uniquement par la foi en Jésus-Christ que nous pouvons marcher avec Dieu ; et c'est là aussi ce que nous déclare l'Écriture touchant Enoch. Écoutez ce que dit l'auteur de l'épître aux Hébreux (XI, 5, 6) : « PAR LA FOI, Enoch fut enlevé.... car avant son enlèvement il a reçu le témoignage d'avoir plu à Dieu <sup>4</sup>. Or sans la foi, il est impossible de lui plaire. » La vie du saint patriarche fut donc une vie de foi et, par conséquent, de communion avec Dieu. Cher lecteur, connaissez-vous, par expérience, une telle vie ? Vous a-t-il

<sup>4</sup> C'est, en effet, de cette manière que la version grecque dite des LXX, a traduit le verbe hébreu que nos versions ont rendu par *marcher avec*. En outre les LXX donnent 165 ans à Enoch lors de la naissance de Méthuséla, et disent ensuite : « Enoch plut à Dieu deux cents ans. »

été donné, à vous aussi, de « vivre de foi, » et pouvez-vous dire avec l'apôtre Paul : « Je suis crucifié avec Christ, et je ne vis plus moi, mais Christ vit en moi ; — et ce que je vis maintenant en la chair, je le vis dans la foi, la foi du Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi » (Gal. II, 20)? Bienheureux êtes-vous si vous pouvez, en bonne conscience, répondre affirmativement, — celui qui croit au Fils de Dieu, ayant le témoignage au dedans de lui-même. Alors vous devez savoir ce que c'est que marcher avec Dieu ; vous avez l'immense bonheur d'être, vous aussi, « à la louange de la gloire de sa grâce dans laquelle il nous a *rendus agréables* dans le Bien-aimé ; en qui nous avons la rédemption par son sang, la rémission des péchés selon les richesses de sa grâce » (Ephés. I, 6, 7). Oui, vous êtes bienheureux : vous êtes agréables à Dieu par la foi qui vous unit au Bien-aimé de Dieu ; qu'avez-vous à désirer de plus ici-bas, sinon que le Seigneur vous donne de vous étudier constamment à lui être aussi agréable dans tous les détails de votre marche, et de pouvoir dire aussi avec toujours plus d'intelligence et de vérité : « L'amour du Christ nous étreint, en ce que nous avons jugé ceci, que si un est mort pour tous, tous aussi sont morts, et qu'il est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour eux » (2 Cor. V, 9, 14, 15)? Bienheureux êtes-vous, car vous pouvez attendre avec confiance la même issue de votre vie terrestre que celle dont Enoch fut spécialement favorisé.

Enoch fait exception, en effet, à la règle générale, selon laquelle, comme nous l'avons vu, la carrière terrestre de chacun de ses pères et de ses descendants,

mentionnés dans notre chapitre, se termine par ces mots si solennels : « puis il mourut. » Voici comment celle d'Énoch est close : « Enoch marcha avec Dieu ; mais il ne parut plus, parce que Dieu le prit. » — Le Seigneur a voulu nous donner le commentaire de ces paroles, dans le passage de l'épître aux Hébreux (XI, 5) que nous avons déjà cité : « Par la foi, Enoch fut enlevé *pour ne pas voir la mort*, et il ne fut pas trouvé, parce que Dieu l'avait enlevé. » — Enoch était le « septième homme après Adam » (Jude 14), et c'est un fait des plus intéressants pour nous que la fin de sa carrière terrestre : elle nous montre que la mort ne put pas prévaloir sur « le septième, » mais que, à son égard, Dieu intervint pour faire de lui un trophée de sa glorieuse victoire sur toute la puissance de la mort. Le cœur est réjoui, après avoir lu six fois ces lugubres paroles : « puis il mourut, » de voir que « le septième » ne mourut pas, — et si nous demandons : D'où lui venait cette grâce ? la réponse de l'Écriture est encore : « Par la foi. » Enoch marcha avec Dieu et vécut dans la foi de son enlèvement pendant trois cents ans. Cette foi le séparait, en pratique, de tout ce qui l'entourait, et le mettait en dehors de la sphère des pensées de ce monde. De son temps, l'esprit du monde se manifestait et alors, comme aujourd'hui, cet esprit était opposé à tout ce qui était de Dieu. L'homme de foi sentait qu'il n'avait rien à faire avec le monde, sinon d'être, au milieu du monde, un témoin patient et fidèle de la vérité et de la grâce de Dieu, et du jugement à venir. Il est évident qu'Énoch n'avait pas le déplorable talent de savoir, comme on dit, « ménager à la fois les intérêts des deux mondes, » c'est-à-dire chercher à concilier l'amour des biens et

des jouissances de ce monde avec le caractère d'enfant de Dieu, de disciple d'un Sauveur rejeté par le monde, et d'héritier du ciel. — Pour Enoch, il n'y avait pas deux mondes, il n'y avait que le ciel; il devrait en être de même de nous tous. Sa foi ne lui était pas donnée pour améliorer le monde, mais pour marcher avec Dieu et attendre le Seigneur. C'est précisément pour les deux mêmes buts que nous avons été convertis des idoles à Dieu (1 Thess. I, 9, 10).

En effet, ce n'est pas seulement pour Enoch qu'il a été écrit que, « par la foi, il fut enlevé pour ne pas voir la mort, » mais aussi pour nous, chrétiens, dont « la bourgeoisie est dans les cieux, d'où aussi nous attendons le Seigneur Jésus-Christ comme Sauveur, qui transformera le corps de notre abaissement, afin qu'il soit rendu conforme au corps de sa gloire, selon l'opération de cette puissance par laquelle il peut même s'assujettir toutes choses. » Nous savons que, sous la loi, Elie, plein de force et de vigueur, fut enlevé au ciel (2 Rois II), comme Enoch l'avait été avant la loi. Nous savons, d'une manière tout aussi certaine, qu'un jour, bientôt, aujourd'hui, demain peut-être (Dieu seul connaît le moment) des milliers, des centaines de milliers de personnes sur la terre seront, eux aussi, enlevés au ciel sans voir la mort. Nous le savons par le témoignage infailible de Dieu. Ici encore, il y a la règle et l'exception : « Il est réservé aux hommes de mourir une fois, » voilà la règle; « le Christ..... apparaîtra une seconde fois, sans péché, à salut à ceux qui l'attendent, » voilà l'exception.

C'est là une révélation particulière du Seigneur à l'Eglise. « Voici, je vous dis *un mystère*, dit Paul aux

Corinthiens (XV, 51, 52) : Nous ne nous endormirons pas tous (du dormir de la mort), mais nous serons tous changés : en un instant, en un clin d'œil, à la dernière trompette, car la trompette sonnera, et les morts ressusciteront incorruptibles, et nous, nous serons changés. » Et ailleurs (1 Thess. IV, 16, 17) : « Car le Seigneur lui-même, avec un cri de commandement, et une voix d'archange, et la trompette de Dieu, descendra du ciel, et les morts en Christ ressusciteront premièrement ; puis nous les vivants qui demeurons, serons ravis ensemble, avec eux dans les nuées à la rencontre du Seigneur en l'air, et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur. »

Oui, comme Enoch, l'Église sera enlevée du milieu du mal qui l'entoure et de devant le mal qui s'approche. Enoch ne fut pas laissé sur la terre pour voir la corruption du monde s'élever à son comble, et le jugement de Dieu fondre sur elle. Il ne vit pas « les fontaines du grand abîme rompues, et les bondes des cieus ouvertes. » Il fut enlevé avant cet épouvantable jugement, et il est pour la foi un beau type de ceux qui, bientôt (cela peut arriver d'un moment à l'autre), verront se réaliser littéralement, pour eux-mêmes, cette partie de la grande parole de Jésus à Marthe : « Quiconque vit, et croit en moi, ne mourra jamais » (Jean XI, 26). L'enlèvement, non la mort, telle était l'espérance et l'attente d'Enoch ; telle est ou telle devrait être aussi celle de l'Église, ainsi exprimée par l'apôtre : « Attendre des cieus le Fils de Dieu » (1 Thess. I, 10). Voilà ce que le chrétien le plus simple et le moins instruit peut comprendre ; voilà ce dont il peut jouir, ce dont il peut, en quelque mesure, réaliser et manifester la

puissance sanctifiante. Il peut n'être pas capable d'étudier bien à fond la Prophétie, mais il peut, béni soit Dieu ! goûter la douceur, la réalité, la consolation, la vertu pour élever l'âme et détacher le cœur des choses d'en bas, de cette bienheureuse et céleste espérance, qui lui appartient en propre, en tant que membre de ce corps céleste, l'Eglise ; espérance qui ne consiste pas seulement à voir se lever le « Soleil de Justice, » quelque précieux que cela soit à sa place, mais à voir « l'étoile brillante du matin » (Apoc. II, 28 ; XXII, 16). Et comme dans le monde naturel, l'étoile du matin n'est aperçue que par ceux qui veillent pour cela, avant que le soleil se lève, ainsi Christ, comme l'étoile du matin, sera vu par l'Eglise, avant que le résidu d'Israël puisse contempler les rayons du soleil.

Enfin, il est encore une fois question d'Enoch dans l'Écriture ; c'est dans l'épître de Jude <sup>4</sup>. Voici ce passage (vers. 14, 15) : « Or Enoch aussi, septième homme après Adam, a prophétisé de ceux-ci, en disant : Voici, le Seigneur vient avec ses saintes myriades pour exécuter le jugement contre tous, et pour convaincre tous les impies d'entre eux de toutes leurs œuvres d'impiété qu'ils ont impieusement commises et de toutes les paroles dures que les pécheurs impies ont proférées contre lui. »

Nous n'avons pas à rechercher où l'apôtre Jude a pu trouver ces paroles d'Enoch. Leur présence dans un livre inspiré suffit pour nous en démontrer l'authenticité. Elles nous présentent Enoch sous un nouvel aspect, savoir comme prophète. Et chose étrange, l'objet de la

<sup>4</sup> A part les passages que nous avons cités, ce nom ne se rencontre que deux fois dans des généalogies : 1 Chron. I, 3, et Luc III, 37.

prophétie de ce patriarche, laquelle est donc, chronologiquement, ce qu'il y a de plus ancien dans la Bible, c'est le retour du Seigneur avec ses saints pour juger les impies ; ou, comme il est dit ailleurs (2 Thess. I, 8), pour exercer « la vengeance contre ceux qui ne connaissent pas Dieu, et contre ceux qui n'obéissent pas à l'évangile de notre Seigneur Jésus-Christ. » Ainsi l'Esprit prophétique de Christ, qui était en Enoch, l'a fait passer par-dessus le jugement solennel du déluge, comparativement rapproché, pour porter ses regards sur le jugement des nations, qui suivra de près l'enlèvement des saints.

Or, cher lecteur, qui que vous soyez, il faut nécessairement que vous soyez, comme Enoch, enlevé à la rencontre du Seigneur en l'air, ou que vous soyez du nombre de ceux qui seront jugés. Rappelez-vous bien qu'il n'y a pour vous que ces deux alternatives : Enlevés ou jugés. « Celui qui croit en moi, déclare Jésus, n'est point jugé ; » et encore : « En vérité, en vérité, je vous dis, que celui qui entend ma parole, et croit à celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne viendra pas en jugement. » Celui qui croit a, derrière lui, la mort et le jugement, auxquels Christ s'est volontairement soumis à notre place ; celui qui ne croit pas en Jésus n'a d'autre perspective que la mort et le jugement, terrible jugement quand il faut y comparaître sans avocat, sans garant, sans Sauveur. Si donc, mon cher lecteur, vous étiez encore étranger à la foi et, par conséquent, au salut, n'oubliez pas que, comme nous l'avons déjà vu, « il est impossible de plaire à Dieu sans la foi. » Mettez tout ce que vous pourrez imaginer à la place de la foi, pour vous rendre agréable à Dieu — ce sera

complètement inutile et vain. Tout ce que Dieu vous demande et vous commande pour le moment, c'est de croire au nom de son Fils Jésus-Christ — et alors vous serez sauvé, et alors vous pourrez marcher avec Dieu comme Enoch, et bientôt, comme Enoch encore, vous ne paraîtrez plus ici-bas, parce que le Seigneur vous aura enlevé pour être toujours avec lui. — Amen ! oui, viens, Seigneur Jésus !



### **Une règle de conduite pour le chrétien.**

Lorsqu'un chrétien se trouve en rapport avec le monde, soit qu'il ait femme, mari, père ou mère ou autres relations, qui ne soient pas chrétiens, il a une règle de conduite bien simple et qui sera toujours bénie, c'est que toutes les fois que sa volonté est en question, il doit l'abandonner ; et que toutes les fois qu'il s'agit de la volonté de Dieu, il doit demeurer ferme.



### **PENSÉES.**

Les choses que la chair désire, sont ordinairement *le bois* dont Dieu se sert pour la consumer.

Paul expose les conseils de Dieu. Jean expose la nature de Dieu — la vie éternelle manifestée en Christ, et communiquée aux croyants.



LE  
MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

---

---

**Qui est prêtre ou sacrificateur ?**

La Parole de Dieu, dans le Nouveau Testament, fait souvent mention des sacrificateurs ou prêtres juifs, et de leur grand et souverain sacrificateur ; elle fait mention des sacrificateurs ou prêtres de Jupiter qui voulaient offrir des sacrifices à Paul et à Barnabas qu'ils prenaient pour des dieux ; elle nous entretient aussi de Melchisédec et de sa sacrificature ; enfin, elle nous présente Christ lui-même, soit comme sacrificateur en général, soit comme souverain sacrificateur.

Tout cela est suffisamment clair et n'exige pas ici de commentaire. Mais d'autres hommes, des hommes vivants sur la terre, nous sont présentés également comme prêtres ou sacrificateurs. L'apôtre Pierre nous dit : « Vous aussi, comme des pierres vivantes, vous êtes édifiés pour être une maison spirituelle, une sainte sacrificature, pour offrir des sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus-Christ ; » et puis un peu plus loin, il ajoute : « Mais vous êtes une race élue, une sacrificature royale, une nation sainte, un peuple [que Dieu s'est] acquis, pour que vous annonciez les vertus de celui qui vous a appelés des ténèbres à sa merveilleuse

lumière » (1 Pier. II, 5, 9). Ces paroles, personne ne saurait le nier, sont adressées à tout l'ensemble des chrétiens auxquels Pierre écrivait, et qu'il instruisait et encourageait au milieu de leurs afflictions. *Tous* les chrétiens, par conséquent, forment ensemble une sainte et royale sacrificature, ainsi qu'il nous est dit dans le livre de l'Apocalypse : « A lui qui nous aime, et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang, et nous a faits un royaume de sacrificeurs pour Dieu, son père, à lui gloire » etc. (Apoc. I, 5, 6). — La même vérité se retrouve dans deux passages de la partie prophétique de ce même livre : « Tu es digne de prendre le livre, et d'en ouvrir les sceaux ; car tu as été immolé, et tu nous as achetés pour Dieu, par ton sang, de toute tribu, et langue, et peuple et nation ; et tu les a faits rois et sacrificeurs pour notre Dieu ; » et puis : « Bienheureux et saint est celui qui a part à la première résurrection ; sur eux la seconde mort n'a point de pouvoir ; mais ils seront sacrificeurs de Dieu et du Christ, et ils règneront avec lui mille ans » (Apoc. V, 9-10 ; XX, 6). — L'épître aux Hébreux, enfin, invite les chrétiens à *exercer* leur sacrificature, tout en leur montrant comment ils doivent l'exercer : « Offrons donc, par lui, sans cesse à Dieu un sacrifice de louanges, c'est-à-dire le fruit des lèvres qui confessent [ou bénissent] son nom » (Hébr. XIII, 15).

Ces déclarations de l'Écriture nous disent de la manière la plus expresse et la plus positive, que *tous les chrétiens sont sacrificeurs* ; et il n'y a pas, dans le Nouveau Testament, un seul passage qui, directement ou indirectement, parle d'une sacrificature sur la terre en dehors de celle qui est la part de tout chrétien, ou qui

suppose que Dieu reconnaisse sur la terre une sacrificature autre que celle de tous les chrétiens. Nul homme sur la terre n'est jamais appelé sacrificateur ou prêtre, dans la Parole, hormis les sacrificateurs juifs, et une fois un sacrificateur païen — à moins qu'il ne soit question des chrétiens en général, sous ce caractère de sacrificateurs. L'idée d'une classe distincte de sacrificateurs ou prêtres sur la terre, est tout à fait étrangère au Nouveau Testament, on ne saurait assez le répéter. Notre Souverain Sacrificateur est entré dans les cieux, et tous les chrétiens sont prêtres dans un sens spirituel et céleste ; et une doctrine, quelle qu'elle soit, qui reconnaît ou établit une classe d'hommes sur la terre, exerçant comme sacrificateurs un office distinct de celui qui appartient à tous les enfants de Dieu, est une doctrine anti-scripturaire et fautive, de toute manière.

Si donc on demande qui est sacrificateur ou prêtre, sous l'économie chrétienne, nous répétons encore une fois avec la Parole, que Christ est le grand souverain Sacrificateur, et que tous les chrétiens sont sacrificateurs : — nulle autre sacrificature que celle-là, n'est reconnue parmi les chrétiens, dans le Nouveau Testament.

Mais, dira-t-on, qu'est-ce donc qu'un sacrificateur ou prêtre ? Ou bien, pour parler plus exactement, quels sont les principes sur lesquels est fondée la sacrificature terrestre, là où elle est établie au milieu des hommes ? L'épître aux Hébreux nous décrit, comme suit, ce qu'est un souverain sacrificateur d'entre les hommes : « Tout souverain sacrificateur pris d'entre les hommes, est établi pour les hommes dans les choses qui concernent Dieu, afin qu'il offre des dons et des sacrifices

pour [les] péchés.... » (Hébr. V, 4). Mais d'autres sacrificateurs encore avaient cette même charge, alors que la sacrificature était établie sur la terre. Certaines fonctions appartenait au souverain sacrificateur lui seul; mais tous les sacrificateurs, sans distinction, offraient des dons et des sacrifices pour les péchés. C'est pourquoi là où maintenant on établit officiellement des prêtres, on trouve, à côté d'eux, l'institution formelle et positive d'un sacrifice — de la messe, par exemple — ce qui est parfaitement rationnel; — ou bien une tendance de la part de ceux qui sont appelés prêtres à transformer la cène du Seigneur en un sacrifice, parce qu'ils ont le sentiment de ce qu'ils devraient être et ne sont pas, — si réellement ils sont prêtres. Ce système tout entier renie la valeur et la vérité efficace du christianisme.

L'Esprit de Dieu prend grand soin de nous assurer, dans l'épître aux Hébreux, qu'il ne reste plus de sacrifice pour le péché, maintenant que le christianisme est établi; tout l'édifice chrétien repose sur l'unique et parfait sacrifice de Christ, offert une fois pour toutes, et dont la valeur et l'efficacité sont éternelles. L'institution d'une sacrificature terrestre, intervenant pour les hommes, dans les choses qui concernent Dieu, par ce qu'elle est et par ce qu'elle suppose, renverse de fond en comble toute la vérité chrétienne, non pas que je veuille dire que tous ceux qui pensent qu'il y a des prêtres consacrés, aient l'intention de faire ainsi, mais c'est le fait du système auquel ils se rattachent.

En effet, l'institution d'une classe de prêtres pour offrir des dons, des sacrifices ou des prières, n'est pas autre chose que la déclaration publique que d'autres

adorateurs ne peuvent pas directement approcher de Dieu avec leurs dons, leurs sacrifices et leurs prières : il faut qu'ils restent loin de Dieu, et que la caste favorisée approche de Dieu pour eux. Dans un pareil ordre de choses, Dieu se tient à distance, s'enfermant dans le secret du sanctuaire, duquel nul homme ne peut approcher librement. Il y avait dans le système juif, un premier voile au dedans duquel les sacrificateurs entraient pour offrir le parfum, puis un autre voile au dedans duquel les sacrificateurs eux-mêmes ne pouvaient pas pénétrer et où la gloire de Dieu habitait entre les chérubins : le seul souverain sacrificateur entraît là, une seule fois l'an, afin de porter le sang de propitiation sur le propitiatoire, et alors même il fallait encore qu'il s'enveloppât d'une nuée d'encens pour qu'il ne mourût point. Le St-Esprit signifiait par là « que le chemin des lieux saints n'était pas encore manifesté, tandis que le premier tabernacle avait encore sa place » (Hébr. IX, 7-8). Dieu était caché au dedans du voile, et l'adorateur ne pouvait même pas approcher de l'autel qui était devant les deux voiles, pour y offrir ses dons ou ses sacrifices ; le sacrificateur recevait ses dons ou le sang de la victime, dans ses mains, et les présentait à Dieu. Ce système tout entier déclarait que l'homme ne pouvait pas approcher de Dieu ; Dieu demeurait dans d'épaisses ténèbres ; et même ceux qui approchaient le plus de lui, ses propres sacrificateurs, ne pouvaient pas aller jusqu'à lui : il fallait qu'ils s'arrêtassent en dehors du voile.

Le christianisme est l'opposé de tout cet ordre de choses, bien que le tabernacle et toutes les ordonnances qui s'y rattachaient, nous présentent, sous d'admirables

figures, des vérités qui concernent Christ. Dans l'Évangile, Dieu s'est révélé; il n'habite plus dans l'obscurité : « les ténèbres s'en vont, dit l'apôtre Jean, et la vraie lumière luit maintenant, » car la Parole a été faite chair et a habité au milieu de nous. La parfaite grâce a été manifestée au plus vil des pécheurs. Au lieu que nous ne puissions pas approcher de Dieu, Dieu s'est approché de nous. « Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec lui-même, ne leur imputant pas leurs péchés » (2 Cor. V). « En lui était la vie; et la vie était la lumière des hommes » (Jean I). Le témoignage de Dieu est maintenant, « que Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est dans son Fils; celui qui a le Fils a la vie » (1 Jean V). La grâce de Dieu qui apporte le salut est apparue à tous les hommes (Tite II). Le plus vil des pécheurs est le bienvenu auprès du Seigneur Jésus; le lépreux, que sa souillure excluait du camp d'Israël avec quiconque le touchait, voit Jésus venant à lui, mettant sa main sur lui, et le touchant. La grâce nous a visités; Dieu s'est montré « l'ami des publicains et des pécheurs » (Matth. XI).

Mais ce n'est pas tout : si Dieu a visité ainsi le pécheur, en grâce, le pécheur ne pouvait pas venir à Dieu dans sa sainte demeure sans qu'il eût été purifié; c'est pourquoi Jésus n'a pas seulement vécu, mais il est mort aussi. Et quel est l'effet de sa mort? — Le voile du temple a été déchiré du haut jusqu'en bas (Matthieu XXVII, 51), ce voile derrière lequel Dieu demeurerait caché et inaccessible; et, de plus, la mort de Christ qui déchira le voile, a ôté aussi le péché complètement de dessus quiconque croit en lui. Il a porté nos péchés, et son sang purifie de tout péché. L'Évangile ne nous

a pas seulement appris que Dieu est amour parfait, qu'il a signalé son amour, à lui, envers nous en ce que lorsque nous étions encore pécheurs, Christ mourut pour nous ; mais si nous croyons à la puissance efficace de ce sacrifice de Christ, nous avons trouvé aussi ce qui a effacé nos péchés, car c'est lorsqu'il eut fait par lui-même la purification de nos péchés, et non pas avant ce moment-là, qu'il s'assit à la droite de la Majesté dans les lieux très-hauts (Hébr. I). Ainsi donc le sang de Christ purifie la conscience et la rend parfaite, et Dieu ne se souvient plus de nos péchés, ni de nos iniquités ; ainsi encore, il ne reste plus de sacrifice pour les péchés, parce qu'ils sont pardonnés et que par une seule offrande il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés (Hébr. IX, X).

L'épître aux Hébreux que je cite ici, établit d'une manière frappante que désormais toute répétition de sacrifice, comme aussi tout sacrifice pour les péchés, sont impossibles. Elle nous apprend d'abord que « sans *effusion* de sang, il n'y a point de rémission » (Hébr. IX, 22) — il faudrait donc que Christ eut souffert plusieurs fois depuis la fondation du monde, s'il y avait une effusion de sang autre que celle qui s'est accomplie sur la croix. En second lieu, cette épître nous montre que le souverain sacrificateur juif *se tenait debout*, offrant souvent les mêmes sacrifices qui ne peuvent jamais ôter les péchés, tandis que l'Homme dont nous parlons, après qu'il a offert un seul sacrifice pour les péchés, *s'est assis à perpétuité*, car par une seule offrande il a rendu parfaits pour toujours ceux qu'il a sanctifiés (Hébr. X, 11, 12, 14).

Ainsi parle l'Écriture dans son simple et précieux langage. Dieu voulait montrer sa bonté et sa grâce envers nous, mais il ne pouvait pas tolérer le péché, ni recevoir dans sa présence et sa sainte demeure, ce qui était souillé et coupable ; c'est pourquoi Dieu a donné son Fils, afin qu'il ôtât le péché et la souillure, pour que nous pussions nous approcher « avec une pleine assurance de foi. » Or, cette œuvre a été accomplie *une fois pour toutes*, et la Parole peut conclure, comme elle le fait : « Nous avons donc, frères, une pleine liberté pour entrer dans les lieux saints, par le sang de Jésus, par un chemin nouveau et vivant qu'il nous a consacré à travers le voile, c'est-à-dire sa chair » (Hébr. X, 19, 20). Nous entrons là où nul sacrificateur ne pouvait entrer (le souverain sacrificateur seul excepté, une fois l'an) — tandis qu'il y avait une caste de sacrificateurs : tout chrétien peut entrer avec pleine liberté, sous le grand souverain Sacrificateur qui est établi sur la maison de Dieu. Nous-mêmes, nous les croyants, nous formons cette maison ; nous-mêmes, nous sommes ces prêtres ou sacrificateurs appelés à entrer. Nul sacrificateur ne peut s'avancer plus loin que « le saint des saints ; » et là le croyant n'a pas besoin de lui parce qu'il peut y entrer lui-même librement. Si nous acceptons qu'un autre entre pour nous, nous renions notre propre droit et notre caractère de chrétiens, et l'efficacité du sacrifice de Christ. Etablir sur la terre une sacrificature entre les croyants et Dieu, c'est renier l'efficacité et la vérité de l'œuvre de Christ qui est mort une fois, lui juste, pour les injustes, » afin de nous amener à Dieu » (1 Pierre IV, 18). Si, réellement, j'ai été amené jusqu'à Dieu, quel besoin ai-je

encore qu'un sacrificateur entre pour moi auprès de lui ? Si le voile est déchiré, et que je sois exhorté par Dieu d'entrer dans le saint des saints par ce chemin nouveau et vivant, quel besoin ai-je qu'un autre entre là pour moi, comme si je n'y pouvais entrer moi-même, — un autre qui ne pourrait y entrer lui-même, si moi je n'y avais pas accès ?

Il est de l'essence du christianisme de révéler Dieu et de nous amener à Dieu ; de nous donner une sainte et heureuse liberté d'enfants dans sa présence, en laquelle nous pouvons entrer comme étant lavés par le précieux sang de Christ. L'établissement d'une classe distincte de prêtres parmi les hommes, au contraire, par son principe même, dénie tout cela, nous tient loin de Dieu, et nous place dans la dépendance d'autres hommes qui entreront pour nous devant lui et offriront pour nous nos dons et nos sacrifices. Cet ordre de choses renverse toute l'efficacité du christianisme et la position dans laquelle sont placés tous les chrétiens qui, si le christianisme est véritable, sont tous prêtres de Dieu sur la terre pour offrir des sacrifices spirituels à Dieu — le fruit de lèvres qui bénissent son nom et lui donnent gloire. J'ajoute que tout ce système d'ailleurs est faux et sans profit : le voile *est* déchiré, Dieu est manifesté dans sa sainteté, la lumière est venue, et vous, lecteur, il faut que vous marchiez dans la lumière, comme Dieu est dans la lumière, — ou bien vous n'avez point de rapports avec lui. Vous ne pouvez pas avoir un Dieu caché, comme le Dieu des Juifs, un Dieu duquel il faut qu'un prêtre s'approche sans que cependant il puisse parvenir jusqu'à lui. La lumière luit ; — et il faut que vous marchiez vous-même dans la lumière.

Aucun voile ne cache la gloire de Dieu maintenant : peut-être y en a-t-il un sur votre cœur, mais alors vous n'êtes pas un croyant, et aucun prêtre ne peut vous représenter devant Dieu. Je le répète, il faut que vous teniez *vous-même* dans la présence de Dieu, — dans la lumière. — Si vous êtes entré par le sang de Christ, la lumière ne fera que manifester davantage que vous êtes parfaitement lavé par lui ; mais il ne se peut pas qu'en même temps vous soyez lavé, et qu'un autre entre dans la présence de Dieu pour vous. Si vous êtes purifié, vous êtes un prêtre ou sacrificateur, et vous devez vous approcher vous-même. L'œuvre de Christ est divine et parfaite, mais vous ne pouvez approcher de Dieu par le moyen d'un représentant, ici-bas ; la pureté ou la sainteté d'une autre personne sur la terre ne peut pas vous profiter. Si Christ a répondu pour vous, tout est bien : allez hardiment au trône de la grâce, vous-même ! Maintenant que Dieu est révélé, vous avez affaire avec lui-même, directement ; — ce sera pour votre condamnation, sans doute, si vous vous approchez par un autre que par Christ ; — mais il ne se peut pas que vous ne veniez vous-même ; l'état de votre propre conscience est en cause entre vous et Dieu directement. Si vous approchez de Dieu par Christ, aucun sacrificateur humain ne peut y mettre obstacle, ni son intervention vous être nécessaire, parce que l'intervention de Christ ne peut vous faire défaut.

En terminant, je le répète, l'établissement d'une sacrificature humaine sur la terre, comme formant une classe distincte au milieu des autres chrétiens, est le reniement de la vérité et de l'efficacité du christianisme.

Selon le Nouveau Testament, tous les chrétiens sont prêtres ou sacrificateurs ; — leurs offrandes sont des sacrifices spirituels d'action de grâces à la gloire de Dieu par Jésus-Christ.



### Christ et nous en lui.

L'œuvre de la rédemption est la base de tout pour nous et même pour Dieu dans ses rapports avec nous ; car toutes les richesses de la grâce de Dieu ont leur source dans la rédemption, laquelle Christ a accomplie en perfection, selon les exigences de la justice et de la sainteté de Dieu.

Christ, frappé de Dieu à notre place, a été *fait péché* pour nous *en perfection* ; dans son œuvre il nous a non-seulement rachetés de la perdition, mais il a en *perfection* satisfait la justice de Dieu ; afin que Dieu, dans sa sainte nature, pût nous aimer « comme il aime Jésus. » En vertu de cette œuvre de Christ accomplie à la gloire du Père, non-seulement Dieu peut nous aimer maintenant, comme ses fils ; mais de plus, il nous introduira un jour dans la gloire céleste, pour habiter là où habite cette sainteté et cette justice de Dieu, satisfaites au moment où Jésus était fait péché pour nous.

Oh ! puissions-nous comprendre mieux cette œuvre de la croix, à laquelle Dieu nous voyait, nous pécheurs, dans la personne de son Fils. Jésus lui-même a été, un moment, vu de Dieu, comme étant le péché, comme ayant pris la place du pécheur. Or nous pouvons être convaincus que Dieu a, en Jésus, jugé le péché *parfai-*

tement et qu'en lui, il est *parfaitement* satisfait de nous, comme de Christ; nous avons donc raison d'être aussi satisfaits de Dieu. Nous sommes faits une même plante avec Christ, qui est mort pour nos offenses et ressuscité pour notre justification; une même plante dans sa mort, dans sa résurrection et dans sa séance à la droite de Dieu.

Cherchons tout notre bonheur, bien-aimés, dans l'amour de Celui qui, n'ayant point connu le péché, fut fait péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu par lui. Oh! oui, pensons à cette parole de notre Dieu, qui dit que nous *devenons justice de Dieu* en Christ; quel état glorieux pour de misérables humains! Voilà ce qu'est notre salut et ce qui rend l'âme heureuse et affranchie.

Quand Christ était sur la terre, il révélait le Père comme il l'avait connu auprès de lui; maintenant il nous révèle le Père par l'Esprit, tel qu'il est pour nous; et il nous fait connaître ce que nous sommes en Christ, bénis de toutes bénédictions spirituelles dans les lieux célestes; oui, de *toutes*, pas une ne manque: quelles richesses inscrutables de Christ!

Dieu nous a reçus pour lui dans la grâce, grâce *glorieuse* et *glorifiée*; glorieuse dans ses effets, *glorifiée* en Jésus couronné de gloire et d'honneur, plein de grâce et de vérité. Oui, la « véritable grâce de Dieu dans laquelle nous sommes, » est une grâce *glorifiée*, sève de l'arbre de vie planté dans le paradis de Dieu, découlant constamment sur nous, répondant à tous nos besoins. *Glorieuse* dans ses effets, en ce qu'en face de l'armée des cieux, et en dépit de toute la puissance des ténèbres, les rachetés sont et seront un monument éter-

nel de l'amour de ce Dieu qui a voulu arracher à Satan des pécheurs perdus, pour les placer saints, parfaits et glorieux en sa présence.

Les choses que Dieu a dites et accomplies sont vraies pour Dieu et doivent l'être pour nous. L'Esprit de Dieu nous introduit dans la *connaissance* des richesses de la rédemption (Éphés. I, 19, 20); il nous fait trouver la réponse de Dieu à tous nos besoins, à toutes nos demandes, dans cette *connaissance* qu'il nous communique de l'œuvre de Christ. — Hélas! c'est par l'affaiblissement de cette connaissance, que des chrétiens peuvent en venir à mettre en question les vérités chrétiennes les plus précieuses. N'est-ce pas l'ignorance de ce que nous sommes en Christ, qui a été cause que l'Eglise est retournée à la loi, aux ombres de Christ, à la propre justice, et qu'elle s'est approprié les bénédictions terrestres juives. La connaissance vivante de ce que nous sommes en Christ, selon l'intelligence des pensées de Dieu, nous met en état de pouvoir croître et être bénis, en glorifiant la grâce de ce Dieu qui nous place dans ce qu'il a pensé et dans ce qu'il a fait pour nous.

Les pensées de Dieu nous révèlent le vrai caractère de notre responsabilité; car tout en nous apprenant de *quoi* nous sommes sauvés, la Parole nous enseigne pour quoi nous sommes sauvés. — Dieu en nous sauvant a eu un but, c'est à ce but que nous avons besoin d'être attentifs, afin de ne pas passer notre carrière comme étant de ce monde. Ce n'est pas la glorieuse éternité qui nous fournira l'occasion de pouvoir honorer Dieu au milieu du mal, c'est uniquement le temps présent; c'est pendant l'absence du Maître, que les serviteurs se sont acquis la louange de bons et fidèles serviteurs.

Notre marche ici-bas doit être en rapport avec la position que nous avons en Christ et avec tout ce qui nous attend. Nous avons donc à nous poser cette question : Quelle doit être notre marche dans ce monde en vertu de notre titre d'enfants de Dieu, de rachetés de Christ, d'héritiers de toutes choses avec lui ? Quelle doit être notre marche et notre vie en vertu de notre état de saints et parfaits en Christ, étant la demeure du Saint-Esprit, la maison de Dieu par l'Esprit ; en vertu enfin de notre attente de Jésus qui dit : « Je viens bientôt ? » (Apoc. XXII, 7.)

Dieu déploie la puissance extraordinaire de sa grâce, non-seulement dans le don de son Fils ; mais aussi en *faisant marcher* son enfant à sa gloire, quoiqu'il traîne encore une chair de péché en traversant une terre ennemie. Oui, Dieu veut faire marcher ses enfants par la foi, et dans le discernement de tout ce qui fait opposition et contraste à la sainte nature de Dieu.

Voilà le miracle que la puissance de Dieu est capable d'accomplir dans notre infirmité, « afin que sa sagesse infiniment variée soit maintenant donnée à connaître aux principautés et aux autorités dans les lieux célestes *par le moyen de l'Assemblée.* »

Dieu veut se glorifier ici-bas par notre moyen ; il travaille à produire en nous des fruits de l'Esprit et de la foi, en vue du jour où Christ sera manifesté avec ses saints. Le passage (2 Thess. I, 10) nous dit : « quand il sera venu pour être en ce jour-là glorifié dans ses saints et rendu admirable dans tous ceux qui croient. » Pesons un peu ces mots : « *glorifié dans ses saints* ; » il n'est pas dit glorieux (quoiqu'il soit pourtant vrai qu'il est couronné de gloire), mais *glorifié*, comme chose

qu'il doit recevoir *dans ses saints*, complément de sa glorification, comme ils sont le complément de son corps.

Tout ce qui sera reconnu de Dieu dans ses enfants étant un produit de l'Esprit, de l'amour et de la foi, servira à former cette glorification de Jésus à sa venue; tout, jusqu'à un verre d'eau froide, concourra à la couronne de gloire de Christ, pour le jour de son apparition. Oh! bien-aimés, quel honneur Dieu nous confère; quel encouragement pour nous ici-bas!

Selon le degré de la grâce qui nous est départie, travaillons pendant qu'il est temps, afin qu'à son arrivée il soit glorifié en chacun de nous; que nous vivions pour lui, tenant son parti ici-bas, en vue d'une pareille perspective. C'est encore temps de marcher et de vivre pour Christ. Imitons Jacob qui demeura dans le gras du pays étranger, avec le bâton de voyageur à la main; et faisant jurer à ses fils de ne pas l'enterrer là. Joseph donna aussi des ordres touchant ses os (Gen. XLVII, 29, 30; L, 25). Dieu aussi a donné des ordres touchant nos os pour le jour de notre entrée en Canaan. Ne cherchons pas à posséder ce que Jésus ne possède pas encore; pour le moment il nous suffit d'avoir la croix de Christ et d'être connus de lui.



### **Le songe de Nébucadnetzar.**

*Lisez Daniel II.*

Avant d'entrer dans le sujet qui va nous occuper, nous voudrions d'abord répondre en quelques mots à une objection trop souvent répétée contre l'étude de la

prophétie. On dit : Laissez-là ces mystères ; occupez vous de choses plus importantes ; travaillez à votre salut, à votre sanctification, au service de Dieu dans ce monde....; et on croit appuyer ces paroles de l'autorité des Ecritures, en ajoutant : « Les choses secrètes sont pour Dieu » (Deut. XXIX, 29).

Oui, certainement, les choses secrètes sont pour Dieu ; elles lui appartiennent à lui seul ; — aussi n'est-ce pas à l'étude de choses secrètes que nous vous invitons : ce dont nous voulons vous entretenir ici, n'est pas secret ou caché, — c'est une *révélation*. Une chose révélée n'est pas un secret, ou plutôt n'est plus un secret, car révéler, c'est faire connaître ou expliquer des choses jusqu'alors cachées, ainsi que cela nous est dit emphatiquement dans le chapitre que nous avons sous les yeux : « Mais il y a un Dieu aux cieus qui révèle les secrets, et qui a fait connaître au roi Nébucadnetzar ce qui doit arriver aux derniers temps. Ton songe et les visions de ta tête sur ton lit sont telles..... » (vers 28) et encore aux vers. 29 et 50 : « Tes pensées, ô roi, te sont montées dans ton lit touchant ce qui arriverait ci-après ; et celui qui révèle les secrets, t'a révélé ce qui devait arriver. Et ce secret m'a été révélé, non point par quelque sagesse qui soit en moi plus qu'en aucun des vivants, mais afin de donner l'interprétation au roi, et afin que tu connaisses les pensées de ton cœur. »

Recherchez d'ailleurs la portion de l'Écriture où se trouve cette expression : « les choses secrètes sont pour Dieu, » et vous reconnaîtrez que Dieu, au lieu de vouloir nous détourner de l'étude de la prophétie, déclare au contraire, que si les choses secrètes sont pour lui, les choses révélées sont *pour nous et nos enfants* à ja-

mais. Il y a des choses secrètes qu'il ne nous appartient pas de connaître, et que le Dieu de gloire s'est réservées pour lui-même ; — mais dans les richesses de sa grâce, ce même Dieu nous a révélé les choses dont nous devons avoir l'intelligence et dont il veut nous faire jouir selon les desseins de sa sagesse. Ces choses, il a voulu qu'elles fussent écrites dans sa Parole « *pour nous et nos enfants à jamais,* » et elles ne sont plus *secrètes* : elles sont *révélées*. Dieu porte notre attention sur elles, il nous donne les secours de son Esprit pour les étudier et déclare bienheureux celui qui garde les paroles de la prophétie <sup>4</sup>. Puisseons-nous donc être enseignés pour comprendre les détails du songe ou de la vision dont nous allons nous occuper.

Tu contemplais, ô roi ! — et voici, une grande statue ; — et cette grande statue, dont la splendeur était excellente, était debout devant toi, — et elle était terrible à voir. La tête de cette statue était d'un or très-fin ; — sa poitrine et ses bras, d'argent ; — son ventre et ses hanches, d'airain ; — ses jambes, de fer, et ses pieds, en partie de fer et en partie de terre. — Tu contemplais jusqu'à ce qu'une pierre fut coupée sans main, laquelle frappa la statue en ses pieds de fer et de terre, et les brisa. — Alors furent brisés ensemble le fer, la terre, l'airain, l'argent et l'or, et ils devinrent comme la paille de l'aire d'été que le vent transporte çà et là ; et il ne fut plus trouvé de lieu pour eux ; mais cette pierre qui avait frappé la statue devint une grande montagne et remplit toute la terre. — C'est là le songe (v. 54-56).

<sup>4</sup> Comp. Dan. IX, 2 ; 1 Pierre I, 10-12 ; 2 Pierre I, 19-21 ; Apoc. I, 3.

Cherchons d'abord à graver dans notre pensée les traits principaux de cette grande image de la vision de Nébucadnetzar : l'esquisse que nous en donne ici le Saint-Esprit est parfaitement simple.

Nébucadnetzar a vu une grande image comme une figure humaine : rien n'y manque depuis la tête, la poitrine, les bras, le ventre et les hanches, jusqu'aux jambes, aux pieds et aux orteils. La splendeur de l'ensemble était excellente et d'une majesté terrible. Mais cette figure n'était pas composée d'une seule matière : il y avait en elle quatre parties distinctes, formées chacune d'un métal différent, et dans la dernière il y avait encore un mélange de terre. La tête était d'or ; la poitrine et les bras, d'argent ; le ventre et les hanches, d'airain ; les jambes, de fer, et les pieds, en partie de fer et en partie de terre de potier. — Ensuite une pierre arrachée sans main d'une montagne frappe l'image en ses pieds, de telle sorte que l'image toute entière est brisée et réduite en poudre que le vent disperse sans qu'il se trouve de lieu pour elle. — Alors la pierre elle-même devient une grande montagne et remplit toute la terre. — « C'est là le songe. »

Le Dieu des cieux, le révélateur des secrets avait ainsi fait connaître au roi Nébucadnetzar *ce qui devait arriver au dernier temps* (vers. 28, 29). Mais quel était donc le sens de cette vision, et quelles étaient ces choses qui devaient arriver ci-après, dans la suite des temps ; ces choses que le Dieu des cieux voulait donner à connaître par le moyen de la grande statue et de la pierre détachée sans mains ?

Les voici, telles que le prophète nous en donne lui-même l'interprétation : « C'est là le songe. — Nous

dirons maintenant son interprétation en la présence du roi : Toi, ô roi ! tu es le roi des rois, à qui le Dieu des cieus a donné l'empire, la puissance, la force et la gloire ; et en quelque lieu qu'habitent des enfants des hommes, des bêtes des champs, et des oiseaux des cieus, il les a donnés en ta main, et t'a fait dominer sur eux tous : tu es la tête d'or. Et après toi, il s'élèvera un autre royaume moindre que toi ; et ensuite un autre troisième royaume d'airain qui dominera sur toute la terre. Puis un quatrième royaume aura la force du fer ; ainsi que le fer brise et met en pièces toutes choses.... ; oui, comme un fer qui met en pièces, il brisera et pulvérisera le tout » (vers. 36-40).

Dieu qui ne nous appelle pas à prédire ou à deviner l'avenir, ne nous abandonne pas non plus à nos propres ressources pour ce qui concerne l'interprétation de la grande vision du roi Nébucadnetzar. Il nous expose lui-même, par la bouche de son prophète, le sens de la vision, et éclaire ainsi d'une vive lumière les points les plus importants du songe. Outre ces explications, nous trouverons, dans le livre de Daniel et dans toute l'Écriture, d'autres renseignements relatifs au même sujet et qui nous aideront dans nos recherches. Que le Seigneur nous préserve de nous laisser entraîner au delà de ce qui est expressément déclaré, même là où nos déductions pourraient paraître les plus plausibles et les plus probables.

Ayant maintenant devant nous la grande image du songe, suivons pas à pas l'interprétation que nous en donne la Parole divine.

1° Le prophète nous parle, en premier lieu, de la tête d'or : « Toi, ô roi ! tu es le roi des rois, à qui le

Dieu des cieux a donné l'empire, la puissance, la force et la gloire..... *tu es la tête d'or* » (vers. 38).

C'est donc Nébucadnetzar, le roi de Babylone, ou à proprement parler, *l'empire babylonien*, qui est la tête d'or, car immédiatement après le passage que nous venons de citer, nous lisons : « Et après toi, il s'élèvera un autre *royaume* moindre que toi ; et ensuite un troisième *royaume* d'airain qui dominera sur toute la terre ; puis un quatrième *royaume* aura la force du fer..... » Les quatre métaux, nous le voyons, représentent *quatre royaumes*, dont le premier est celui de Nébucadnetzar, l'empire babylonien ou caldéen.

Les « temps des nations » ont ainsi commencé, la puissance est donnée par Dieu à un roi des Gentils, à Nébucadnetzar d'abord, et puis à trois autres royaumes qui doivent s'élever successivement sur la terre « jusqu'à ce que les temps des nations soient accomplis. » L'importance de ce fait quant aux voies de Dieu à l'égard de la terre et du gouvernement de ce monde, est grande à tous égards.

*La suite prochainement, si le Seigneur le veut.*



## FRAGMENT.

Galat. II, 2 : — « De peur qu'en quelque sorte je ne courusse ou n'eusse couru en vain. »

Grâce à la sagesse de Dieu — le résultat de la conférence qui eut lieu à Jérusalem (Act. XV) fut une alliance, *par les apôtres juifs*, entre la doctrine de Paul et les quatre lois de Noé — la loi de Moïse étant laissée de côté.



LE  
MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

---

---

**Le songe de Nébucadnetzar.**

*Lisez Daniel II.*

(SUITE ET FIN.)

Avant Nébucadnetzar le vainqueur des Juifs, le destructeur de Jérusalem et du temple ; c'était la nation juive qui avait reçu de Dieu cette première place au milieu de tous les peuples. « Quand Dieu partagea les nations, quand il sépara les enfants des hommes les uns des autres, il établit les bornes des peuples, selon le nombre des enfants d'Israël » (Deut. XXXII, 8), et : « Tous les peuples verront que le nom de l'Eternel est réclamé sur toi (Israël), et ils auront peur de toi... ; » « l'Eternel te mettra à la tête et non à la queue, et tu seras seulement dessus, et non point au-dessous » (Deut. XXVIII, 10, 13). La gloire de Salomon nous présente un accomplissement de ces déclarations : « Ainsi le roi Salomon fut plus grand que tous les rois de la terre, tant en richesse qu'en sagesse ; et tous les habitants de la terre recherchaient de voir la face de Salomon pour entendre la sagesse que Dieu avait mise dans son cœur ; et chacun d'eux lui apportait son présent.... tous les ans » (1 Rois X, 23, 25). — Dieu avait un peuple et

un royaume à lui sur la terre ; il avait choisi le peuple juif pour être son peuple et Jérusalem pour le lieu de son habitation ; les rois d'Israël étaient établis sur le peuple comme les oints de Jehovah , ils gouvernaient selon les lois que lui-même avait proclamées, et sa présence manifestée dans le temple, au-dessus de l'arche, où était renfermée la loi de Dieu, sanctionnait leur autorité.

Mais les siècles s'étaient succédé, et Israël, comme nation, n'avait fait qu'avancer dans la voie du mal ; ils avaient suivi le train des nations que Jehovah avait chassées de devant eux, ils avaient dédaigné ses statuts et son alliance ; ils avaient roidi leur cou en dépit de tous ses avertissements ; ils s'étaient fait des simulacres de fonte, avaient planté des bocages et s'étaient prosternés devant toute l'armée des cieux : ils s'étaient vendus pour faire ce qui déplait à Jehovah afin de l'irriter (Comp. 2 Rois XVII, 7 et suivants). C'est pourquoi Dieu les rejeta et les livra entre les mains de leurs ennemis, comme nous le disent en peu de mots les premières lignes du livre de Daniel : « En la troisième année de Jéhojakim, roi de Juda, Nébucadnetzar, roi de Babylone, vint contre Jérusalem et l'assiégea, et le Seigneur livra en sa main Jéhojakim, roi de Juda.... » Le peuple juif ne devait plus être désormais à la tête des nations de la terre, ni même être libre et indépendant sous ses propres rois ; le pouvoir suprême sur la terre appartenait désormais aux « nations » : — « les temps des nations » commençaient, ces temps pendant lesquels, jusqu'à ce qu'ils fussent accomplis, Jérusalem devait être foulée par les nations (Voyez Luc XXI, 24).

Il est essentiel de remarquer ici que si Dieu dépouille

Israël, comme peuple, du pouvoir sur la terre, et transfère ce pouvoir aux nations, Dieu cependant ne fait pas des nations son peuple, ni de leurs rois ses rois, ni de leur royaume son royaume ; la gloire de Jéhovah qui a quitté le temple et Jérusalem (Ezéch. X, 18-19 ; XI, 25), n'a point été transportée à Babylone ; elle a quitté la terre. A Babylone, là où règne Nébucadnetzar, il n'y a ni gloire de Jéhovah, ni sacrifices au vrai Dieu, ni loi de Jéhovah ; Nébucadnetzar, par un des premiers actes de son pouvoir, établit l'idolâtrie et punit de mort celui qui refuse son culte à l'idole. Cependant quel que soit le caractère profane des empires des nations, quels que soient les traits sous lesquels le prophète nous les présente de nouveau au chapitre VII en particulier, les empires des nations et leurs rois sont établis de Dieu, et tout homme leur doit, comme tels, obéissance et honneur : celui qui leur résiste résiste à l'ordonnance de Dieu (Rom. XIII, 1-7).

Dans la personne de Nébucadnetzar, le roi de Babylone, l'empire des Gentils a commencé ; il est « *la tête d'or,* » comme dit Daniel.

2° Voyons maintenant ce que nous lisons au sujet du second empire qui devait s'élever après celui des Babyloniens ou Caldéens, cet empire de la poitrine et des bras d'argent.

L'interprétation qui suit l'exposé du songe de Nébucadnetzar, ne nous dit rien de ce second empire, si ce n'est ceci : « Après toi, il s'élèvera un autre royaume moindre que le tien » (vers. 59) ; mais au chapitre V, nous trouvons d'autres renseignements. Nébucadnetzar avait été remplacé dans sa charge royale par son fils ou petit-fils, Belsatzar. Celui-ci au milieu d'une fête et

de scènes de débauche, dans lesquelles il avait profané les vases sacrés du temple de Jérusalem, vit une main mystérieuse tracer sur la muraille, ces mots : Mene, Mene, Thekel, Upharsin, qui furent interprétés par Daniel comme suit : « *Mene*, Dieu a calculé ton règne et y met fin ; *Thekel*, tu as été pesé à la balance et tu as été trouvé léger ; *Peres*, ton empire sera divisé et donné aux Mèdes et aux Perses » (ch. V, 25 et suiv.). Et il arriva ainsi : « En cette même nuit, Belsatzar, roi de Caldée, fut tué, et Darius, le Mède, prit le royaume » (chap. V, 30, 31).

Voilà l'explication de la seconde partie de la statue : le royaume d'argent, c'est l'empire Médo-Perse qui allait succéder à l'empire babylonien. Mais ce second royaume devait être inférieur au premier, comme l'argent est inférieur à l'or — « un autre royaume moindre que le tien » (vers. 39) ; — et cette déclaration prophétique s'accomplit par ce fait, entre autres, que le monarque Médo-Perse était soumis aux lois des Mèdes et des Perses. Nous lisons au chapitre VI, 12 : « La chose est arrêtée d'après la loi des Mèdes et des Perses qui est irrévocable, » et un peu plus loin (vers. 15) : « la loi des Mèdes et des Perses est que tout décret et toute ordonnance que le roi aura établi, ne se doit point changer <sup>4</sup>. » La puissance des rois Médo-Perses-était ainsi amoindrie et inférieure à celle que possédait Nébucadnetzar personnellement.

3° La troisième partie de la statue comprenait le ventre et les hanches ; elle était d'airain ; et le prophète

<sup>4</sup> Voyez aussi le verset 8 de ce même chapitre ; et comparez le chap. III du livre d'Esther, où la puissance de la noblesse Médo-Perse se montre bien visiblement.

nous dit dans son interprétation : « Et ensuite un autre troisième royaume, qui sera d'airain, lequel dominera sur toute la terre » (vers. 39). Le chapitre VIII, nous donne plus de détails encore sur ce royaume : « Et j'élevai mes yeux et regardai ; et voici, un bélier se tenait devant le fleuve et il avait deux cornes.... ; et je vis ce bélier heurtant des cornes contre l'occident, et contre l'aquilon, et contre le midi ; et aucune bête ne pouvait subsister devant lui, et il n'y avait personne qui pût délivrer de sa main, mais il agissait selon sa volonté et se portait avec fierté. Et je regardais, et voici, un bouc venait de l'occident sur le dessus de toute la terre, sans toucher la terre ; et ce bouc avait entre les yeux une corne qui paraissait beaucoup, et il vint jusqu'au bélier qui avait deux cornes, lequel j'avais vu se tenant devant le fleuve ; et il courut contre lui dans toute sa fureur ; et je le vis comme il approchait du bélier ; et s'irritant contre lui, il heurta le bélier et brisa ses deux cornes ; et le bélier n'avait aucune force pour tenir ferme contre lui ; et il le jeta par terre et le foula, et nul ne pouvait délivrer le bélier de sa puissance » (ch. VIII, 1 et suiv.). Puis aux versets 20 et 21 nous lisons : « le bélier que tu as vu, qui avait deux cornes, ce sont les rois des Mèdes et des Perses, et le bouc velu, c'est un roi de Javan (Grèce) ; et la grande corne entre ses yeux, c'est le premier roi. »

Le troisième empire nous est ainsi bien clairement désigné : l'empire d'airain, c'est *l'empire grec*, le troisième royaume qui devait avoir domination sur toute la terre et qui devait s'élever après celui des Mèdes et des Perses.

4° La Parole nous a fourni, comme nous venons de

le voir, tous les renseignements nécessaires, pour nous faire connaître quels sont les trois premiers empires qui devaient se succéder selon la révélation de Dieu : les royaumes des Babyloniens ou Caldéens, des Médo-Perses et des Grecs ont passé devant nous. C'est dans l'Écriture encore que nous allons rechercher les détails qui nous sont donnés sur le quatrième et dernier des royaumes des nations.

Le Seigneur, dans un passage auquel nous avons déjà fait allusion, déclare que Jérusalem sera foulée par les nations jusqu'à ce que les temps des nations soient accomplis (Luc XXI, 24), et le caractère constant des empires des nations, en effet, à commencer par Nébucadnetzar, c'est qu'ils dominent sur Jérusalem. D'après la déclaration du Seigneur lui-même, « les temps des nations » n'étaient point encore accomplis au moment où il parlait, et les Romains étaient les maîtres de la Judée. Nous trouvons dans l'évangile de Luc, qu'« en ces jours-là un décret fut rendu de la part de César-Auguste, portant que tout le monde fut enregistré » (Luc II, 1), et devant Pilate les principaux sacrificateurs déclarent eux-mêmes qu'ils n'ont « point d'autre roi que César. » Or César était l'empereur romain.

C'est donc *l'empire romain* qui est le quatrième royaume, le royaume de fer. Et si un doute pouvait subsister à cet égard, voyons ce que Daniel nous raconte de cet empire. Après avoir dit dans la description de la statue, que « ses jambes étaient de fer et ses pieds en partie de fer et en partie de terre, » le prophète ajoute dans l'interprétation : « puis un quatrième royaume aura la force du fer, ainsi que le fer brise et met en pièces toutes choses ; oui, comme le fer qui met en

pièces, il brisera tout.... » (vers. 40). Fort comme le fer, voilà pour la puissance, pour la force de ce royaume; et comme le fer brise et met en pièces toutes choses, ... voilà pour le caractère subjuguant et destructeur de l'empire. Le fer ne représente-t-il pas la force, la sévérité, l'inflexibilité? N'était-ce pas là le caractère de l'empire romain? Ne parle-t-on pas encore aujourd'hui du joug de fer des Romains? de leurs lois de fer?

Mais la Parole ajoute : « Et quant à ce que tu as vu que les pieds et les orteils étaient en partie de terre à potier, et en partie de fer, c'est que le royaume sera divisé » (vers. 41). Le royaume devait donc être un royaume qui serait *divisé*, et qui devait être divisé avant même que la pierre ne vint le frapper et le réduire à néant : l'état de morcellement devait durer; les matériaux devaient être séparés et pourtant parties intégrantes de ce qui composait une fois un tout. N'est-ce pas là ce qui est advenu de l'empire romain? L'empire d'Orient, les pays qui portent maintenant les noms de France, d'Espagne, d'Allemagne, d'Italie, d'autres encore ne sont-ils pas les fragments de cet immense territoire qui subissait les lois de Rome? C'est ainsi que le royaume fut divisé.

Il y a plus de détails encore : « Et il y aura en lui de la force du fer, selon que tu as vu le fer mêlé à de la terre de potier; et ce que les orteils des pieds étaient en partie de fer et en partie de terre, c'est que ce royaume sera en partie fort et en partie faible; mais ce que tu as vu le fer mêlé avec la terre de potier, c'est qu'ils se mêleront par semence humaine; mais ils ne se joindront point entre eux, ainsi que le fer ne s'allie pas

avec la terre » (vers. 41-43). Le fer et l'argile sont là, mais ces deux éléments, bien que mélangés ensemble « par semence humaine, » par la masse des peuples et les générations des hommes, ne se joindront point réellement et d'une manière définitive : « car le fer ne s'allie pas à la terre. » On peut combiner et mélanger différemment ces deux éléments, le pouvoir d'un seul, le pouvoir qui vient d'en haut, et la masse du peuple et sa puissance, mais ces éléments n'en demeurent pas moins toujours distincts. Malgré toutes les tentatives qui ont été faites, les parties divisées de l'empire romain sont restées désunies, le royaume est resté et doit rester en partie fort et en partie faible ; l'argile est interposée au milieu du fer dont il ébranle la cohésion et la force : les intérêts divers et opposés des diverses classes de la société, en concourant ensemble à l'exercice du pouvoir, en minent le prestige et la puissance ; s'ils peuvent se mélanger diversement « par semence humaine, » ils ne peuvent se joindre d'une manière réelle et définitive. — L'empire présente alors ce singulier caractère exprimé dans l'Apocalypse : « La bête qui était n'est plus, et toutefois. . . . elle est » (Apoc. XVII, 8).

5° Après avoir rappelé à Nébucadnetzar la grande image qu'il avait vue, le prophète continue ainsi : « Et tu contemplais, jusqu'à ce qu'une pierre fut coupée sans main, laquelle frappa la statue en ses pieds de fer et de terre, et les brisa » (vers. 34).

Les quatre monarchies des nations ont passé devant nous, l'or, l'argent, l'airain, le fer ; nous sommes arrivés aux jours du mélange du fer et de la terre, et soudain la pierre tombe, frappant la statue en ses pieds de

fer et de terre. Le grand événement au-devant duquel le monde s'avance, c'est l'intervention de la pierre : « Et au temps de ces rois, le Dieu des cieux suscitera un royaume qui ne sera jamais détruit, et dont la souveraineté ne sera donnée à aucun autre peuple, mais il pulvérisera et anéantira tous ces royaumes ; mais lui-même subsistera éternellement, selon que tu as vu que de la montagne une pierre a été coupée sans mains, et qu'elle a mis en pièces le fer, l'airain, la terre, l'argent et l'or. Le grand Dieu a fait connaître au roi ce qui arrivera ci-après ; et le songe est véritable et son interprétation est sûre » (vers. 44, 45). La pierre vient frapper la statue, en ses pieds de fer et de terre, et réduit tout en poudre ; lancée avec indignation du trône de la Majesté qui est dans les cieux, elle tombera sur les extrémités de cette grande et terrible image, et elle réduira en poudre celui sur qui elle tombera.

La signification de cette partie de la vision est toute simple ; mais à combien d'interprétations erronées n'a-t-elle pas donné lieu ! N'entend-on pas souvent parler de la pierre qui tombe, comme de l'évangile qui progresse jusqu'à ce qu'il remplisse toute la terre ? N'a-t-on pas supposé encore, que le coup porté avait commencé par le don du Saint-Esprit le jour de la Pentecôte, que la pierre croissait aux dépens du métal de la statue, s'incorporant ainsi la substance de celle-ci jusqu'à ce que le métal tout entier, devenu partie intégrante de la pierre, celle-ci remplisse toute la terre ? Mais quel rapport y a-t-il entre de pareilles interprétations et la prophétie elle-même ? Croit-on réellement que la pierre destructrice puisse représenter l'évangile de grâce et de paix ? — son action, celle de la patience et de la foi

des saints? — la réduction en poudre de la statue, sa transformation en pierre? La Parole de Dieu est claire sur tous ces points : écoutons ses déclarations.

Et d'abord, quant à l'époque à laquelle la pierre doit frapper la statue, que nous est-il dit? — La pierre doit tomber sur les pieds de fer et de terre : non point sur les jambes de fer qui représentent l'empire romain au moment de sa force et de sa puissance, mais « en ses pieds de fer et de terre » (vers. 34), c'est-à-dire sur le royaume divisé, en partie fort et en partie fragile. Puis quand la pierre tombe, nous voyons qu'elle brise et réduit en poudre la statue et tous ses royaumes, et qu'il n'est plus trouvé de lieu pour eux. C'est donc évidemment d'un *jugement* qu'il s'agit ici, non point d'une conversion et d'une vie d'entre les morts; — et d'un jugement qui, au lieu de venir au monde comme l'évangile, lorsque l'empire romain était à l'apogée de son union et de sa puissance, tombe sur l'empire au temps des dix rois (vers. 44), sur les pieds de fer et de terre, quand l'empire est divisé, en partie fort et en partie fragile.

La pierre peut-elle davantage, comme on l'a dit, grandir aux dépens de la statue par une absorption du métal de celle-ci, ce métal ayant entièrement disparu avant que la pierre commence à croître? La Parole nous montre que la pierre prend la place de la statue, mais elle ne dit nulle part qu'elle doive être composée ou augmentée des matériaux de celle-ci, que le vent, au contraire, prit et dispersa au loin, tellement qu'« il ne fut plus trouvé de lieu pour eux » (vers. 35).

Qu'est-ce donc que « la pierre coupée sans main, » et quelle est son action sur la statue?

Ceux qui connaissent un peu les Ecritures savent que, soit dans l'Ancien, soit dans le Nouveau Testament, il est plus d'une fois parlé de Christ comme d'une *Pierre*. Ainsi dans la Genèse : « Il l'a fait être le pasteur et la *Pierre* d'Israël » (Gen. XLIX, 24) ; et dans les Psaumes : « La *Pierre* que ceux qui bâtissaient avaient rejetée, est devenue la principale *Pierre* du coin » (Ps. CXVIII, 22), et puis encore dans Ésaïe : « Voici, je mettrai pour fondement une *Pierre* en Sion, une *Pierre* éprouvée, la *Pierre* de l'angle, précieuse, pour être un fondement solide » (Es. XXVIII, 16). Ces passages sont cités par les apôtres, par le Seigneur lui-même comme se rapportant à lui. (Voyez Matth. XXI, 42-44 ; Actes IV, 11 ; Rom. IX, 33 ; Eph. II, 20.)

« N'avez-vous jamais lu dans les Ecritures : la *Pierre* que ceux qui bâtissent, ont rejetée, est devenue la maîtresse *Pierre* du coin : celle-ci est de par le Seigneur, et est admirable devant nos yeux?... Et celui qui tombera sur cette *Pierre* sera brisé, et celui sur qui elle tombera, elle le broiera » (Matth. XXI, 42-44). *Les Juifs* tombèrent sur la *Pierre* ; elle fut pour eux une *Pierre* d'achoppement et de chute ; ils bronchèrent contre elle, et furent brisés ; mais elle tombera sur « *les nations* » et les réduira en poudre. C'est une chose merveilleuse et solennelle : Jésus est la *Pierre*. A sa première venue, il est une *Pierre* de fondement à ceux qui croient et une *Pierre* d'achoppement à l'incrédulité (1 Pier. II, 6-8) ; mais à sa seconde venue en gloire et en puissance, il est une *Pierre* qui tombe et réduit en poudre tout ce qui se trouve sous elle. Jésus, seul vrai fondement de la foi et de l'espérance, est une *Pierre* solide, admirable devant les yeux de ceux qui croient,

une pierre éprouvée qui résistera aux vents et à la tempête, un sûr fondement : la maison bâtie dessus ne tombera jamais, car elle est bâtie sur le roc. Christ, le rocher éternel, voit les vagues de ce monde et ses tempêtes se heurter et jaillir en vain à ses pieds ; il s'élève bien au-dessus d'elles, et elles se brisent à sa base ; « quiconque tombera sur cette pierre sera brisé ; » — mais celui qui bâtit sur ce roc « ne sera jamais ébranlé. » Aucune vague n'a balayé jamais ce rocher-là, si ce n'est lorsque lui, Jésus, a porté nos péchés : alors le Saint-Esprit dit de lui : « Un flot appelle un autre flot au son de ses cataractes ; toutes *tes* vagues et *tes* flots ONT PASSÉ SUR MOI » (Ps. XLII, 7). Mais il a ôté nos péchés, par le sacrifice de lui-même, et le Fils du Dieu vivant est un sûr rocher : Celui qui croit, dit Ésaïe à la suite du passage que nous avons cité à l'égard de la pierre, ne se hâtera point ; tous s'enfuiront, mais lui ne sera ni troublé, ni épouvanté, il ne craindra aucun mal. Le méchant fuit, même quand personne ne le poursuit ; mais celui qui croit, gardé dans la paix, demeure debout et subsiste jusqu'à la fin ; « il ne se hâtera point. »

A sa seconde venue, car il reviendra d'en haut où il est monté, Jésus-Christ, le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs, apparaîtra sur les nuées du ciel pour juger les nations de la terre et « il les mettra en pièces comme un vase de potier. » « Sur quiconque cette pierre tombera, elle le réduira en poudre. Tu contemplais jusqu'à ce qu'une pierre fut coupée sans main, laquelle frappa l'image en ses pieds qui étaient de fer et d'argile, et elle les brisa : alors furent brisés ensemble le fer, la terre, l'airain, l'argent et l'or et ils devinrent comme

la paille de l'aire d'été que le vent transporte çà et là ; et il ne fut plus trouvé aucun lieu pour eux » (vers. 34-35). La pierre, comme la foudre, frappe l'image en ses pieds, le royaume de fer, et dans la dernière période de l'existence de celui-ci, quand il est divisé et en partie fort et en partie fragile.

Ainsi se termine l'existence de la quatrième monarchie, et sont accomplis les temps des nations. « Dans les jours de ces rois, le Dieu des cieux suscitera un royaume qui ne sera jamais détruit, dont la souveraineté ne sera donnée à aucun autre peuple (comme cela avait eu lieu pour les royaumes précédents, dont l'un avait succédé à l'autre) ; mais il pulvérisera et anéantira tous ces royaumes, mais lui-même subsistera éternellement, selon ce que tu as vu que de la montagne une pierre a été coupée sans mains » (vers. 44, 45). « La pierre qui avait frappé la statue devint une grande montagne qui remplit toute la terre » (vers. 35).

Ce royaume qui est ainsi établi, c'est le royaume du ciel, non plus de la foi seulement, mais un royaume visible à tous les yeux, extérieur, et actuel : le Dieu du ciel doit le fonder ; il n'est pas encore venu, mais quand les temps des nations seront accomplis, alors Dieu replacera son trône à Jérusalem et rétablira son peuple d'Israël ; et le monde lui-même verra le Fils de l'homme venant dans son royaume ; en personne il s'en est allé, en personne il reviendra, car de la même manière qu'il a été vu allant en haut, de la même manière il doit revenir (Act. I, 11). « *Et l'Éternel sera roi sur toute la terre* » « Le grand Dieu a fait savoir au roi ce qui se passera ci-après, et le songe est certain, et son interprétation sûre » (vers. 45).



### Notes sur le Psaume CXIX.

La pensée générale de ce Psaume : c'est *la loi* placée dans le cœur, après qu'Israël a été comme une brebis perdue. En conséquence, ce Psaume est l'expression des sentiments que la loi y produit, ainsi que des affections qu'elle y crée pour Dieu.

---

ALEPH. — 1. Heureux ceux qui sont intègres dans leur voie, qui marchent dans la loi de l'Éternel! 2. Heureux ceux qui observent ses témoignages, qui le cherchent de tout leur cœur, 3. qui aussi ne commettent point d'iniquité, qui marchent dans ses voies! 4. Tu as prescrit tes ordonnances pour qu'on les garde avec soin.

Ces quatre premiers versets sont une espèce d'exorde à ce Psaume; ce n'est pas l'homme qui y parle comme exprimant ses expériences propres. L'Esprit de Dieu pose ces principes comme *thème*, pour quiconque veut marcher selon Dieu et jouir de sa bénédiction sur la terre. Or, au temps où Israël aura *la loi* dans le cœur (Jér. XXXI), ses sentiments et sa marche harmoniseront avec ces principes. Ce ne sera plus « la chair ne se soumettant pas à la loi de Dieu; » mais ce sera *l'homme* prenant plaisir à observer la justice. Cet état moral sera celui du résidu juif, à la fin de la dispensation présente. La loi de l'Éternel est la règle du juste en Israël, règle à laquelle il rapporte les actes de sa vie; et qui fut donnée comme telle à Israël <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> La foi a rendu David capable de dépasser cette règle, 2 Sam. XIX, 6; 1 Sam. XXIV, 20; cf. Matth. V, 43; — et c'est aussi ce qui arrive au chrétien.

Si le chrétien marche par l'Esprit, il n'y a rien dans sa vie d'opposé à cette règle, bien que la loi ne soit pas la mesure de sa fidélité envers Dieu.

Or, le cœur étant renouvelé, il s'attache avec affection à ces principes ; mais le sentiment de la faiblesse humaine étant rendu plus vif dans le cœur du juste, il adresse à Dieu cette supplication ; ou plutôt exprime le besoin de son cœur :

5. Oh ! que mes voies soient affermies, pour que je garde tes statuts.

Ceci montre que ce n'est pas quand on est dans le mal, qu'on peut pratiquer le bien, mais seulement quand on en est sorti ; alors on a la puissance nécessaire pour marcher avec Dieu et selon Dieu.

6. Alors je ne serai pas confus en regardant à tous tes commandements.

Les voies de l'homme qui marche selon sa volonté propre, ne seront jamais affermies devant lui ; mais si le cœur garde *les statuts* de Dieu, comme étant ce qui règle la conduite de l'homme ; alors ce qui en sera le fruit ne tournera pas à sa confusion, mais à sa louange, lorsqu'il sera placé devant les commandements du Seigneur. Cette vérité est pareille à celle qui est exprimée en 1 Jean III, 21-22 : « Mes bien-aimés, si notre cœur ne nous condamne point, nous avons assurance auprès de Dieu ; » etc.

7. Je te louerai dans la droiture de mon cœur, quand j'aurai appris les arrêts de ta justice.

Si notre conduite répond aux enseignements de Dieu, il n'y a pas à rougir ; au contraire, la joie de l'obéissance remplit le cœur et il loue Dieu, sans qu'il y ait une fausse apparence en lui ; cela, d'ailleurs, n'est pas

nécessaire quand la fidélité est là ; il y a bonne conscience et le cœur est à découvert devant Dieu. Que si l'on chante en dehors de la fidélité, on ne loue pas Dieu ; c'est tout simplement du formalisme religieux.

8. Je garderai tes statuts, ne m'abandonne pas entièrement.

La joie que le cœur exprime, par sa louange à Dieu, ne diminue en rien le sentiment que l'on peut avoir de sa propre faiblesse ; et là où ce sentiment est faible, Dieu y ramène en permettant l'accomplissement de certaines choses qui font voir que si Dieu nous laisse à nous-mêmes, nous sommes incapables de garder ce que sa volonté souveraine a établi pour notre bien et pour sa gloire. On prend plaisir dans les statuts du Seigneur, quant à l'homme intérieur ; mais pour les garder, il faut en nous le déploiement de *la force* de Celui qui accomplit toutes choses selon le conseil de sa volonté.

BETH. — 9. Par quel moyen le jeune homme rendra-t-il pure sa voie ? En y prenant garde selon ta parole.

C'est au début de sa carrière, que l'homme doit prendre la Parole de Dieu pour son guide ; c'est le seul moyen par lequel il pourra rendre *pure* sa voie devant Dieu. Adam et Ève se sont corrompus dans *leur voie*, en prêtant l'oreille et en obéissant à la parole du serpent ; mais l'effet inverse est produit par la Parole de Dieu, en celui qui la recherche avec foi. Consulter la Parole et obéir à Dieu, tel est le privilège de celui qui est placé sous son gouvernement.

10. Je te cherche de tout mon cœur, ne permets pas que je m'écarte de tes commandements.

Du moment que l'homme réalise ce privilège, c'est une preuve d'un bon état spirituel ; Dieu, alors, est l'objet de ses affections ; il trouve en lui son bonheur

et toute l'énergie nécessaire pour garder ses commandements. — Pendant que l'homme est sur la terre, il peut s'en écarter; car le mal, hélas! est facile, là où règne Satan.

11. Je serre ta parole dans mon cœur, afin de ne point pécher contre toi.

Toutefois, l'effet de la Parole est de garder le cœur du mal, l'âme en a fait l'expérience, elle en connaît l'efficacité; c'est pourquoi le juste la serre dans son cœur, dans un motif de sainteté.

Dans le Nouveau Testament, l'Esprit de Dieu exhorte les saints à agir de la même manière: « Que la parole de Christ habite richement en vous, en toute sagesse » (Coloss. III, 16); et ailleurs: « Jeunes gens, je vous ai écrit, parce que vous êtes forts et que *la parole* de Dieu demeure en vous, et que vous avez vaincu le Méchant » (1 Jean II, 14). La Parole, comme on le voit, produit toujours le même effet, quel que soit le nom et le caractère de ceux en qui elle opère.

12. Béni sois-tu, Eternel! Enseigne-moi tes statuts.

Gardé ainsi par le pouvoir de la Parole, le cœur est tranquille, quoi qu'il en soit des difficultés que l'ennemi suscite, et des pièges qu'il tend sur le chemin; le juste loue Dieu, le Dieu qu'il connaît; c'est pourquoi il ne cesse de demander à l'Eternel, qu'il lui enseigne ses *statuts*, parce qu'ils lui donnent l'intelligence de sa volonté.

13. De mes lèvres je raconte tous les arrêts de ta bouche; —

14. je me réjouis dans la voie de tes témoignages, comme si j'avais tous les trésors.

C'est ainsi que le juste instruit lui-même, est en état de parler à ceux qui l'entourent des choses qui regar-

dent Dieu et du bien qu'elles produisent en celui qui s'y rend attentif. Il sent sa responsabilité de rendre le témoignage que peut donner la connaissance de Dieu ; car si la lumière a pénétré dans son cœur, ce n'est pas pour qu'il la mette sous un boisseau ; les adversaires peuvent défendre de parler ; mais, à l'exemple des apôtres, la réponse est : . . . . « Nous ne pouvons pas ne point parler des choses que nous avons vues et entendues. » Paul demandait le concours des prières des *saints*, « afin, dit-il, qu'il me soit donné de parler avec liberté et avec hardiesse, pour donner à connaître le mystère de l'évangile. »

Les *arrêts* du Seigneur placent donc le juste dans une atmosphère de sainteté, où la joie et la bénédiction remplissent son âme : il est heureux ; et, appuyé sur les témoignages de Dieu, son cœur est plus joyeux, que s'il possédait tous les trésors.

15. Je médite tes ordonnances et je regarde à tes sentiers.

Or, ayant été ramené à Dieu par la Parole, le juste est placé devant ce qu'elle révèle : il en médite le contenu, il se rend familier avec les pensées de Dieu ; *ses sentiers* lui sont découverts et il y regarde pour y marcher.

16. Je fais mes délices de tes statuts ; je n'oublie point ta parole.

Mais *les statuts* du Seigneur étant le fruit de la sagesse de Dieu, dirigeant les siens ici-bas, sont pour le juste une source de délices : quelle bénédiction pour l'âme, d'être dirigée selon Dieu au milieu du mal ! Or, ces directions sont dans la Parole, aussi ne l'oublie-t-il point.

GUIMEL. — 17. Fais du bien à ton serviteur, pour que je vive et que je garde ta parole.

Ici, le juste accomplit son service, c'est pourquoi il prend le titre de *serviteur* : *il se lève* pour servir Celui qui l'a guéri (Matth. VIII, 15). — Ce n'est plus uniquement une affaire de jouissance avec Dieu, mais de peine au milieu des hommes ; c'est pourquoi il fait cette demande à Dieu : « Fais du bien à ton serviteur ; » dans le travail, les forces ont besoin d'être renouvelées ; car la force que je possédais hier, ne suffira pas aujourd'hui ; mais c'est de Dieu que vient la force dont son serviteur a besoin. Ce verset met encore cette autre pensée en saillie : ce n'est pas afin de vivre pour lui-même, que le juste demande à Dieu de lui faire du bien, mais c'est afin de garder *sa parole* ; ce n'est pas ses intérêts particuliers qu'il recherche, mais ceux de Dieu. Tel est le but que le cœur poursuit s'il est vraiment consacré à Dieu. Ceci rentre dans le principe posé par l'apôtre Paul : « Nul ne vit pour soi-même, et nul ne meurt pour soi-même » (Rom. XIV, 7). Notre consécration à Dieu sera toujours la mesure du dévouement que nous porterons à le servir.

18. Ouvre mes yeux, pour que je contemple les merveilles de ta loi.

Les effets moraux de la loi dans le cœur sont, pour le juste, *des merveilles*, car guider le cœur humain selon la volonté divine ; qu'est-ce autre chose ? C'est pourquoi il désire que ses yeux soient ouverts pour les contempler, et se délecter en elles. Ainsi, le juste est gardé de rechercher un moyen autre que la loi de son Dieu pour produire la soumission et l'obéissance qui lui conviennent jusqu'à ce que la pleine bénédiction et le repos soient là ;

19. Je suis étranger sur la terre, ne me cache pas tes commandements.

car le juste, encore *étranger* sur la terre, a ce doux avenir en perspective ; c'est pourquoi il désire connaître tout ce qui est la vraie expression de la volonté de Dieu, afin d'y marcher ; car elle n'est pas un joug pour lui, mais un privilège. — « Mon joug est aisé, dit le Sauveur, et mon fardeau est léger ; » il n'y a rien en cela qui gêne les mouvements du cœur, pour le service du Seigneur. Le chrétien, lui aussi, est *étranger* sur la terre, il y gémit : le Seigneur est absent ! mais il a le ciel et la gloire en perspective ; là, le travail cessera et le repos en sera l'heureuse conséquence. — En attendant, « il marche par la foi et non par la vue ; » et il puise dans la Parole ce qui nourrit l'espérance et produit la fidélité.

*La suite prochainement, si le Seigneur le veut.*

## FRAGMENT.

### *Apoc. XI.*

Le livre des Actes des apôtres nous donne le récit de l'établissement de l'Eglise, appelée à être le témoignage de Dieu. Cela implique la mise de côté de Jérusalem, quant à la position qu'elle occupait devant Dieu. Bientôt après elle fut détruite. Dès lors, nous n'avons plus aucune trace d'un lieu quelconque reconnu par Dieu comme plus saint qu'un autre. Des individus sont reconnus comme faisant partie de l'Eglise ; des églises sont reconnues dans les épîtres ; mais des lieux sur la terre ne nous sont jamais signalés comme ayant droit, en tant que places terrestres, à un intérêt particulier dans l'esprit de Dieu.

Dans ce onzième chapitre de l'Apocalypse, cependant, nous voyons un lieu sur la terre positivement reconnu de nouveau comme l'objet d'un intérêt tout spécial de la pensée divine ; et c'est dans ce lieu *choisi*, malgré tout le mal qui y est, et malgré toute la méchanceté des nations, que nous trouvons un *témoignage* suscité et miraculeusement maintenu.

LE  
MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

---

**Pensées sur 2 Cor. XII.**

Ce chapitre nous fait voir, d'une manière remarquable, d'où procède la force par laquelle le chrétien peut marcher dans ce monde. Il ne s'agit pas seulement d'un sentier dans lequel le chrétien peut marcher, mais du moyen d'avoir la force pour y marcher, et de ce qu'est l'œuvre parfaite de Dieu pour l'y faire marcher. Nous avons ici deux extrêmes : jusqu'où un chrétien peut s'élever, et jusqu'où il peut tomber.

Au commencement du chapitre nous voyons un homme ravi au troisième ciel : là il était au suprême degré de la béatitude spirituelle. Et cette béatitude qu'il avait éprouvée était telle, qu'il ne pouvait l'exprimer quand il était revenu à son état naturel. Nul doute que la foi de l'apôtre n'ait été par là fortifiée pour son œuvre ; mais il ne pouvait parler de telles choses. C'est bien là l'état de spiritualité le plus élevé que vous puissiez supposer, et néanmoins c'est ce qui est vrai pour chacun de nous. Sans doute, cela avait pour l'apôtre une application toute spéciale, mais la bénédiction qu'il a ainsi réalisée est vraie pour nous aussi. Puis, à la fin du chapitre, nous avons l'autre extrême, l'état terrible dans

lequel un saint peut tomber. Il est question d'animosités, de colères, d'intrigues, d'impureté, de fornication, etc. L'état des Corinthiens était tellement mauvais que l'apôtre ne pouvait aller à Corinthe dans ce moment-là. C'était un lieu tellement corrompu qu'il avait même passé en proverbe parmi les anciens ; et ceci se trouvait être vrai même à l'égard des saints qui y étaient, que « les mauvaises compagnies corrompent les bonnes mœurs. » C'est pourquoi l'apôtre dit : « Je crains que quand j'arriverai je ne vous trouve pas tels que je voudrais, et que moi je ne sois trouvé par vous tel que vous ne voudriez pas. » D'abord il ne voulait pas retourner chez eux ; mais maintenant sa première lettre avait agi sur l'esprit des Corinthiens, et ils avaient retranché l'homme qui avait commis le terrible péché. Tite aussi avait été chez eux, en était revenu, et lui avait parlé de leur repentance, de leur douleur et de leurs fervents désirs quant à lui, en sorte que son cœur avait été consolé. Cependant ils étaient dans une position fort difficile, et de grands pièges les environnaient, car, dit-il, « je crains qu'il n'y ait parmi vous des querelles, des animosités, des colères, des intrigues, etc. Il y avait même eu parmi eux une telle fornication qu'il n'en était pas fait mention de pareille parmi les nations. Ils avaient, il est vrai, reçu la répréhension de l'apôtre, et l'homme avait été retranché ; mais ils étaient si accoutumés à voir le mal tout autour d'eux, qu'ils ne le sentaient pas. Il en est autrement pour nous, attendu que nous avons été élevés de manière à juger de tout d'après une lumière morale, qui est répandue dans le monde depuis que le christianisme y est professé. Mais eux avaient été de tout temps accoutumés à l'impureté ; ils avaient corrigé

les choses en gros, néanmoins l'apôtre tremblait encore pour eux. « Je crains que quand j'arriverai....., je ne sois trouvé par vous tel que vous ne voudriez pas. » Je serai trouvé bien sévère à votre égard ; il se peut que je vienne avec la verge. Il tremblait d'être contraint d'exercer cette espèce de sévérité envers ceux qui ne s'étaient pas repentis.

Nous avons donc, au commencement du chapitre, le point extrême où un chrétien peut arriver en fait de spiritualité, et à la fin l'autre extrême auquel il peut descendre, dans la chair. Tel est le mal terrible qui reste en nous-mêmes, chrétiens, et d'un autre côté la béatitude dont un homme est susceptible en fait de jouissance spirituelle. Ce n'est pas, cela va sans dire, que chacun soit élevé au troisième ciel ; mais tous les croyants possèdent, d'un côté, la bénédiction d'un homme en Christ ; de l'autre, l'incorrigible méchanceté de la chair. Je ne dis pas d'un homme *dans la chair*, car ceci n'est pas l'état chrétien du tout. Nous voyons ce qu'est la place du chrétien, au point de vue de ses privilèges, et puis ce qu'il est, considéré dans sa marche ici-bas, et comment il se fait qu'une personne, susceptible de toute cette infirmité, si elle ne marche pas dans la vigilance, peut pourtant marcher suivant ses privilèges. Nous sommes ici dans un monde de tentation et de mal, et nous avons la chair, par laquelle le diable cherche constamment à nous entraîner ; et comment est-il possible qu'une personne, marchant au milieu de la tentation, la chair étant là, et le diable aussi, comment est-il possible qu'une telle personne marche selon cet état céleste dans lequel elle a été placée ? La première chose qu'il faut savoir, c'est ce en quoi le privi-

lège consiste. L'apôtre avait été rendu capable d'en jouir d'une manière extraordinaire ; mais la place qu'il se donne à lui-même est une place qui, en principe, appartient à tout chrétien. Le titre de Paul pour être au troisième ciel est le titre de tous. Nous ne le réalisons pas maintenant au degré où il le réalisait, mais il n'en est pas moins vrai que ce titre nous donne place au ciel. Nous sommes venus à la gloire de Dieu maintenant ; c'est la place qui nous est donnée. C'est pourquoi il dit : Je ne parle pas de Paul — « Je connais un homme en Christ, » je ne dis pas un homme dans la chair, mais un homme en Christ. C'est là que l'Esprit de Dieu place un chrétien. C'est la place de tout croyant ; ils peuvent passer par de grands exercices de cœur avant d'y arriver, mais l'Esprit de Dieu les place, non pas dans la chair, mais en Christ. Ce n'est pas la chair, c'est la gloire à la droite de Dieu. Un homme dans la chair ne peut être là.

Quand l'apôtre dit : « Lorsque nous étions dans la chair, » il entend par là que nous n'y sommes plus ; c'est une chose passée. Si je dis : Quand j'étais à Paris, je faisais ainsi et ainsi, cela veut dire que je n'y suis pas maintenant. Et c'est de cette même manière qu'il dit : « Quand nous étions dans la chair. » Il connaissait le commandement, dont il pouvait dire qu'il était bon, mais il ne pouvait obtenir de la force par ce moyen. Il n'était donc pas alors question pour lui de se réjouir toujours dans le Seigneur, et de dire : « Je me glorifierai d'un tel homme. » Son être même, sa nature, sa marche, tout en lui était opposé à Dieu, et le sentiment qu'il avait de lui-même et de sa chair était celui-ci : « Je sais qu'en moi, c'est-à-dire en ma chair, il n'habite point

de bien. » Voilà ce dont il avait la conscience devant Dieu. Supposant un homme qui désirait faire ce qui était bon, mais ne le faisait pas — faisait plutôt le contraire — il avait la conscience d'être tel devant Dieu. Dans Rom. VII, étant dans le premier Adam, il marchait dans le péché et dans la mort, et était responsable pour cela. Au chapitre VIII, il dit autre chose : « Vous n'êtes pas dans la chair, mais dans l'Esprit. » Là nous avons l'homme en Christ, et : « Il n'y a aucune condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus. » Là on pourra voir ce que c'est que marcher, non selon la chair, mais selon l'Esprit. Mais où est maintenant la puissance pour le faire ? « Ce qui était impossible à la loi en ce qu'elle était faible par la chair, Dieu ayant envoyé son propre Fils en ressemblance de la chair de péché, et pour le péché, a condamné le péché en la chair. » Remarquez que quand il est sous la loi, et qu'il a ces saints désirs que la nouvelle nature doit toujours avoir, il voit que la loi est juste, il l'approuve comme étant bonne ; mais il voit une autre loi dans ses membres, qui le rend captif de la loi du péché. Il voit qu'elle ne lui sert de rien. Comment puis-je subsister devant Dieu ? Je voudrais faire le bien et je fais le mal. Ne suis-je pas responsable envers Dieu ? Et comment puis-je lui répondre, si je fais toujours ce qui est mal ? Dans toute cette portion de Rom. VII, remarquez que Paul ne parle pas de Christ, mais de l'homme dans la chair. Il y avait bien en lui de nouveaux désirs, mais il ne les accomplissait pas ; et le voilà, homme responsable, ayant à répondre de son propre état devant Dieu ; et il dit : Mon état est entièrement mauvais. « Misérable homme que je suis, » etc. Cela était vrai, mais de quoi parlait-il pendant tout

ce temps ? De la loi. « Nous savons que la loi est spirituelle, mais je suis charnel, vendu au péché. » C'était non-seulement la loi jugeant quelque acte grossier, mais requérant de lui qu'il fût ce qu'il devait être, ranimant en lui le désir d'être tel, et néanmoins il n'était pas cela. « J'approuve la loi, reconnaissant qu'elle est bonne. » Il a à faire avec la loi. Ensuite en quoi prend-il plaisir ? « Je prends plaisir à la loi quant à l'homme intérieur. » J'ai le vouloir de faire ce qui est bien, mais je n'ai pas de Sauveur. J'ai une loi ; et que dit-elle ? Tu dois aimer Dieu de tout ton cœur. Mais je ne le fais pas. — Alors tu es perdu. Elle exige de moi ce que je devrais être, mais ce que je ne suis pas. Elle requiert d'un homme qu'il ne convoite pas ; qu'il aime Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de toute sa pensée et de toute sa force, et son prochain comme lui-même. Mais qui est cet homme duquel tout cela est requis ? Eh bien ? c'est un homme dans la chair, avec toutes les convoitises de la chair, l'entraînant constamment au mal. La loi demande d'un homme pécheur qu'il ne soit pas pécheur ; c'est précisément cela. Si donc, comme être responsable, je suis sous la loi, que peut-elle faire ? Hélas ! me condamner, — me condamner justement ; elle ne pourrait absolument rien faire que me condamner. Elle vient exiger de moi, quand je suis pécheur, que je sois ce que, en tant que pécheur, je ne puis être ; par conséquent, pour un homme dans la chair, si la loi de Dieu vient, elle le condamne. Elle doit le condamner, parce que le cœur est si foncièrement corrompu et méchant, que le fait même qu'un commandement est donné n'a d'autre résultat que de manifester le mal qui s'y trouve. Nous le savons par l'expérience de nos propres cœurs. S'il y

avait quelque chose sur cette table, et que je disse : Je ne veux pas que personne sache ce qui est là, aussitôt chacun désirerait savoir ce que c'est. Voilà précisément ce qu'est la nature humaine ; ce n'est pas du tout la faute de la loi. Supposons que vous ayez des enfants ; ils pourront n'avoir aucun désir particulier de sortir de la maison ; mais si vous leur dites de ne pas sortir, et que vous mettiez une barrière pour les en empêcher, en voilà tout de suite un qui a envie de sortir, et s'il rencontre la barrière, il la poussera d'autant plus fort. La loi dit qu'elle veut être obéie ; mais j'ai une volonté désobéissante. La loi dit qu'elle ne peut tolérer une convoitise ; mais la convoitise est là, et c'est pourquoi la loi dit : « Maudit est quiconque ne persévère pas dans toutes les choses qui sont écrites dans le livre de la loi pour les faire. » Il va sans dire que la loi de Dieu est juste en le disant. Mais dans tout cela il n'y a pas un mot de Christ. Nous avons là les droits de Dieu quant à l'homme, considéré comme responsable, comme enfant d'Adam, quand il est dans ses péchés, la loi réclamant de lui qu'il n'ait pas de péchés.

Il en résulte une complète condamnation, dont l'homme ne peut se délivrer. C'est que, non-seulement il tombe et retombe dans tel ou tel péché ; mais que, de plus et surtout, l'arbre est mauvais, la *volonté* est mauvaise. Or c'est justement le contraire de ce que nous trouvons en Christ. Christ, en entrant au monde, dit : « Voici, je viens pour faire, ô Dieu, *ta volonté*. » Et il en est ainsi du saint dans sa mesure. Mais la loi étant là, et la convoitise aussi, un droit exigé de lui a pour effet moral de l'amener à sentir que, considéré comme étant dans la chair, il est un pécheur aux yeux de Dieu.

Cela lui montre sa condition réelle, mais ne l'en sort pas : et en conséquence il s'écrie : « Misérable homme que je suis, » etc. Il avait fait des efforts pour devenir meilleur, et le seul résultat en est qu'il acquiert cette expérience de lui-même, et cela par le moyen même de la loi que Dieu lui a donnée, comme règle de ce qu'il devrait être. Alors il dit autre chose : « Qui me délivrera de ce corps de mort ? » Il cherche maintenant, non pas comment lui, en tant que dans la chair, pourrait s'améliorer ; ce qu'il cherche c'est qu'un *autre* vienne, et prenne l'affaire à sa charge, et l'accomplisse entièrement. Voilà où une âme est amenée lorsqu'elle est convertie, quand elle se découvre non-seulement pécheresse, mais sans force. Alors seulement j'ai la conscience de la faiblesse que le péché a produite dans ma chair, et je dis : Il faut que quelqu'un se charge de l'œuvre à ma place ; je ne puis la faire moi-même. J'ai la conscience de ce que le péché m'a fait être en la présence de Dieu, et je ne puis sortir de cette condition. « Qui me délivrera ? » Remarquez la réponse : « Je rends grâces à Dieu par Jésus-Christ notre Seigneur. » Tout est donc bien réglé ; il rend déjà grâces à Dieu. Pourquoi cela ? Parce que, « ce qui était impossible à la loi, en ce qu'elle était faible par la chair » . . . . (la loi était bonne ; mais « ce que la loi ne pouvait faire) . . . . Dieu, ayant envoyé son propre Fils en ressemblance de chair de péché, et pour le péché, a condamné le péché en la chair. » Là je trouve Dieu faisant tout. Ce que la loi ne pouvait faire, à cause de ce principe de péché qui est en moi, Dieu l'a fait en envoyant son Fils. Supposez que je dise à mon enfant : Tu dois m'aimer, et si tu ne le fais pas, je te fouetterai. Pensez-vous que cela pro-

duirait de l'affection pour moi dans le cœur de mon enfant? Certainement non. Je n'obtiendrais pas de lui un atôme d'amour. Ainsi en est-il de la loi. La loi dit : Aime Dieu, mais elle ne produit jamais l'amour; le commandement ne change jamais la nature humaine qui n'aime pas. Qu'est-ce donc qui peut le faire? « Nous l'aimons, parce qu'il nous a aimés le premier. »

La loi me dit que Dieu est un juste juge; elle me dit ce que je devrais être, mais que me dit-elle de Dieu, sinon ceci qu'il ne veut tolérer aucun mal? Elle me dit que je dois aimer Dieu, mais me dit-elle ce qu'est le Dieu que je dois aimer? Elle n'en dit rien. Elle dit : tu l'aimeras, et si tu ne le fais pas, tu seras puni; elle ne me dit pas ce qu'il est, afin que je l'aime.

Mais qu'est-ce que me dit l'Évangile? Il me dit : Tu n'as pas aimé Dieu, cependant Dieu t'a aimé. Or voici le point de départ pour l'âme : Dieu m'a aimé quand je ne l'aimais pas. Il est vrai que nous avons de nouvelles pensées et de nouveaux désirs; or si je suis simple, l'effet en est que ma conscience entrant dans la lumière, elle voit et juge tous mes péchés dans cette lumière; mais je trouve que cet amour de Dieu, ayant envoyé Christ, et Christ venant dans le même amour, Dieu ne dit pas : Je veux t'aider à m'aimer, mais je veux t'aimer *toi*; tu ne saurais te débarrasser de ce péché dans la chair, mais je veux t'aimer. « Ce qui était impossible à la loi, en ce qu'elle était faible par la chair, Dieu ayant envoyé son propre Fils..... pour le péché, a condamné le péché en la chair. » Où est-ce qu'il l'a condamné? A la croix. Maintenant donc, je suis pardonné, maintenant je suis libre. Je vois l'amour de Dieu, en ce que quand je me trouvais dans cette terrible condition de mort dans le

péché, dans la chair, Christ s'est placé dans cette condition et l'a condamnée. La sentence de Dieu a été sur cet état de l'homme et c'en est fait. C'est pour cela que, regardant à Christ, l'homme peut dire : « Je rends grâces à Dieu par Jésus-Christ. » Quand il a vu ce qu'est l'homme, considéré comme responsable envers Dieu sous la loi, il dit : « Misérable homme que je suis ! » Mais ensuite il voit que Christ a été là et a tout fait pour lui, et il peut dire : « Je rends grâces à Dieu par Jésus-Christ notre Seigneur. »

L'homme maintenant n'est pas sur le pied de pécheur responsable envers Dieu, parce qu'il s'est reconnu entièrement perdu dans cet état, et ce qu'il a appris est ceci, savoir, que Dieu a envoyé son Fils, et a condamné le péché en la chair. Par conséquent il n'y a aucune condamnation. Dieu l'a déjà condamné, et ainsi le croyant en vient à n'être plus un homme dans la chair, mais un homme en Christ. C'est ce que nous avons dans le chapitre VIII<sup>m</sup>. Il est considéré en Christ ; il a Christ comme sa vie dans l'Esprit. Maintenant il peut dire : je suis en Christ. Le second Adam, après avoir ôté mon péché à la croix, et être ressuscité, me communique sa vie. C'est la vie éternelle qui était auprès du Père, et qui nous a été manifestée. J'ai vu cette vie ; j'ai contemplé Christ marchant dans le monde, et je vois quel amour, quelle bénédiction il y avait dans toutes ses voies ; quelle tendresse, quelle patience avec ses disciples. C'est bien là en effet la vie éternelle, la vie de Dieu ; elle m'a été manifestée. Dans le second chapitre, Jean dit : « Ce qui est vrai en lui et en vous. » Et maintenant je suis en la présence de Dieu, non plus dans la vieille et misérable chair, mais je suis un homme en

Christ, parce que Christ est ma vie. Voilà la position dans laquelle nous sommes placés. Christ est notre nouvelle vie, et nous sommes en Christ, en la présence de Dieu.

Dans le cas de Paul, où cette vérité avait eu sa plus haute réalisation, il était au troisième ciel. Le corps ne pouvait avoir aucune part à cette place. Il était là, ne sachant pas si c'était dans le corps ou hors du corps, et c'est ce qu'il appelle « un homme en Christ. » Il est un homme qui vit, tirant réellement sa vie de Christ, et uni à lui dans la puissance du Saint-Esprit, joint à lui dans un même Esprit, et cela, non dans sa condition d'enfant d'Adam, mais comme né de Dieu. Ainsi quand je regarde à Christ, marchant dans ce monde, je puis dire que c'est cela qui est ma vie. Je vois en lui cette vie dans toute sa perfection, et je dis : c'est très-précieux. Je vois cette vie éternelle qui était auprès du Père, et je dis encore : C'est là ma vie. J'avais une vie dans le premier Adam, qui produisait les fruits amers du péché et de la corruption, mais maintenant j'ai la vie de Christ. Cependant Paul ne pouvait pas rester au troisième ciel ; il avait à marcher dans ce monde. Mais même comme marchant dans le monde, c'est toujours cet Être béni qu'il faut prendre comme notre vie. Quand je contemple Christ marchant dans ce monde, y avait-il en lui quelque chose qui fût en désaccord avec cette place céleste ? Jamais. Il était la manifestation de la nature divine ici-bas. Eh bien ! c'est ce que vous devez être. « Celui qui dit qu'il demeure en lui, doit lui-même aussi marcher comme lui a marché. » J'ai reçu, non pas seulement ce qu'avait l'homme sous la loi, mais ce qu'est la nature divine, exprimée dans un homme sur

la terre, et c'est là ce qu'un chrétien doit être. C'est un homme qui est devenu un être céleste, qui a sa place en la présence de Dieu, le péché étant ôté pour toujours, et le Saint-Esprit l'unissant à Christ ; il est en esprit et par la foi en la présence de Dieu. Maintenant il doit agir dans le monde, non pas comme étant dans la chair, mais la chair étant là ; et dans tous les genres d'épreuves qu'il a à traverser, dans tous les devoirs qu'il a à accomplir, il doit demeurer avec Dieu. S'il ne peut pas demeurer avec Dieu dans ce qu'il a à faire, il faut qu'il y renonce.

*La suite prochainement, si le Seigneur le veut.*



### **Notes sur le Psaume CXIX.**

*(Suite de la page 160.)*

20 Mon âme est consumée de l'affection qu'elle a de tout temps pour tes arrêts.

Or, ce besoin de connaître toute la volonté de Dieu démontre que le cœur prend fait et cause pour Dieu, en tout ce en quoi Dieu est glorifié ; car le nerf d'une telle disposition, c'est l'affection pour Dieu : où il y a affection, il y a identification avec Dieu en tout ce qui peut l'honorer, et dans l'horreur de tout ce qui peut l'outrager. On est poussé à l'action par la vue même de ce qui déshonore Dieu. Ainsi que le fut Jésus, lorsqu'il chassa du temple les vendeurs, etc. ; — de même Moïse brisant les tables de la loi ; — Phinées, jaloux de la gloire du Seigneur ; — Paul et Barnabas, déchirant leurs vêtements, lorsqu'on voulut leur sacrifier (Jean

II, 15-17 ; Ex. XXXII, 19 ; Nomb. XXV, 7, 8 ; Act. XIV, 13, 14).

21. Tu tances les orgueilleux, gens maudits, qui s'écartent de tes commandements.

Nous avons ici le contraste d'avec le vrai *serviteur* de Dieu, dont l'état intérieur nous est révélé au verset précédent. Dieu ne se départ jamais des principes de son gouvernement, dès qu'il est question de responsabilité ; or, si Dieu agit selon de tels principes, les orgueilleux, ceux qui s'écartent de ses commandements, auront la malédiction pour partage.

22. Enlève de dessus moi l'opprobre et le mépris ; car j'observe tes témoignages.

La justice de Dieu se montre dans la rétribution qu'il donne au méchant ; toutefois une voie de fidélité envers Dieu, au milieu d'un peuple orgueilleux ne peut manquer d'attirer sur le fidèle l'opprobre et le mépris ; cependant c'est une grande grâce. Il ne faut pas voir ici seulement des Juifs orgueilleux, mais aussi des Gentils, dominant le peuple de Dieu et opprimant le juste, qui est abreuvé de mépris, et sur lequel pèse l'opprobre de son peuple. Or il n'est pas selon la justice que celui qui garde la fidélité, soit couvert d'opprobre et méprisé ; c'est pourquoi le juste fait cette demande : « Enlève de dessus moi l'opprobre et le mépris » : le juste, tout en gardant les commandements du Seigneur, sent sa position du côté de l'homme, position qui devient toujours plus critique à mesure que l'orgueil des méchants se développe.

23. Des princes même se sont assis, ils se sont concertés contre moi ; ton serviteur médite tes statuts.

Cependant, une porte lui est ouverte du côté de Dieu,

car *les princes*, ceux qui devraient protéger le juste et prendre sa cause en main, selon la mission qu'ils en ont reçue de Dieu (Rom. XIII), conspirent contre lui ; cela dévoile leur état et fait comprendre au juste, qu'il n'a aucune délivrance à attendre de ce côté-là ; c'est pourquoi, *les statuts* du Seigneur, cause de son isolement, parce qu'il s'y attache, sont pour son âme, ce qui la soutient et la ranime.

24. Tes témoignages sont aussi mes délices, les gens de mon conseil.

Ainsi, plus le juste est en présence de l'inimitié des hommes, contre qui se réalise le caractère de Dieu (Dieu est saint) ; plus aussi, il jouit de *ses témoignages*, il en fait *les gens de son conseil* ; car quand tous tournent le dos à Dieu, même les principaux, à qui s'adresser pour prendre conseil ?

DALETH. — 25. Mon âme est attachée à la poudre, fais-moi revivre selon ta parole.

Un état si déplorable, ne peut qu'être un chemin pour conduire le juste à la mort ; c'est ce qui est arrivé à Christ, lui juste par excellence : Hérode et Ponce Pilate, les fils d'Israël et leurs chefs, ont tous ensemble mis à mort le Seigneur de la gloire. Le résidu juif sera dans une position pareille sous le règne de l'Antichrist, à la fin du siècle ; mais il ne sera pas sans espoir, Dieu ne peut manquer à sa Parole : « Tes morts vivront, dit l'Éternel » (Esaïe XXVI, 19), — ceux à qui les méchants auront fait mordre la poussière, se réjouiront quand Dieu les ramènera à la vie (Dan. XII, 2).

26. Je t'ai raconté mes voies et tu m'as répondu ; enseigne-moi tes statuts.

En attendant que les conseils de Dieu s'accomplissent,

la *sincérité du juste*, quant à sa conduite envers Dieu, est pleinement manifestée : « *ses voies* » ont été placées devant Dieu, qui a pu en juger selon leur vraie nature. Or Dieu « a répondu ; » et sa réponse aux besoins du juste, pour agir selon ces voies-là, est la marque qu'il les a trouvées pures et en harmonie avec sa volonté. Cet heureux état de dépendance de Dieu, ouvre à l'âme la porte des privilèges ; aussi le juste, dans le sentiment de son insuffisance, sent le besoin d'être conduit par *les statuts* du Seigneur, et non par ses propres pensées.

27. Fais-moi comprendre la voix de tes ordonnances et je méditerai tes merveilles.

Ce besoin d'être enseigné de Dieu, se fait toujours plus sentir, à mesure que le juste avance dans la carrière de son témoignage, car les difficultés ne manquent pas ; toutefois, Dieu a de tout temps accompli des choses merveilleuses envers ceux qui le craignent, pour les soustraire à la haine des méchants ; ces faits sont enregistrés dans le livre de Dieu et c'est là que le juste apprend tout ce que Dieu est, et tout ce qu'il fait en faveur de ceux qui s'attendent à lui.

28. Mon âme pleure de chagrin ; relève-moi selon ta parole.

Méditer ainsi les choses de Dieu, est l'unique consolation de son âme, car elle est chagrinée par tout ce qu'elle rencontre sur son chemin, et si elle pleure, ce n'est pas qu'il y ait en elle regret d'être dans *ce chemin*, car il est celui de la justice, par conséquent celui de Dieu ; mais le juste n'est pas impassible : la vie de Dieu rend l'âme sensible, soit pour le mal, soit pour le bien. Toutefois il y a là, *une source* de force et de relèvement : « la parole de Dieu, qui vit et demeure éternelle-

ment ; » et c'est à elle seule que le juste regarde pour être béni.

29. Eloigne de moi la voie du mensonge, et donne-moi gratuitement ta loi.

Quel trésor pour l'âme, que de posséder la parole de Dieu, au milieu de gens dans le mensonge et gouvernés par le prince du mensonge ? Elle ouvre l'entendement, elle donne du discernement, afin que le juste évite une voie qui éloigne du Dieu de vérité. La loi de Dieu est là, Dieu dirige le juste par son moyen ; c'est pourquoi il estime comme une grâce de la posséder.

30. Je choisis la voie de la fidélité ; je me propose tes arrêts.

Aussi c'est avec joie, que le juste entre dans la voie de la fidélité : c'est la seule où il soit possible de marcher avec droiture devant Dieu. Une fois que l'on a mis le pied dans cette voie, le cœur ne se propose autre chose, que ce que Dieu a ordonné de faire.

31. Je me tiens attaché à tes témoignages ; ô Eternel ! ne me fais point rougir

Quelle raison le juste a-t-il pour *s'attacher* ainsi *aux témoignages* de Dieu ? C'est d'abord, qu'ils sont la fermeté même, — qu'ils ne changent pas comme les choses auxquelles les hommes du monde s'attachent, et que les vers et la rouille détruisent. Une seconde raison, c'est qu'eux seuls soutiennent le cœur dans le désert, où le juste se trouve, environné de difficultés et accablé d'ennuis. [Même le pays d'Israël est un désert, tant qu'il est foulé par les Gentils.]

Les témoignages du Seigneur, ne peuvent tromper dans son attente, le juste qui s'y confie ; car les promesses de Dieu ne sauraient faire défaut ; néanmoins son cœur ici éprouve une certaine crainte, celle d'avoir

à rougir : il y a si peu de justice chez les hommes ; mais il s'adresse à Dieu , en lui confiant sa crainte : « Ne me fais pas rougir. »

La prière soulage et même délivre le cœur de ce qui lui pèse (car le moindre souci devient une charge) ;

32. Je courrai dans la voie de tes commandements, quand tu auras mis mon cœur au large.

et dès que Dieu met le cœur au large, qu'il renverse les difficultés ; alors le juste peut courir dans *la voie* que les commandements de Dieu lui tracent ; — ce ne sont pas eux qui mettent le cœur à l'étroit ; car si le cœur en était rempli et pénétré, il ne serait jamais à l'étroit. Les Corinthiens étaient à l'étroit à l'égard de Paul, parce qu'ils avaient prêté l'oreille à de coupables insinuations. Eh bien ! c'est souvent ce qui nous arrive à nous-mêmes, et c'est ce qui rend la voie difficile. Le cœur peut être mis à l'étroit par une foule de choses, mais si Dieu envoie sa lumière, — s'il donne la spiritualité nécessaire, le cœur alors est bientôt au large, et le juste *peut courir*.

HE. — 33. Eternel ! enseigne-moi la voie de tes statuts, pour que je la garde jusqu'à la fin.

Expérimentant ainsi, en son cœur, l'effet béni des commandements du Seigneur, un besoin profond et senti s'y produit : celui de persévérer jusqu'*au bout* dans la voie de fidélité à Dieu ; dans le sentiment de sa propre faiblesse, le juste demande à Dieu de *l'enseigner*. Quelle bonne chose que de ne vouloir que ce que Dieu lui-même enseigne ! Combien le juste alors est plus heureux et aussi gardé de bien des misères !

34. Donne-moi l'intelligence pour que j'observe ta loi, et que je la garde de tout mon cœur.

Mais il y a une manière de servir Dieu, qui n'est pas propre au cœur de l'homme ; — il peut manquer d'intelligence et faire tout de travers, le juste en a la conscience ; c'est pourquoi il demande à Dieu *l'intelligence*, persuadé que la vraie *intelligence* ne peut venir que de lui ; car il est « le Père des lumières ; » lui seul donne l'intelligence de *ses pensées* ! Or ses pensées à qui se rapportent-elles ? Aux siens ; lesquels sont appelés à s'en nourrir, jusqu'à ce que la pleine bénédiction qui les concerne, soit venue et qu'ils y soient établis.

« Dieu, dit Paul, nous a rendus capables d'être les ministres du Nouveau Testament ; » — or « les choses que l'homme n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues et qui ne sont jamais montées au cœur de l'homme ; » comment les comprendrait-il, si Dieu ne lui en donne l'intelligence ?

35. Fais-moi marcher dans le sentier de tes commandements, car j'y prends plaisir.

Le juste, ayant ainsi l'intelligence de la loi de Dieu, ne manque pas de discernement pour juger que le sentier où il n'y a rien à craindre, est celui de l'obéissance aux commandements de Dieu ; aussi, demande-t-il comme une grâce d'y marcher ; son cœur régénéré est disposé à cela, car il y prend plaisir ; il lui faut seulement la force qui vient de Dieu, car par lui-même, il n'en a pas.

36. Inclino mon cœur à tes témoignages et non point au gain.

D'un autre côté, le cœur n'étant pas naturellement sans cupidité, il faut que Dieu en dirige tous les mouvements ; car s'il y a un témoignage à rendre, Dieu veut qu'il soit rendu *gratuitement*, par amour de la vérité et non par amour *du gain*. Mais le fait que le juste

adresse à Dieu cette demande, montre qu'il a compris que ce principe est de Dieu ; c'est pourquoi il désire le réaliser, en communion avec les témoignages de Dieu.

37. Détourne mes yeux, de peur qu'ils ne regardent à la vanité, fais-moi revivre dans ta voie.

Un autre besoin est ici placé devant Dieu, car s'il est indispensable que Dieu dirige les moindres mouvements du cœur, il n'est pas moins nécessaire qu'il le garde de ses tendances naturelles ; par exemple : s'appuyer sur le bras de la chair, est une de ses tendances ; — mais « la délivrance qui vient de l'homme n'est que vanité » (Ps. LX, 13) ; — le juste en a la conscience ; c'est pourquoi il sent le besoin de lutter, *par la prière*, contre une telle disposition. D'un autre côté, ici-bas, « tout est vanité » (Ecclés. I, 2) ; — *la vie* ne se trouve pas en cela, mais seulement dans *la voie* du Seigneur ; là tout est *réel* et *permanent*, et rien de ce que le cœur y découvre, n'est illusoire.

38. Confirme à ton serviteur ta parole, laquelle est pour ceux qui te craignent.

Toutefois, bien que le juste puisse compter sur ce que Dieu a dit dans sa parole, il a besoin pour son cœur que Dieu lui accorde, de temps en temps, des marques sensibles de sa fidélité ; ce n'est pas qu'il en doute, mais c'est afin que sa confiance soit retremnée, dans les circonstances où il se trouve. Au reste, la Parole est pour ceux qui *craignent* Dieu, — qui endurent pour son nom, l'opprobre et le mépris ; elle seule soutient leur fidélité, le juste en a fait l'expérience et c'est ce qui l'engage à demander que la Parole lui soit confirmée.

39. Eloigne de moi l'opprobre que je crains ; car tes arrêts sont bons.

Car le combat n'est pas seulement au dehors, mais aussi au dedans : le juste habite au milieu d'un peuple qui ne craint pas Dieu <sup>4</sup>, et qui tend à une affreuse défection, quoiqu'il professe être le peuple de Dieu. Or si la défection que le juste *craint* arrive, quel opprobre jeté sur le nom de Dieu ! Quelle bonne chose de ne pas être indifférent à ce qui peut diminuer, aux yeux des hommes, la gloire du nom de Dieu ! Tel est l'état spirituel de celui qui connaît Dieu et qui est conduit par lui ;

40. Voici, j'aspire à tes ordonnances ; fais-moi revivre par ta justice.

— d'ailleurs, son plan est tout tracé, sa résolution est prise : « *aspire* aux ordonnances du Seigneur ; » il tend, malgré tout, à ce que sa marche soit toujours davantage en harmonie avec ces ordonnances ; car Dieu agira et par *sa justice* fera *revivre* le juste qui s'attend à lui, car chez les hommes il n'y a aucune justice pour reconnaître et pour agir selon le droit du juste. Mais Dieu agira pour l'homme qui marche droitement devant lui.

Il y a une différence entre : « Fais-moi revivre selon ta parole, » et : « Fais-moi revivre par ta justice ; » quand il est dit : « *par ta parole*, » c'est pour le cœur, afin d'en développer les affections et l'énergie pour Dieu ; — quand il est dit : « *par ta justice*, » cela tient spécialement à l'intervention de la puissance de Dieu, qui, agissant avec justice, contre l'injustice des hommes, *délivrera* le juste et son peuple.

<sup>4</sup> Les Juifs à Jérusalem, à la fin du siècle ; Jean V, 43 ; Dan. IX, 27 ; XI, 30, 31.

*La suite prochainement, si le Seigneur le veut.*



LE  
MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

---

---

**Pensées sur 2 Cor. XII.**

*(Suite et fin de la page 172.)*

Mais Paul revient dans le monde, et maintenant commence l'épreuve. La chair se montre : il avait été au troisième ciel ; il avait obtenu cette merveilleuse richesse de révélations, et la chair lui dit : Il n'y a personne que toi qui ait été au troisième ciel. Dès lors le voilà enflé, et certes ceci n'est pas céleste. C'est tout le contraire. Et voilà comment la chair profite de ce qu'on a été même au troisième ciel. Il n'est pas enflé pendant qu'il y est, parce que la présence de Dieu est là, et que personne ne saurait être orgueilleux en la présence de Dieu. Quelques personnes s'imaginent que d'être au troisième ciel rend orgueilleux. Jamais ! Le danger arrive, quand on sort du troisième ciel ; alors la chair peut s'enorgueillir de ce qu'on y a été. En la présence de Dieu nous sentons notre néant. Mais Paul découvre que la chair est tout aussi mauvaise et méchante que jamais. Partout où la chair agit, si même il s'agit de l'idée du troisième ciel, elle fait du mal, et quand vous pourriez donner à un homme la pensée d'un quatrième ciel, elle n'en serait que pire. Il n'y a aucun moyen de

la corriger. Et qu'est-ce que Dieu envoie ? Une écharde en la chair, un messenger de Satan pour le souffleter. C'est là de la grâce, que Satan lui-même doit être serviteur de Dieu dans le monde, précisément comme cela eut lieu dans le cas de Job. Qui est-ce qui commence l'affaire avec Job ? Est-ce Satan ? Non, c'est Dieu. Dieu dit à Satan : « N'as-tu point considéré mon serviteur Job, qui n'a point d'égal sur la terre, etc ? » Alors Dieu permet à Satan d'amener Job au point même où Dieu le voulait, pour lui faire connaître ce qu'il était. Job avait dit : « L'oreille qui m'entendait disait que j'étais bienheureux, et l'œil qui me voyait déposait en ma faveur ; car je délivrais l'affligé qui criait » etc. Et il l'avait fait : c'était là son troisième ciel, et voilà pourquoi l'Eternel permet à Satan de l'abattre entièrement. Et que dit-il alors ? « J'avais ouï de mes oreilles parler de toi, mais maintenant mon œil t'a vu. C'est pourquoi j'ai horreur d'avoir ainsi parlé, et je m'en repens sur la poudre et sur la cendre, » C'est exactement ce dont il avait besoin. Satan a été employé de Dieu comme instrument, pour amener Job à n'être rien à ses propres yeux, et alors Dieu peut le bénir. C'est une chose fort désagréable que d'apprendre à nous connaître nous-mêmes, mais c'est une chose très-utile. Pierre est criblé, et doit apprendre que cette confiance qu'il a en lui-même est précisément l'occasion de sa chute. A la fin, non-seulement le Seigneur restaure son âme, mais il fait de lui un canal de bénédiction pour d'autres. Quand tu connaîtras ton propre néant, alors tu pourras aller et aider les autres. Pais mes brebis, dit le Seigneur à Pierre. Il est très humiliant et très pénible d'être réduit

à rien, mais c'est très utile, parce que nous sommes tous disposés à penser trop bien de nous-mêmes.

De peur donc que Paul ne s'élevât outre mesure, il lui est donné une écharde en la chair. Nous apprenons par l'épître aux Galates, que c'était quelque chose qui le rendait méprisables dans sa prédication. C'était quelque chose qui le préservait de l'orgueil, mais ce n'est pas là de la force. Nous avons la béatitude de Paul au troisième ciel; nous avons l'homme en Christ qui peut remercier et bénir Dieu pour ce que nous sommes faits en Christ, qui peut dire de nous tous : « Rendant grâces au Père qui nous a rendus capables de participer à l'héritage des saints dans la lumière. » Mais après cela, nous avons une autre chose : la chair et sa disposition à s'élever, et puis enfin une troisième chose : la chair rendue extrêmement fâcheuse. Mais ceci n'est pas la force; au contraire, c'est le dépouillement de la force. Impossible que Dieu favorise la chair, ou vienne en aide à la volonté propre. Il brisera la chair, il vous humiliera par elle, mais il ne la favorisera jamais. Il brise le vase, afin que nous sachions que la puissance n'est pas de l'homme, mais de Dieu. Aussi Paul dit ici : « Quand je suis faible, alors je suis fort. » Quand je suis faible, je sens ma faiblesse, je suis dans la vérité quant à moi-même. Ici l'apôtre prêchait, et sa manière de prêcher était méprisables, et cependant des milliers étaient convertis par son moyen. Or cela ne venait pas de ce qui était méprisables; cela ne venait pas de Paul, mais de Dieu. Alors, après lui avoir fait sentir sa faiblesse, le Seigneur dit : « Ma grâce te suffit; car ma puissance s'accomplit dans l'infirmité. » Si Paul avait eu de la force, il n'eût pas été nécessaire que Christ en eût au-

tant pour lui ; mais si Paul n'en avait aucune, la force qui venait de Christ était en lui. L'homme avait été amené à la conscience de sa faiblesse, afin que la puissance de Christ pût reposer sur lui.

Maintenant j'ai là, non pas l'homme en Christ, mais Christ en l'homme, et c'est ce dont j'ai besoin ici-bas. Si je pense à l'homme en Christ, c'est la perfection. Mais s'il est question de marcher ici-bas, nous avons besoin de force aussi bien que de sincérité, nous avons besoin de puissance. Si la puissance est en moi, voilà le vieil homme élevé, et cela ne vaut rien. Le vieil homme doit être abaissé, et alors une autre puissance est introduite : j'ai Christ avec moi, je suis un homme dépendant. Christ a dit : « L'homme ne vivra pas de pain seulement, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » Nous le voyons constamment dépendant, et toujours parfait. Voilà ce qui est si difficile pour nous. Nous entrons dans le mal à proportion que nous sortons de la dépendance de Dieu. Et c'est pour cela que chez le chrétien, on voit si souvent une chute après un temps de grande joie. Pourquoi ? Parce que sa joie l'a sorti de la dépendance de Dieu. Quand je suis vidé de moi-même, que je suis dans les détresses, les infirmités, les nécessités pour l'amour de Christ, alors je puis dire : je me glorifierai de cela. Et pourquoi ? « Afin que la puissance de Christ repose sur moi. » Maintenant voici où est la bénédiction : avoir la conscience que je ne suis rien, mais en même temps avoir la conscience de la puissance de Christ reposant sur moi. Ce n'est pas l'homme en Christ, mais la puissance de Christ reposant sur lui pendant qu'il marche ici-bas ; c'est Christ dans l'homme. Supposez que je sois vidé de moi-même, et que Christ

vive en moi, qu'est-ce que j'aurai? *Je* ne serai pas toujours au troisième ciel, mais Christ y est toujours. C'est là que j'ai ma sûreté, là que j'ai ma vie, ma justice, tout ce dont j'ai besoin. Christ est mon titre : Je suis en Christ, et non dans le premier Adam. .

La robe qui fut mise sur le fils prodigue, quand il revint à la maison, il ne l'avait jamais eue auparavant. Ce n'était pas un rapiécetage de ses vieux haillons, mais une robe neuve. La plus belle robe fut apportée et donnée. Ainsi ce que nous avons en Adam est perdu, et ne pourra jamais se recouvrer ; mais nous obtenons quelque chose de nouveau et de beaucoup plus précieux. Un homme innocent est celui qui ne connaît pas le bien et le mal ; un homme saint connaît le bien et l'aime. Ce que j'ai maintenant, ce n'est plus la simple innocence, mais c'est ce que Christ vaut en la présence de Dieu. La robe que le père mit sur le fils prodigue était une robe neuve, tirée des trésors de sa maison, une robe qu'il n'avait jamais eue auparavant. Dieu nous a donné Christ dans le ciel. Je ne suis pas toujours dans le troisième ciel, mais Christ y est, et ma place, aussi bien que mon titre, c'est d'y être par la foi, selon l'œuvre de l'Esprit de Dieu. Si Christ est ma vie, il n'y a rien dans cette vie là, qui ne soit pas en harmonie avec le troisième ciel. Le Christ qui est dans le ciel pouvait dire, même quand il marchait sur la terre : « Le Fils de l'homme qui est dans le ciel, » et toute sa vie ici-bas était l'expression de cela. Notre union avec lui est une union réelle, vivante. Je suis dans le Christ en haut, et ce même Christ est en moi en bas ; c'est de là que je tire le principe, comme aussi la puissance de toute ma marche. Je puis être à mon ouvrage et à mes affaires ;

mais dans cet ouvrage et ces affaires, j'ai à vivre Christ — à marcher dans l'esprit de Christ — quelles que soient les circonstances dans lesquelles je me trouve. Si je le fais, l'Esprit n'est pas contristé, et je jouis du troisième ciel : je n'ai pas été inconséquent avec cette place. Je n'y ai pas été, mais j'ai marché d'une manière conséquente, parce que j'ai marché en Christ qui y est. Il est à la fois ma vie, et la puissance de ma vie. Si j'ai été dans le troisième ciel et que j'en sois sorti pour être occupé dans le service, je puis aller en avant avec des affections, moralement et spirituellement, les mêmes, et lorsque j'y retourne je n'en jouis que davantage. Prenez un homme qui travaille toute la journée pour sa famille. Il peut avoir à travailler beaucoup, et éloigné des siens ; mais une fois l'ouvrage fini, il revient, et jouit des siens d'autant plus. Ainsi le chrétien n'est pas seulement dans le troisième ciel ; il a encore à marcher dans le monde. Mais Christ est sa justice, son titre pour être là ; par conséquent sa place est dans le ciel ; et, marchant dans la puissance de cette vie, il se retrouve dans le troisième ciel avec la même fraîcheur de bonheur que jamais. Nous pouvons manquer en cela, mais c'est ce que la puissance de Christ, reposant sur nous ici-bas, accomplit en nous. Remarquez comment Paul parle de notre titre pour prendre une telle place : « Je connais *un homme en Christ*..... Je me glorifierai d'un tel homme. » C'est en cela que nous devrions nous glorifier. Si je dis que je suis en Christ, je me glorifie en cela. Je dis : Quelle étonnante place que celle où Dieu m'a mis ! Il m'a tiré du borbier, et m'a placé avec son Fils. Il prend un brigand sur la croix, et le met dans la même gloire que le Fils de Dieu. Il prend une Marie

de Magdala, de laquelle il chasse sept démons, et la met dans la même gloire que le Fils de Dieu. Je dois me glorifier de cela. Et quel en est l'effet ici sur la terre? Que je passerai pour un fou. Si vous parlez d'un homme en Christ, il dit : Je me glorifierai d'un tel homme ; mais si vous parlez de moi Paul, hélas ! j'étais sur le point de m'élever pour avoir été dans le troisième ciel ! Il ne peut y avoir là aucun bien pour moi, à moins que je ne sois vidé de moi-même. Quand Paul était là, il avait si peu la pensée du moi, qu'il ne savait s'il était dans le corps ou hors du corps.

On dira peut-être que tout cela est de la présomption. Permettez-moi de dire un mot là-dessus. Êtes-vous en Christ? Si vous n'êtes pas en Christ, vous êtes perdu. Il ne sert à rien de dire que c'est de la présomption. Si vous n'êtes pas en Christ, vous êtes perdu. Si vous êtes en Christ, vous êtes sauvé. Qu'en résulte-t-il? Christ n'est-il pas votre justice? N'est-ce pas dans cette justice et non en vous-mêmes, que vous allez à la gloire? Nous ne pensons jamais assez mal de nous-mêmes, comme pécheurs dans la chair. Si je sais ce que c'est que d'être perdu — sans Christ — je ne penserai pas qu'il y ait de la présomption à me glorifier d'être en lui. Je n'ai nul besoin de penser à moi-même, parce que je suis parfaitement heureux en la présence de Dieu. Il m'a rendu heureux par la grâce qui m'a amené là, et par la communion que j'ai maintenant avec lui-même dans le lieu où il m'a placé. Nous devons être enseignés pratiquement, et c'est pourquoi Paul avait cette écharde dans la chair. Après qu'il eut connu sa propre misère et Christ sa justice, il avait encore à apprendre à fond son propre néant. Voilà la grande affaire qui reste pour

nous. Nous sommes en Christ, l'ayant comme notre justice ; mais si nous n'en avons qu'une légère idée, ce n'est pas de la communion avec Dieu, quoique la grâce intervienne, et qu'il y ait intercession. L'homme en Christ a sa position devant Dieu, et dès lors son affaire est de manifester Christ devant le monde. Pour cela il a besoin de puissance, et la puissance ne vient pas simplement du fait, qu'on a été dans le troisième ciel, elle ne vient pas simplement de ce qu'on est devenu justice de Dieu en Christ. Il a besoin d'une puissance *actuelle*. Être sincère n'est pas assez. Vous rencontrerez des tentations, vous aurez vos affaires, vos épreuves, d'une sorte ou d'une autre, et vous avez besoin de la puissance qui rend Christ précieux à votre cœur, qui fait que tout ce que vous rencontrez est comme rien pour vous. C'est Christ lui-même qui devient votre puissance — la puissance de Christ reposant sur vous.

Maintenant je vous demanderai, si vous pouvez dire : « Quand nous étions dans la chair ? » C'est une chose importante, et l'apôtre en en parlant dit : « Quand nous étions dans la chair. » Avez-vous appris que le terrain sur lequel vous êtes debout devant Dieu, n'est pas le terrain sur lequel était le premier Adam, mais que Dieu vous a mis sur un nouveau terrain dans le second Adam, le Seigneur Jésus-Christ ? S'il en est ainsi, je dis que vous êtes un homme en Christ, et que, en conséquence, vous avez à marcher comme Christ a marché. Sinon, vous avez une leçon à apprendre, vous avez à réaliser dans votre âme que sans Christ vous êtes perdu, et que, par conséquent, si vous devez avoir une espérance quelconque, ce doit être en Christ. Mais Dieu me place en Christ, et alors je dis : Oh ! je suis en Christ devant

Dieu. Il a porté mes péchés et les a ôtés ; il les a effacés pour toujours. Mais bien que la puissance de la nouvelle vie et la présence du Saint-Esprit soient là, je ne me glorifierai pas de moi-même, sinon dans ce qui brise cette misérable chair, mais je me glorifierai en Christ.

Votre désir est-il de manifester Christ devant le monde ? Vous direz que vous avez besoin de puissance ; mais pour cela, il vous faut être vidé du moi, et le trouver, lui, comme votre justice devant Dieu ; alors, dans votre faiblesse, vous aurez sa puissance comme votre puissance pour marcher dans ce monde. C'est alors que nos cœurs pourront dire : « Viens, Seigneur Jésus ! »

Que le Seigneur vous apprenne ce que c'est que l'apprécier maintenant, d'abord en votre qualité de pauvres pécheurs, qui le connaissent comme répondant à tous nos besoins, puis dans la communion de son amour, comme Celui qui est cher à nos cœurs, et comme Celui que nous languissons de voir face à face dans toute sa plénitude.



### Notes sur le Psaume CXIX.

(Suite de la page 180.)

Vau. — 41. Et que ton amour vienne sur moi, ô Eternel ! et ton salut selon ta parole.

Or cette délivrance est l'espoir du juste ; Dieu l'a promise, *sa parole* fait foi et elle est le fondement sur lequel son espérance est bâtie. Si Dieu a fait des promesses, ceux qui en sont les héritiers sont indubitablement les objets de son amour ; c'est à ce point de vue

que le juste se place, pour demander que le bon plaisir, que « l'amour de Dieu vienne ou repose sur lui ; » mais ici deux choses se présentent : 1° l'amour en action et 2° l'amour en repos. L'amour agit pour délivrer et quand la délivrance est accomplie, l'amour se complait et trouve son repos en ceux qu'il a béni.

Cette bénédiction a été la part de Christ lorsque, aux jours de sa chair, il était l'objet des soins de Dieu et, en même temps, celui en qui Dieu prenait son bon plaisir. Telle est aussi la part des chrétiens : Dieu les aime comme il a aimé Christ ! (Jean XVII) — ils sont les objets desquels son amour s'occupe et ils sont agréables devant Dieu, dans le Bien-aimé (Ephés. I).

42. Alors j'aurai de quoi répondre à celui qui m'outrage ; car je me confie en ta parole.

Pendant que le juste est dans la fournaise, les méchants, jugeant sur les apparences, peuvent mettre en doute que le bon plaisir de Dieu demeure sur lui ; c'est ce qui arriva à Christ lui-même (Matth. XXVII, 43) ; néanmoins la confiance du juste n'est point ébranlée et son cœur n'est pas troublé, par ce que les méchants disent, car la délivrance qu'il attend est assurée et Dieu lui-même l'opérera ; alors le juste aura de quoi répondre à ses adversaires, dont les outrages n'auront eu aucun effet pour affaiblir l'espérance de sa foi : « En ta parole je me confie, » — car « toute chair est comme l'herbe, et toute la gloire de l'homme est comme la fleur de l'herbe ; mais la parole de notre Dieu demeure éternellement. »

43. Et n'ôte pas entièrement de ma bouche la parole de la vérité ; car je m'attends à tes arrêts.

Dans le développement des dispensations de Dieu en-

vers son peuple, il peut arriver que, agissant par voie de châtement, Dieu lui ôte entièrement le privilège de posséder ou de comprendre sa parole, et actuellement c'est bien le cas d'Israël, — qui est sous la terrible prophétie d'Amos : VIII, 11. Le temps viendra, où Israël retrouvera tout en Christ; mais en attendant que cette bénédiction soit la part du peuple terrestre de Dieu, le juste ayant l'intelligence des voies de Dieu envers son peuple, et ayant conscience du châtement qui pèse sur lui, se soumet tout en demandant à Dieu la grâce que toute lumière ne lui soit pas ôtée, afin que, de sa bouche, il puisse encore, *selon la vérité*, rendre témoignage au Dieu d'Israël.

44. Alors j'observerai ta loi constamment, à toujours, à perpétuité; 45. et je marcherai au large, car je recherche tes ordonnances.

La vérité seule sanctifie et met l'âme en état de garder et de pratiquer ce que Dieu a ordonné à son peuple; or, Dieu est digne qu'on l'honore en agissant ainsi: le juste en a le sentiment, c'est pourquoi il expose à Dieu, avec simplicité de cœur, les heureux effets que la vérité produira en lui. Un tel langage montre que le cœur, placé sous l'effet de la Parole, est disposé pour Dieu, qu'il n'a pas en vue d'autres intérêts que ceux qui se rapportent à la gloire de son Dieu, gloire qui ressort d'un témoignage fidèlement rendu en face de la révolte des hommes contre Dieu.

46. Et je parlerai de tes témoignages en présence des rois, et je ne serai pas confus.

Le juste sait quelle est la force que donne la vérité, pour parler librement même devant les rois. *Les témoignages* de Dieu sont certains, on peut en parler sans

craindre d'être confus à leur sujet ; les méchants peuvent s'y opposer, et s'y opposeront toujours ; mais leur opposition ne peut en rien diminuer, dans le cœur du juste, l'appréciation qu'il fait des commandements de son Dieu, car il *les aime* et ils feront *ses délices*.

47. Et je ferai mes délices de tes commandements que j'aime.

48. Et je lèverai mes mains vers tes commandements que j'aime et je méditerai tes statuts.

C'est donc à une telle source que le juste se propose de puiser la jouissance de son âme ; d'ailleurs, il ne saurait la trouver au milieu d'un peuple, où l'autorité de Dieu est méconnue ; et qui honore Dieu de ses lèvres et non du cœur. Notre glorieux Sauveur, dans les jours de sa chair, a réalisé une telle position, selon la perfection qui lui était propre, au milieu d'un peuple transgresseur et qui rejetait le témoignage qui lui était présenté par lui-même. Au milieu des Juifs sa jouissance était restreinte à sa communion avec le petit nombre de ceux que la libre grâce de Dieu avait rassemblés autour de lui (Ps. XVI, 3).

Toutefois, quel que soit l'état du peuple, au milieu duquel le juste se trouve, c'est vers les commandements de son Dieu qu'il lève ses mains, car ce sont eux qui donnent à son cœur la sagesse et qui lui servent de clef pour méditer les statuts de son Dieu.

ZAÏN. — 49. Souviens-toi de la parole [donnée] à ton serviteur, puisque tu as mis en moi l'espérance.

Ici, le juste n'est plus uniquement préoccupé de l'énergie selon laquelle il se propose d'agir, lorsque Dieu aura accompli envers lui, tout ce que son cœur désire (vers. 41 : L'amour est la plénitude de Dieu) ; ses circonstances extérieures ont pour un moment replié ses

pensées sur lui-même ; mais la foi est dans son cœur, elle s'attache aux promesses de Dieu, car il est fidèle à *sa parole* ; c'est pourquoi le juste n'est nullement surmonté par le découragement que sa position pourrait si facilement produire : Dieu a mis en lui *l'espérance*, et selon cette espérance, il sera tiré de son affliction, car c'est sur Dieu qu'il compte pour cela.

50. Voici ma consolation dans mon affliction, c'est que ta parole me fait revivre.

La position du juste est ici bien dessinée : il est « *dans l'affliction* ; » son espérance n'est pas encore accomplie, quand elle le sera il n'y sera plus ; car « Dieu essuiera toutes les larmes de ses yeux. » Mais quoique dans l'affliction, la parole dont il se nourrit, produit en son cœur une force spirituelle qui le tient debout dans son affliction ; outre ce bon effet, il *est consolé* par la considération que c'est cette parole qui le fait vivre. Or s'il vit, c'est pour Dieu.

51, 52. Les orgueilleux se moquent fort de moi, je ne me détourne pas de ta loi : je me souviens de tes arrêts de jadis, Éternel ! et je me sens consolé.

Alors qu'importe que les orgueilleux se moquent de lui ; la Parole l'élève au-dessus de leurs moqueries, car par elle il a l'intelligence pour comprendre que les moqueries sont toujours, au milieu d'un peuple infidèle, la portion de celui qui craint Dieu et le sert. La conduite des orgueilleux envers le juste, fait donc ressortir le bon état de son âme et ce ferme attachement pour la loi de son Dieu : « je ne me détourne pas de ta loi : je me souviens de tes arrêts de jadis, Éternel ! et je me sens consolé. » Ce verset rappelle à notre souvenir l'expérience du pieux Asaph, au Ps. LXXIII : son cœur était

rudement éprouvé au milieu de son peuple, car peu s'en fallut que son pied ne glissât ; mais entrant dans le sanctuaire du Dieu fort, il y apprend ce que Dieu a arrêté concernant les méchants ; en même temps il apprend ce qui arrivera à lui-même ; alors il est fortifié et consolé. C'est exactement la même expérience ici : Dieu, dès longtemps, a arrêté que le méchant serait jugé, et le juste délivré et béni ; ce rayon de lumière produit son effet en lui, son cœur *est consolé*, il le sent ; ce n'est pas une illusion, car il peut dire : « Je serai donc toujours avec toi, tu m'as pris par la main droite, tu me conduiras par ton conseil, et après cela, tu me recueilleras dans la gloire. »

53. Une ardente indignation me saisit à cause des injustes qui abandonnent ta loi.

Plus on est dans la lumière de Dieu, plus le caractère de Dieu s'imprime, en quelque sorte, en nous ; les sentiments qui s'y rattachent se produisent, par conséquent, à la vue du mal qui se pratique : on est rempli *d'indignation*, on voudrait venger Dieu du déshonneur qui lui est fait, par l'abandon de la loi qu'il a donnée pour règle à son peuple.

Sous l'évangile, ce sentiment est le même quant au mal : « il faut haïr la robe souillée par la chair ; » mais non quant à celui qui le pratique, car il est écrit : « Ayez pitié des uns, en usant de discrétion ; et sauvez les autres par la frayeur, les arrachant comme hors du feu. » « Là où le péché a abondé, la grâce y a surabondé » (Jude 22, 23 ; Rom. V, 20).

54. Tes statuts sont [le sujet de] mes cantiques, dans la maison de mon pèlerinage.

Ici, le juste en revient à ce qui le regarde personnel-

lement : il n'est pas sans espérance pour ce qui le concerne ; son cœur est joyeux, quoique loin de sa patrie ; car dans son exil, les soins de son Dieu se montrent envers lui : dans sa marche il est guidé par des statuts qui le rendent sage, tellement qu'il marche en assurance en face de ses ennemis.

55. La nuit, je me souviens de ton nom, ô Eternel ! et je garderai ta loi.

Mais une autre grâce est accordée au juste : il se souvient du nom qui caractérise les rapports de Dieu avec Israël (Exode VI). Lorsque Israël eut abandonné la loi et qu'il se fut rendu abject aux yeux de Dieu par toutes ses iniquités, il perdit la jouissance de ce nom glorieux ; mais ici, le cœur du juste est converti à Dieu, il trouve de nouveau la jouissance du *nom* qui est à la base de ses relations avec Dieu. La nuit même ne peut interrompre sa communion avec Jehovah, car le nom qui relève Israël aux yeux des nations, lui est révélé. Jouissant d'un tel privilège, sera-t-il indifférent à l'égard de la fidélité qui glorifie Dieu ?

56. Voici ce qui m'est propre, c'est que j'observe tes ordonnances.

Non, dit le juste, « ce qui m'est propre, c'est que j'observe ses ordonnances ! » On voit ici la nouvelle naissance, — le langage d'un cœur nouveau. Un cœur de pierre n'a pas de tels désirs pour Dieu ; ce qui est propre à la chair, c'est le péché et rien autre. Or ici, l'effet de la vie de Dieu, communiquée à l'âme, c'est de produire le bien : savoir de bons fruits, car la vie nouvelle est en accord avec les ordonnances de Dieu ; la chair, au contraire, s'y oppose toujours.

HETB. — 57. O Eternel ! j'ai conclu que ma portion est de garder tes paroles.

Le juste est ici pleinement fortifié dans son âme et c'est à pleines voiles qu'il entre dans la jouissance de ses privilèges. Quelle grâce ! — quel bonheur, en effet, lorsqu'au milieu du mal, et exposé au mépris des hommes sans Dieu, on ne veut d'autre portion que celle-là, étant profondément convaincu que c'est le seul moyen d'honorer Dieu. Remarquez encore que le juste n'a que cela ; il est rejeté de son peuple et il n'a rien, pas même un lieu où reposer sa tête. Tel a été le cas de Jésus au milieu d'Israël et tel sera aussi aux derniers jours le cas du juste (ou résidu), dont les sentiments sont ici exprimés, sentiments qui seront en contraste avec ceux de la masse des Juifs, à cette époque future ; alors qu'une affreuse révolte éclatera non-seulement au milieu des nations, mais aussi au milieu des Juifs incrédules.

58. Je t'ai supplié de tout mon cœur ; aie pitié de moi selon ta parole.

Toutefois, de telles circonstances sont une occasion pour que la foi se montre ; la connaissance de Dieu et de ses pensées élève le cœur du juste et il peut exposer, sans détour et sans crainte, son état et ses circonstances à Dieu, car le secours ne peut venir que de lui ; et il sait, *par la Parole*, quel est le sentiment qui préside, dans les réponses de Dieu au juste : Dieu est pitoyable, il aura pitié du juste qui crie à lui.

59. J'ai fait le compte de mes voies, et j'ai rebroussé chemin vers tes témoignages.

En tout ceci le juste n'agit pas à la légère ; il ne perd pas de vue quel est le sérieux qui se rattache à sa marche journalière : « il fait le compte de ses voies ; » il

ne veut pas aller en avant, sans que ses voies soient justifiées *sur les témoignages* de Dieu ; car « il y a telle voie qui semble droite à l'homme et dont la fin est la mort. » — Rien donc de plus heureux pour celui qui craint Dieu, que de prendre le chemin de ses témoignages.

60. Je me suis hâté, et n'ai point différé à garder tes commandements.

Il y entre même sans retard, il a hâte que ce qui glorifie Dieu s'accomplisse. Que de fois l'on est exposé à se hâter pour ses propres affaires et non pour celles de Dieu. C'est pour cela que l'obéissance chrétienne est si souvent négligée. Cette obéissance devient pourtant facile, lorsque le cœur est détaché des choses de cette vie, et qu'il n'en jouit que pour Dieu.

61. Les troupes des méchants m'ont pillé, mais je n'ai point oublié ta loi.

Les méchants alors peuvent venir et piller le juste sans que pour cela sa fidélité à Dieu en soit ébranlée. On peut accepter avec joie l'enlèvement de ses biens quant on sait que dans les cieus, il y en a de meilleurs et de permanents qui nous attendent. Ainsi on ne devient pas infidèle à Dieu pour garder ses biens terrestres. Leçon sérieuse pour peu qu'on y réfléchisse ; voir 1 Cor. VI, 7, 8 et Actes V.

62. Je me lève à minuit pour te célébrer, à cause des ordonnances de ta justice.

Le joug du Seigneur est aisé et son fardeau est léger ; celui qui s'en charge peut se lever et chanter, car bien que la chair n'y gagne pas, le juste est heureux de ce que Dieu l'enseigne par les ordonnances de sa justice ; s'il les observe, il n'y aura pas pour lui d'occasion de chute.

63. Je m'accompagne de tous ceux qui te craignent et qui gardent tes commandements.

De plus, ceux qui se trouvent dans ce chemin, ne peuvent pas rester isolés; un besoin de communion, d'épanchement de cœur, se fait sentir; toutefois, ce n'est qu'avec ceux *qui craignent* Dieu et qui pensent à son Nom (Mal. III, 16), que le juste réalise cette douceur. Il est heureux, lorsque le jugement spirituel est ainsi formé à discerner ce qui diffère; car le formalisme religieux n'est pas la vraie piété: le juste, celui qui se tient près de Dieu, ne s'y trompe pas, car pour lui elle consiste dans l'observation des commandements de Dieu.

64. Eternel, la terre est pleine de tes faveurs, enseigne-moi tes statuts.

Le juste s'attend à Dieu, sa bonté s'étend à tous; elle se montre dans les faveurs que Dieu accorde à tous, car il est le conservateur de tous les hommes, mais particulièrement des fidèles. Il y a donc cet avantage pour le juste, que sa foi voit Dieu, qu'elle compte sur sa puissance pour l'accomplissement de tout ce qu'il a promis à la foi. Etant ainsi l'objet des soins de Dieu, le juste aime à être enseigné de Dieu, son cœur n'étant pas préoccupé par les soucis de la vie. Or, en proportion que l'on dépend de Dieu, on aime à être enseigné par lui.

ТѢН. — 65. Eternel, tu as fait du bien à ton serviteur, selon ta parole.

Plus on s'attend à Dieu, plus on expérimente qu'il est bon et fidèle à sa parole; la confiance que l'on met en lui, ne peut être trompée; il peut arriver qu'il y ait des exercices de cœur avant la délivrance, mais ces

exercices préparent le cœur du juste à jouir des rafraîchissements que Dieu veut lui accorder, en attendant que la pleine bénédiction soit établie dans le pays d'Emmanuel.

66. Enseigne-moi à avoir du sens et de l'intelligence, car j'ai cru à tes commandements.

En savourant le bien que Dieu a fait à son âme, le juste désire avancer toujours davantage dans le bien ; il désire gagner en bon sens et en intelligence pour bien comprendre quelle est la volonté de Dieu à son égard, afin de régler toujours mieux son témoignage et sa marche selon la pensée de Dieu ; car il a foi à ses commandements.

*La suite prochainement, si le Seigneur le veut.*



**Quelques extraits d'un vieux livre intitulé :**

## DU COMBAT CHRÉTIEN,

PAR PIERRE DUMOULIN.

*De la médisance et de la calomnie.*

En cela se découvre la perversité de l'homme. Car si un vaisseau a deux anses, dont l'une soit sale, et l'autre soit nette, nous le prenons par celle qui est nette. Pourquoi ne faisons-nous le même en la vie de nos prochains ? Pourquoi la prenons-nous par ce qui est de plus sale, et nous attachons-nous à ses imperfections ? Semblables aux sangsues qui ne sucent que le mauvais sang ; et aux corbeaux qui passent par-dessus les bons fruits et se jettent sur les charognes ?

Or parce que la médisance est commune entre les hommes, on l'estime être chose légère et on la met entre les moindres péchés. Mais l'apôtre n'en juge pas ainsi. Car il dit que les médisants n'entreront point au royaume de Dieu. De ces médisances, quelques-unes disent choses vraies, en cela condamnables en ce qu'elles découvrent ce qu'il faut taire, selon que dit l'apôtre Pierre, que charité couvre une multitude de péchés (1 Pier. IV).

Quelquefois le médisant dit choses fausses et calomnieuses. Telle était la calomnie de Jézabel contre Naboth ; et de la femme de Putiphar contre Joseph ; et d'Amazias, sacrificateur de l'idole, contre Amos ; et des Juifs contre Jérémie, l'accusant d'avoir intelligence avec les Caldéens ; et des scribes et sacrificateurs contre Jésus-Christ.

Mais le plus souvent les calomnieurs mêlent quelque chose de vrai parmi le mensonge, et se servent de la vérité pour colorer le mensonge. Ainsi, Matth. XXVI, des faux témoins déposent contre Jésus-Christ lui avoir ouï dire qu'il peut défaire le temple et en trois jours le rebâtir. Car il n'avait jamais parlé de détruire le temple lui-même ; mais avait dit : « Détruisez ce temple, et en trois jours je le réédifierai » (Jean II). Entendant parler, non du temple bâti de pierres, mais du temple de son corps. Ainsi Doëg, Iduméen, rapporta véritablement à Saül qu'Ahimélec avait donné des pains à David et le glaive de Goliath : mais la calomnie était en ce qu'il en faisait un crime et conspiration contre le roi.

De cette médisance viennent les querelles, les rancunes invétérées. Et y a-t-il qui voudrait avoir donné un bras pour racher une parole de médisance qui lui est échappée. Le psalmiste, au Ps. LII, appelle langue du médisant un rasoir affilé. Et Agur, au XXX<sup>me</sup> chap. des Proverbes, dit qu'il y a une manière de gens dont les dents sont épées, et les dents machelières sont couteaux. Sur cela s'étend Jacques, au troisième chapitre. Et ce philosophe ne parlait pas sans raison, lequel enquis laquelle de toutes les bêtes était la plus dangereuse, répondit : entre les privées c'est le flatteur, entre les sauvages c'est le calomnieur.



LE

## MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

---

**Un mot sur la sûreté et la fermeté de  
nos rapports avec Dieu.**

C'est une chose digne de remarque que, dans le combat, ou mieux dans la victoire, dont l'apôtre parle à la fin du huitième chapitre de l'épître aux Romains, le péché ne paraisse pas *comme ennemi*. Il y a, dans le fait, deux espèces de combats tout à fait différentes. La lutte entre la chair et l'Esprit, et la lutte que nous poursuivons contre l'ennemi, en notre qualité de combattants ou d'armée de Dieu, par la puissance du Saint-Esprit. Cette dernière a pour but de nous mettre spirituellement en possession de tout ce qui nous est promis, de gagner les âmes, puis de vaincre et de repousser la puissance de Satan dans le monde. La lutte contre la chair continuera jusqu'à la fin de cette vie terrestre ; mais nous ne pouvons poursuivre avantageusement le combat extérieur contre l'ennemi, que lorsque la chair se tait en réalité, vaincue par la puissance de l'Esprit en nous, car la vie de Jésus en nous est notre vie. On ne peut pas attaquer courageusement l'ennemi hors du camp, pendant que la révolte est dans le camp lui-même. Lorsque, à cause de notre négligence et d'une

imparfaite communion avec Dieu, la chair réussit à produire, dans notre âme, des difficultés et de l'incertitude, nous ne sommes plus en état de continuer victorieusement et en simplicité de cœur, la lutte contre l'ennemi dans le monde. Il faut être tout à fait au clair quant à ses relations avec Jésus, pour pouvoir prendre la position d'un combattant de Dieu, et pour lutter au nom de Jésus dans le monde.

La lutte intérieure d'une âme non affranchie — il en est et devrait en être toujours ainsi — a pour but d'acquérir la sûreté et la certitude quant à ses propres rapports avec Dieu. Il est bien des âmes, qui se réjouissent jusqu'à un certain point dans la grâce de Dieu, qui même comprennent assez clairement la doctrine de l'affranchissement, auxquelles il arrive d'être troublées et embrouillées au sujet de leurs rapports actuels avec Dieu, lorsqu'il s'agit de l'état de leur conscience devant Dieu et lorsque cette conscience se trouve dans la présence de Dieu, ou de la mort, ou de la puissance de Satan; dans des circonstances, en un mot, où son état est mis à l'épreuve. Ces âmes ne doutent pas précisément de leur salut en général, ni de l'amour de Dieu en lui-même; mais, dès que leurs rapports actuels et réels avec Dieu sont mis en question, elles sont embrouillées. Alors non-seulement leur communion avec Dieu est interrompue pour un moment, en sorte qu'ils doivent s'humilier pour leur négligence; c'est ce qui arrive à tous les chrétiens dès qu'ils laissent pénétrer dans leurs cœurs une seule pensée qui n'est pas selon l'Esprit — mais, n'étant pas réellement dans la présence de Dieu, ils ne peuvent juger leur état et ne sont pas au clair quant à leurs véritables rapports avec Dieu.

Le croyant, au contraire, lorsqu'il est au clair sur ses rapports avec Dieu (si du moins il marche habituellement avec Dieu), sent avec honte, à chaque souillure, que de telles choses ne conviennent pas à ces rapports; mais son âme ne tombe nullement dans le trouble. Avec un cœur humilié, il cherche le rétablissement de sa communion et s'attend, pour cela, au Dieu de toute grâce. Quoi qu'il en soit (et je suis certain d'avoir, à l'appui de cette assertion, le témoignage de beaucoup d'âmes), dans de tels cas, où la conscience est effectivement souillée, il y a, pour elles, quelque chose d'obscur et d'incompréhensible dans leurs propres rapports avec Dieu. Or, pour remédier à cet état de doute, il ne suffit pas de présenter l'amour de Dieu. Ces âmes croient à cet amour et elles ont raison; mais il leur manque encore quelque chose, parce que la conscience sait que l'amour de Dieu ne peut pas être en contradiction avec la sainteté et la justice de sa nature; tandis que ces mêmes âmes ont le sentiment d'être en contradiction avec cette justice et cette sainteté. Ce qui leur manque, c'est la lumière quant à la Justice. La grâce est bien la source de toute espérance; mais « la grâce règne par la justice ». Lors du jugement, la justice régnera; de là vient que tous ceux qui paraissent en jugement devant Dieu sont condamnés. Mais maintenant règne la grâce, c'est-à-dire l'amour de Dieu, agissant au milieu des pécheurs et en rapport avec le péché. Néanmoins il faut que la justice soit là, afin que nous puissions demeurer en paix devant Dieu. Où donc trouver cette justice, afin que l'on puisse jouir sans empêchement de la grâce? Nous allons chercher dans l'Écriture sainte la réponse à cette question.

La réponse se rattache aux deux positions tout à fait différentes du premier et du second Adam. Nous examinerons donc ces positions et leurs relations, afin d'exposer bien clairement la condition du croyant, et en premier lieu celle du premier Adam et les voies de Dieu envers lui.

Aucune promesse n'a été donnée au premier Adam. Lorsque Dieu prononça sa sentence sur le serpent, il dit que la semence *de la femme* lui briserait la tête. Or Adam n'était point la semence de la femme. Ainsi aucune promesse ne fut donnée au premier Adam, notre père selon la chair. Dès le commencement, on voit clairement et distinctement qu'il n'y a aucune liaison, aucune relation de vie, entre Dieu et la chair. Dieu a produit la preuve de cette vérité de toutes sortes de manières ; et nous voyons aussi, dès le commencement, le premier Adam remplacé par le second. Mais des promesses furent données à Abraham et à sa semence après lui (ce qui est toujours le premier Adam), promesses sans condition, qui n'ont donc point soulevé la question de la justice. Dieu a promis, sans condition, que toutes les familles de la terre seraient bénies dans la semence d'Abraham.

Il faut cependant que la question de la justice soit élevée ; et, parce que l'homme a la prétention *d'être juste, ou d'acquérir la justice*, Dieu a d'abord posé la question de la justice sur ce pied-là. Il donne une mesure parfaite de la justice humaine, qui est, en même temps, une mesure de la perfection de toute créature raisonnable, comme telle : « Aimer Dieu de tout son cœur et le prochain comme soi-même, » serait la perfection d'un homme comme homme ; les anges eux-

mêmes marchent selon cette règle. Or Dieu ne pouvait pas donner une autre mesure pour que la créature, comme telle, pût être heureuse. Mais la forme dans laquelle cette règle est présentée aux hommes est telle que l'accomplissement de cette justice est exigé de l'homme lui-même. Or, déjà dans les expressions mêmes qui servent à la communication de la Loi, la sagesse de Dieu a indiqué le véritable état de ceux auxquels cette Loi est communiquée. Nous écartons complètement ici Israël et les particularités de la vie civile qui sont contenues dans la Loi, pour ce peuple; nous ne nous occupons (comme le fait d'ailleurs l'apôtre Paul) que de la base éternelle des rapports de l'homme avec Dieu sur le pied de la Loi. La Loi nous dit et elle doit parler ainsi : « Fais cela et tu vivras. » Mais qu'apprend-on par ces paroles, si on les pèse avec une conscience sérieuse? Dès que Dieu dit : « Fais cela et tu vivras, » je suis donc mort. Et si l'homme prétend accomplir la Loi comme s'il *n'était pas mort*, le résultat de ses efforts sera justement de mettre en évidence cet état de mort. Mais, en réalité, en me promettant la vie si j'obéis, la Loi établit d'avance que je n'ai point la vie; et ce principe est clairement exposé dans l'observation que fait l'apôtre, que : « si une loi avait été donnée, laquelle pût rendre vivant, alors la justice serait réellement par une loi. » Et non-seulement cela, mais si l'on n'est pas obéissant l'on est maudit ou, comme dit l'apôtre : « La Loi est un ministère de mort et de condamnation. » On ne trouve donc pas la justice par la Loi.

Mais l'histoire du premier Adam s'étend encore au delà de son assujettissement à la Loi. Dieu lui-même

est apparu dans le monde et cela dans la personne de Jésus-Christ. Par là, la capacité de l'homme pour satisfaire à sa responsabilité et pour rester en relation avec Dieu, fut mise à une épreuve définitive. Il est important de remarquer ici que l'incarnation du Fils de Dieu n'est point une union avec l'homme. Nous y trouvons l'expression de la perfection de la Divinité, dans la forme de l'humanité réelle, afin de voir si le premier Adam, ou la chair, pouvait demeurer en relation avec la Divinité lorsque celle-ci s'approchait de lui autant que possible et entraît, pour ainsi dire, en contact avec l'homme dans le plus parfait déploiement de la plus tendre bonté et d'un amour qui agissait en rapport avec la misère de l'homme. Mais Christ n'était pas *uni* à l'homme ; il ne s'est pas non plus *fait un* avec eux dans leur état de péché. C'était un homme sans péché parmi les pécheurs ; l'union de l'absence du péché avec le péché n'était pas possible. « Or Jésus leur répondit en disant : L'heure est venue, pour que le Fils de l'homme soit glorifié. Amen, amen, je vous dis, si le grain de blé tombé en terre, ne meurt pas, il demeure seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit » ( Jean XII, 23, 24 ). Mais poursuivons ici notre histoire du premier Adam.

*La suite prochainement, si le Seigneur le veut.*



### Notes sur le Psaume CXIX.

( Suite de la page 199. )

67. Avant que je fusse affligé, je m'égarais, mais maintenant j'observe ta parole.

L'affliction vue ici dans ses fruits précieux, est rangée au nombre des grâces accordées au juste ; il lui a fallu cela, afin de rentrer dans le chemin de Dieu ; le cœur volontaire s'égaré toujours, les sentiers qu'il se trace ne conduisent pas au but établi de Dieu. C'est donc une grâce pour le juste d'avoir été affligé ; sa chair a été broyée, sans doute : mais le fruit qui en a été produit, combien ne vaut-il pas davantage que les choses auxquelles il a fallu renoncer ! « Dieu nous châtie pour notre profit, afin de nous rendre participants de sa sainteté. » Dieu ne veut pas que les siens errent, ce n'est pas un témoignage pour lui ; il a donné sa parole afin que le juste agisse en vue du glorieux but qu'elle révèle à son âme.

68. Tu es bon et bienfaisant, enseigne-moi tes statuts.

Si donc Dieu prend la verge et qu'il châtie, c'est dans son amour qu'il le fait ; même le juste n'est pas privé des effets de sa bonté, il rend lui-même témoignage à la fermeté du caractère de Dieu : « Tu es, dit-il, bon et bienfaisant ; » — impossible que la porte de ses compassions soit fermée à toujours. L'effet de toutes ces expériences pour le cœur du juste est, qu'il se plaît dans l'obéissance, comme étant ce qui convient à l'homme et ce qui honore Dieu.

69. Les orgueilleux ont forgé des faussetés contre moi ; mais je garderai de tout mon cœur tes commandements.

Or, si le juste est ainsi l'objet des soins de Dieu, Satan en est jaloux et il travaille, par des calomnies, à troubler la paix de son âme. — Mais le juste y est préparé, il ne craint pas les mauvais rapports ; son cœur est ferme, c'est sur l'Éternel qu'il s'appuie ; c'est pourquoi il gardera, malgré tout, les commandements

de son Dieu, car son chemin ne peut être fermé. On peut comparer à ce sujet, ce que Jésus envoya dire Hérode (Luc XIII, 52).

70. — Leur cœur est épaissi comme de la graisse, mais moi, je prends plaisir en ta loi.

Ici l'état moral des méchants est en contraste avec celui du juste. La prospérité des méchants les perd, elle sert à les éloigner de Dieu; ils ne voient pas que le chemin où ils sont est glissant, et tandis que le juste prend plaisir en la loi de Dieu, eux s'en éloignent.

71. — Il m'est bon que j'aie été affligé, afin que j'apprenne tes statuts.

Ce contraste conduit le juste à revenir sur les bons effets qu'a produits la discipline sous laquelle il a passé: il a reçu la correction, comme un enfant qui en comprend le but. — Mais quant aux méchants, ils en sont exempts: Dieu les laisse marcher selon leurs convoitises, car il n'y a aucun lien entre Lui et eux.

72. — La loi que tu as prononcée de ta bouche m'est plus précieuse que mille pièces d'or et d'argent.

Ici nous avons l'effet moral de la discipline sur le juste, la chair ayant été jugée; il déclare maintenant combien il apprécie la parole de Dieu, car ce n'est que dans l'obéissance qu'on en découvre la valeur. Hors de l'obéissance, *l'œil n'est pas net*, autre chose que la parole occupait le cœur; il fallait donc que Dieu intervînt et qu'il châtiât pour rendre son serviteur obéissant. Quant à Christ, jamais cela ne fut nécessaire, car chaque matin son oreille était attentive aux enseignements de son Dieu (Esaïe L, 4). — Au verset précédent le juste apprécie le *châtiment*; dans celui-ci, c'est la *loi*, car dans les jours d'affliction qu'il a rencontrés, il avait gradu-

ellement expérimenté de quel secours était pour lui la parole sortie de la bouche de Dieu, car c'est d'elle que le cœur tire la lumière qui seule peut le réjouir. Ainsi restauré, il établit sans obscurité le contraste de l'or et l'argent, avec la loi de l'Éternel, envisagés dans leurs effets respectifs sur le cœur. Hélas ! quand l'âme est loin de Dieu, souffrante et languissante l'or et l'argent ne la restaurent pas.

100. — 73. — Tes mains m'ont fait et façonné, rends-moi intelligent, afin que j'apprenne tes commandements.

Ce verset nous montre l'état spirituel du juste, sous un autre aspect. Ayant dû passer à travers bien des choses pénibles, il en avait néanmoins reçu du bien pour son âme ; même en ce qui concernait l'avenir de cet être que Dieu éprouvait et façonnait dans le creuset, son jugement était un jugement éclairé ; il a saisi qu'il est un *vase* que Dieu a créé et qu'il prépare pour une destination future. Cette manière de comprendre la vérité touchant sa propre personne, lui donne l'idée de ce qui convient à quiconque est destiné au royaume et à la gloire de Dieu ; aussi la demande qu'il fait à Dieu est celle-ci : « rends-moi intelligent, afin que j'apprenne tes commandements. » Ces paroles font ressortir le progrès spirituel du juste ; il sent vivement que le châtiment, tout utile qu'il soit, n'est pas le seul moyen qui enseigne : dans la communion du Seigneur, l'on devient intelligent et l'on obéit sans faire la triste expérience du péché. Ce que le juste recherche ici, c'est l'obéissance dans la communion de Dieu ; —

74. — Ceux qui te craignent me verront et se réjouiront, parce que je me suis attendu à ta parole.

c'est de cette manière que notre adorable Sauveur a

glorifié le Père, — c'est ce genre d'obéissance qui a caractérisé sa vie au milieu d'Israël. C'est pourquoi dans ce verset l'Esprit prophétique de Christ annonce quelle sera la joie du résidu juif, lorsque le Messie (duquel ce résidu aura été séparé pour un temps) paraîtra glorieux et triomphant. Au Psaume LXIX, 5, nous trouvons une invocation fort touchante du Messie à l'Eternel : « O Seigneur, Eternel des armées ! que ceux qui se confient en toi ne soient pas rendus honteux à cause de moi ; que ceux qui te cherchent ne soient pas confus à cause de moi, ô Dieu d'Israël » ! — Le résidu, ceux qui en Israël se confient en lui, occupe son esprit, ils s'attendent à lui dans l'espérance que c'est lui dont l'Eternel se servira pour établir un royaume à Israël. Dans notre verset, Christ fait mention de la joie de ce résidu, lorsque son espérance sera accomplie. Mais il y a plus, dans les jours de sa chair, Christ fut un homme de foi, il dut s'attendre à la parole de Dieu, dont les promesses faisaient seules sa force et sa joie ; or en tout ceci le caractère de fidélité du Messie était publiquement manifesté. Lui-même donc ne sera pas confus en ce qu'il espère : « il jouira du travail de son âme et il en sera rassasié » ! C'est sur ce principe de la foi, que le Messie s'identifie au résidu et que, de son côté, le résidu s'identifie à Lui. Nous-mêmes, durant notre voyage ici-bas, nous sommes les objets de toutes les sympathies de Christ, son cœur est toujours occupé de nous, jusqu'à ce que notre espérance soit accomplie. —

75. — Je connais, ô Eternel ! que tes jugements sont justes, et que tu m'as châtié selon ta fidélité.

Ayant été ranimé par la certitude des choses, qu'avec l'œil de la foi, il contemple, — le juste est ramené

dans ses pensées aux jugements qui dépendent du gouvernement de Dieu, jugements qu'il a rencontrés et au caractère desquels il rend témoignage, en disant : « ils sont justes » ; la chair a pu y perdre, mais le cœur y a gagné ; car c'est un fruit paisible de justice que le châtiement a produit. Quel bonheur que Dieu châtie, car son châtiement se lie à la glorieuse félicité que Dieu réserve au juste. Au reste, en châtiant, Dieu a agi selon sa fidélité ; — il ne pouvait pas y manquer en supportant le mal dans la chair ; — il devait maintenir son caractère, pour l'assurance et la joie de la foi, car s'il ne juge pas la chair, accomplira-t-il ses promesses ? Telle est la méditation du juste ici, mais sa pensée a un champ plus vaste ; dépassant ses propres circonstances, il a devant lui tout ce qui est arrivé à Israël, à cause de ses transgressions : Dieu l'a jugé, et le résidu n'a pas échappé à ces jugements, bien qu'il fût net des choses pour lesquelles Dieu châtiait son peuple. Il y a donc *solidarité* entre le résidu et la masse du peuple infidèle ; c'est là un fait dont nous avons un exemple en ce qui arriva à Josué et Caleb au désert ; l'un et l'autre étaient nets de l'incrédulité que manifestait la masse du peuple et cependant ils durent être avec le peuple, quarante ans dans le désert. L'élévation morale du résidu (fondée sur ce principe de solidarité) est caractérisée en ceci, que le résidu confesse le péché du peuple comme le sien propre ( Dan : IX ; — Néhémie I ; — en particulier Ps. LXIX, 5 ).

76. — Je te prie, que ta miséricorde me console, selon ta parole à ton serviteur.

Ici ce n'est pas la *justice* qui est la consolation du juste, mais la *miséricorde*. Le juste ayant fait mention

de l'état du peuple et du jugement de Dieu, il ne peut invoquer la justice pour sa consolation ; car aux termes de la loi, cela est impossible : « Maudit est quiconque ne persévère pas », etc. — Mais Dieu a parlé de miséricorde à son serviteur, et pour un pécheur combien le son de cette parole est agréable ! — Or si Dieu fait la plaie, il est aussi celui qui la bande, car « il y a pardon par devers lui, afin qu'il soit craint ».

Quelle grâce, lorsque la conscience que l'on a de ses propres fautes, ne prévaut pas sur le sentiment que l'on a de la miséricorde de Dieu ! « Allons donc avec confiance au trône de la grâce, afin d'obtenir miséricorde et d'être aidés dans le besoin. »

77. — Que tes compassions se répandent sur moi et je vivrai, car ta loi est tout mon plaisir.

Ayant invoqué la miséricorde qui seule *console* le cœur sous le poids de ses transgressions, le juste fait maintenant appel aux *compassions* de Dieu, « car il aura compassion de ceux qu'il aura affligés » (Esaïe XLIX, 13). — Sa foi s'appuie sur les promesses écrites et son cœur a affaire avec un Dieu de miséricorde. Ce sentiment donne au juste toute liberté de demander, et c'est dans les promesses de son Dieu qu'il puise sa confiance pour compter sur l'intervention de Dieu en sa faveur. Or si Dieu intervient, son intervention sera publique ; il rendra la vie à son peuple qu'il relèvera de la poussière où il est comme mort (Esaïe XXVI, 19). Ses compassions seront alors répandues sur ce peuple qui « est aimé à cause des pères ». — En attendant, la loi <sup>(4)</sup> de

(4) Le mot *loi* revenant fréquemment dans ce Psaume, il est nécessaire que le lecteur n'en limite pas le sens aux dix paroles écrites du doigt de Dieu sur Sinaï ; car les livres de Moïse et

Dieu « fait ses délices » ; en elle le juste trouve la sagesse pour glorifier Dieu au milieu de l'iniquité des derniers jours et c'est en cela aussi qu'il découvre les plans de la miséricorde de Dieu en faveur de son peuple. Ainsi, la loi de Dieu est pour le juste une source d'où jaillira l'eau qui restaurera son âme au milieu de l'iniquité des derniers jours.

78. — Que les orgueilleux rougissent de honte, de ce qu'ils m'ont renversé sans sujet ; pour moi, je méditerai tes commandements.

Or, si le juste est délivré et consolé, en sera-t-il de même des orgueilleux ? Ici, l'orgueil caractérise ceux qui, en Israël, ont méprisé le témoignage de Dieu et fait une méchante opposition à ceux qui en étaient les instruments. En conséquence, le juste, en raison de son caractère moral et de sa fidélité envers Dieu, est en butte aux procédés iniques des orgueilleux ; mais malgré tout, il poursuit son chemin, méditant sur ce qui révèle au cœur la volonté de Dieu. Les paroles de ce verset rappellent à notre esprit ce que Christ, lui Juste par excellence, a rencontré de la part des orgueilleux pharisiens, lesquels s'opposaient à Lui, ne pouvant supporter la vérité et la puissance de son témoignage ; aussi a-t-il pu dire d'eux : « ils m'ont haï gratuitement ». Il y aura pareillement, aussi à l'achèvement du siècle, lors de la reprise du témoignage en Judée, une opposition du même genre contre ceux dont Dieu se servira pour rendre témoignage à Christ ; et c'est à cela que ce verset fait particulièrement allusion.

les Psaumes sont aussi appelés : la loi (Jean X, 34 — XV, 25 et Luc XXIV, 44). Ici donc le mot *loi* comprend l'ensemble de ce qui a été révélé sous l'ancien Testament.

79. — Que ceux qui te craignent, et ceux qui connaissent ton nom, reviennent à moi.

Ici, nous avons le Messie intercédant auprès de Dieu pour que les siens soient de nouveau réunis autour de lui. Lors de la manifestation de la puissance des ténèbres, en Gethsémané, les disciples furent dispersés, abandonnant Jésus ; mais Dieu, « ayant ramené d'entre les morts le grand Berger des brebis par le sang de l'alliance éternelle », le rend en quelque sorte au petit troupeau dispersé, pour lequel Jésus, en tant que ressuscité, devient le centre d'un nouveau rassemblement. Centre béni ! autour duquel la grâce souveraine, passant par-dessus la faiblesse des disciples, daignait encore les réunir après qu'il fut ressuscité.

Un fait analogue s'accomplira probablement aux derniers jours, pour le résidu fidèle, lorsque sera placée, où elle ne doit pas être, « l'idole abominable » ; alors, par l'excès d'iniquité « la charité de plusieurs se refroidira », et le résidu entrera dans une épreuve excessive, durant laquelle la faiblesse de ceux-mêmes qui aiment Jésus, sera manifestée. Mais l'amour de Christ, cet amour immuable, ne peut oublier ni délaisser ceux qui lui appartiennent ; — c'est pourquoi il fait prophétiquement cette demande à Dieu : « que ceux qui te craignent, et ceux qui connaissent ton nom, reviennent à moi ». Ici, nous retrouvons le caractère de Christ, *serviteur dépendant* ; c'est selon le bon plaisir de Dieu qu'il veut que les siens soient de nouveau autour de lui, et pas autrement. Il est doux de penser que quelle que soit la puissance du mal qui disperse les brebis de Jésus, elles seront réunies autour de lui, « car rien ne peut les ravir de ses mains ».

## LA PETITE FILLE ISRAËLITE,

OU

**Christ le souverain remède.** (2 Rois V, 1-3).

Les Syriens étaient sortis par bandes, et ils avaient emmené prisonnière une petite fille du pays d'Israël, et elle servait la femme de Naaman. « Or Naaman, chef de l'armée du roi de Syrie, était un homme puissant auprès de son seigneur, et il était en grand honneur parce que Jéhovah avait délivré les Syriens par son moyen. » Quel contraste il y a entre cette petite fille et son maître ! Le chef des armées de Syrie se présente à nous comme la personnification de ce qui est grand selon le monde ; il possédait quant à ce monde tout ce que son cœur pouvait souhaiter, — mais cet homme fort et vaillant était lépreux : la main de Dieu s'était appesantie sur lui en jugement. Quant à la petite fille, elle avait été arrachée à son pays et à sa parenté, et emmenée de la terre de son Dieu et de ses frères pour être captive chez des étrangers. Il est difficile de se représenter des circonstances plus malheureuses que celles de cette jeune fille. Mais l'esclave avait apporté avec elle, dans la terre étrangère, un secret, un trésor qui firent d'elle un instrument de bénédiction pour Naaman et pour toute sa maison : elle portait avec elle le secret de Dieu, le trésor de sa connaissance. Le capitaine syrien, quelque puissant qu'il fût, ne pouvait se débarrasser du mal sous la puissance duquel il dépérissait de jour en jour, et toutes ses richesses ne réussissaient pas à lui procurer un soulagement réel. Mais la petite fille captive connaissait Dieu et le prophète

par lequel il agissait si glorieusement en Israël dans ce temps-là ; et un jour elle dit à sa maîtresse : « Je souhaiterais que mon Seigneur se présentât devant le prophète qui est à Samarie, il l'aurait aussitôt délivré de sa lèpre ! » Quelle touchante simplicité de foi ! La jeune fille connaissait le prophète, et sans doute aussi le Dieu du prophète ; et sans hésitation, elle croit que non-seulement il aura le pouvoir, mais aussi la volonté de guérir son maître. Il est vraiment beau de voir la foi s'épancher ainsi ! Les paroles de la jeune fille sont comme le soupir spontané de son cœur, affligé par la condition désespérée de son maître — condition pour laquelle il n'y avait en effet aucun remède que ce secret qu'elle avait apporté avec elle dans cette terre étrangère. « Plût à Dieu que mon seigneur se présentât au prophète qui est à Samarie ! » Que de foi et de sympathie dans ces paroles ! Quelle expression de la pensée de Christ dans un cœur chrétien, devant le péché et la misère qui l'entourent ! Le péché et la misère nous environnent de toutes parts, et trop souvent, hélas ! c'est avec la plus froide insensibilité que nous nous en apercevons : S'il arrive même que nos cœurs se fondent, combien peu nous avons de cette foi qui place Jésus en présence de tout ce mal. Nos esprits et nos cœurs sont-ils assez remplis de Jésus, notre prophète, notre sacrificateur, l'objet de tout le bon plaisir du Père, pour que de temps en temps du moins, il nous arrive de nous écrier involontairement devant une âme en souffrance : Plût à Dieu que vous connussiez Jésus ! Plût à Dieu que vous allassiez à Jésus, que vous fussiez avec Lui ! Mes frères, portons-nous avec nous, chaque jour de notre vie, la conscience que nous possédons en Jésus le re-

mède à tous les maux, la guérison pour toutes les douleurs? Pauvre pécheur, si seulement tu le connaissais! C'est lui qui guérit toute infirmité, lui qui adoucit toute affliction; c'est lui qui est la plénitude de la vie et de la joie éternelles. Ah! puissiez-vous le connaître aussi! Je ne dis pas que, comme il a guéri Naaman de sa lèpre, il vous délivre maintenant de vos maux corporels, qu'il allège les circonstances temporelles dans lesquelles vous vous trouvez, ou qu'il vous place dans une position de bonheur et de prospérité terrestres: je ne peux rien vous promettre de semblable de sa part, mais il vous réserve des dons bien meilleurs.

Quand Jésus était ici-bas dans l'humiliation, il guérissait les maladies du corps de ceux qui venaient à lui; et lorsque Jean le Baptiste envoya vers lui ses disciples pour lui demander: « Es-tu celui qui devait venir, ou devons-nous en attendre un autre? » il répondit et leur dit: « Allez, rapportez à Jean les choses que vous voyez et que vous entendez: les aveugles voient et les boiteux marchent, les lépreux sont nettoyés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, et l'évangile est prêché aux pauvres! » Mais quelle fut la fin de tout cela? Le monde sollicité par ces preuves d'amour, sollicité par l'amour du Dieu qui lui envoyait son Fils, et par les actes de miséricorde du Sauveur pendant son séjour ici-bas, le monde a rejeté le Fils unique de Dieu et l'a mis à mort, mettant ainsi le comble à sa profonde, implacable et irrémédiable méchanceté. Alors le monde a été abandonné au jugement. Un pareil état de choses peut vous faire frémir peut-être, mais le Seigneur lui-même, anticipant le moment de sa rejection finale, dit: « Maintenant est le jugement de ce monde! » Jusqu'a-

lors le monde avait été mis à l'épreuve : aucun moyen qui eût été capable d'agir sur la nature morale de l'homme et de la relever, n'avait été épargné ; mais tout n'avait abouti qu'au rejet et à la crucifixion du Fils de Dieu. La preuve que le monde était complètement perdu était maintenant publiquement établie, il n'y avait plus rien à faire ; la sentence était prononcée, elle n'avait plus qu'à être exécutée. Une voie de salut reste ouverte, il est vrai : le sang répandu par la main des pécheurs apporte une pleine rémission, une justice parfaite, une joie céleste et la vie éternelle à quiconque croit au témoignage que Dieu a rendu au sujet de son Fils. Mais quant « aux autres, » la sentence est déjà prononcée, et ils sont placés sous la condamnation. « Celui qui croit au Fils a la vie éternelle, mais celui qui ne croit point est déjà condamné, et même la colère de Dieu demeure sur lui. »

Dieu agit maintenant en bénédiction au milieu de ce monde. Son but n'est pas de délivrer le monde de la misère sous laquelle il gémit, mais d'en retirer des pécheurs par la prédication de l'Évangile. Plus tard, il fera de cette terre un paradis de joie lorsqu'il l'aura délivrée de la corruption par les jugements qui accompagneront la seconde venue du Christ. Alors au temps du rétablissement de toutes choses, la malédiction sera levée, les soupirs et la douleur cesseront, et la réjouissance s'étendra partout. Mais maintenant le monde est sous la sentence qui a été prononcée contre lui, attendant l'heure de la rétribution, où le Seigneur sera révélé du ciel avec les anges de sa puissance, en flammes de feu, exerçant la vengeance contre ceux qui ne connaissent point Dieu, et contre ceux qui n'obéissent pas à

l'évangile de notre Seigneur Jésus-Christ. L'exécution de la sentence est encore différée cependant, afin que, par la prédication de l'Évangile, le Saint-Esprit puisse attirer à Jésus le cœur des pécheurs, pour qu'ils soient délivrés du présent siècle mauvais et des jugements qui attendent le monde ; pour que dès à présent, ils soient un en Jésus, en acceptation, en joie et en espérance, — et pour que lorsqu'il apparaîtra, ils apparaissent aussi avec lui en gloire. Ainsi donc, mes frères, même pendant que nous l'attendons, nous avons une assurance de son amour, une connaissance de lui-même, et une participation à sa joie, qui nous soutiennent au milieu de tous les maux de la vie présente. C'est pourquoi Paul peut défier toutes choses, mort, vie, anges, principautés, puissances, choses présentes et choses à venir, de le séparer de l'amour de Dieu en Jésus-Christ ! Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? Tout ce qui peut effrayer le cœur : la tribulation, la détresse, la persécution, la famine, la nudité, le péril, l'épée, tout cela est impuissant, et l'apôtre peut s'écrier : « Au contraire, en toutes ces choses nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés. » Car je suis assuré que ni mort, ni vie, ni anges, ni principautés, ni choses présentes, ni choses à venir, ni puissances, ni hauteur, ni profondeur, ni aucune autre créature, ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu, qui est dans le Christ Jésus notre Seigneur. » Le bonheur qui s'exprime dans ce chant de triomphe, n'est-il pas infiniment plus précieux que ne le serait la guérison de maux corporels ou une amélioration dans les circonstances de cette vie ? Les hommes font de vains efforts pour se créer une existence selon leur cœur, mais celui qui connaît Christ, possède

un trésor qui non-seulement fait que l'esprit est satisfait des circonstances au milieu desquelles il se trouve, mais encore élève l'âme au-dessus de toutes les circonstances dans la communion de la joie et de la bénédiction de Christ, et dans la communion de la joie du Père en lui. Ce bonheur dans « l'excellence de la connaissance de Jésus-Christ, notre Seigneur, » s'épanche au dehors ; il sollicite et persuade les hommes ; il fait dire avec Paul devant Agrippa : « Plût à Dieu que non-seulement toi, mais aussi tous ceux qui m'entendent aujourd'hui, devinssent de toutes manières tels que je suis, hormis ces liens » (Actes XXVI, 29) ! — Oui, plût à Dieu que vous qui lisez ces lignes, vous le connussiez tous, et que ceux qui déjà le connaissent, le connussent davantage !



### FRAGMENT.

Comment puis-je tirer les autres hors du monde, si moi-même je reste en arrière et m'y engage ? Lorsque, dans l'Esprit, un homme est actif — suivant Jésus et servant Jésus — et lorsque dans un tel but la chair est mortifiée, alors la vie est remplie des choses de Christ, qui sont l'élément dans lequel la nouvelle vie trouve ses délices et sa joie ; de plus, c'est là que nous trouvons le Seigneur avec nous. C'est ainsi que la conscience est bonne et que le cœur est heureux. Mais lorsqu'il en est autrement, on est sans puissance pour résister à l'envahissement des choses qui souillent la conscience et qui affaiblissent nos affections envers Christ. Ainsi, *en allant en avant* tout est gain et joie, bien que ce soit la mort pour la chair.



LE  
MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

---

---

**Un mot sur la sûreté et la fermeté de  
nos rapports avec Dieu.**

*(Suite et fin de la page 206.)*

Dieu dit : « J'ai encore un Fils, peut-être le respecteront-ils. » Toutefois cette épreuve de la chair ou du premier Adam prouva que toute relation entre lui et Dieu est complètement impossible. L'amour, pas plus que la loi, ne peut créer cette relation. L'homme a complètement rejeté Dieu qui était venu en amour ; et, pour autant qu'il a pu accomplir sa volonté, il a chassé Dieu du monde. L'homme veut bien avoir un Dieu qui soit serviteur de ses convoitises, mais il ne veut pas du Dieu saint et véritable. C'est à la croix de Christ que le péché atteignit le plus haut degré et la vraie et particulière manifestation de son caractère. Le péché est une complète séparation d'avec Dieu. — Mais, ici vient le Rédempteur qui entre dans l'état de l'homme. Christ qui n'a pas connu de péché est fait péché. C'est ici que nous nous rencontrons avec Dieu par la foi. Je trouve Christ placé, par la grâce, là où j'étais placé par le péché. Suis-je sous l'empire de la mort, sous le poids et la culpabilité du péché, sous la colère de Dieu, sous le

pouvoir de celui qui a la puissance de la mort ? Christ y est aussi. J'y suis, il est vrai, par la convoitise, la propre volonté et la désobéissance — par ma nature pécheresse — lui y est par obéissance et par amour. Mais dès que ma conscience a reconnu, par la lumière de Dieu, qu'il n'y a rien de bon dans la chair, que je suis complètement perdu et que, sur le pied de sa justice, Dieu ne peut pas m'admettre en sa présence, je trouve aussi Christ lui-même dans cette position. Il m'y remplace devant Dieu, et Dieu est parfaitement glorifié en ce qui concerne mon péché et mon état de pécheur. Jésus dit : « Maintenant le Fils de l'homme a été glorifié, et Dieu a été glorifié en lui. Si Dieu a été glorifié en lui, Dieu le glorifiera en lui-même » (Jean XIII, 31, 32). Par l'œuvre de Christ, Dieu est glorifié relativement à mon péché; le péché est ôté. Il cesse devant Dieu avec la vie que Christ a laissée sur la croix, où il a porté ce péché. J'entre en la présence de Dieu, par le voile déchiré de son corps, et je parais sans péché devant sa face, parce que Christ a porté et ôté le péché. Je suis ressuscité avec lui, selon la puissance de la vie que Dieu m'a communiquée en Christ ressuscité. Je suis sans tache dans la présence de Dieu — au delà de la croix qui m'a purifié. Christ lui-même est ma justice, selon la valeur de l'œuvre par laquelle il a glorifié Dieu sur la croix; et cela, de telle manière que la justice de Dieu a été démontrée par la divine glorification de Christ; et je suis justice de Dieu en lui. Ainsi, mort en Christ, vivifié et ressuscité avec lui, ma position actuelle devant Dieu est dans le second Adam; elle n'est plus dans le premier Adam. Maintenant je dis : « Lorsque nous étions dans la chair ».... puis : « vous n'êtes plus

dans la chair, mais dans l'Esprit. » Le premier Adam est remplacé par le second et ma position est exclusivement dans le second. En deçà de la croix, je suis chair et péché, un enfant du premier Adam, responsable, perdu, essentiellement et réellement séparé de Dieu. Au delà de la croix — or si nous ne sommes pas venus à Dieu à travers la croix, nous sommes complètement perdus — je suis dans le second Adam, dans un être tout nouveau et dans une toute nouvelle nature. Tout ce qui me séparait de Dieu est ôté ; je suis accepté dans la présence de Dieu, en vertu *d'une justice*, selon laquelle Dieu a dû accepter et glorifier Christ et ceux qui, par la foi, sont en Christ.

N'y a-t-il donc plus de chair en moi ? Oui, certainement. Je ne suis, à la vérité, plus dans la chair ; mais la chair, le premier Adam pécheur, ne peut être changée. Cependant je suis appelé à marcher, non selon la chair, mais selon l'Esprit. Ma responsabilité n'est plus la responsabilité du premier Adam, sur le pied de laquelle je suis entièrement perdu ; quant à cette responsabilité-là, la question de ma culpabilité a été résolue sur la croix, — mais ma responsabilité est selon l'Esprit, pour marcher comme un enfant de Dieu, d'une manière digne du Seigneur ou de Dieu lui-même (Col. I, 10 ; 1 Thessal. II. 12). « Celui qui dit demeurer en lui, doit aussi marcher lui-même comme lui aussi a marché » (1 Jean, II, 6). Lorsque nous ne marchons pas par l'Esprit, lorsque, comme nous l'avons déjà dit, une seule pensée vaine a eu accès dans notre cœur, notre communion avec Dieu est interrompue ; car il est impossible que Dieu puisse avoir communion avec aucune pensée vaine. Notre position demeure sans altération, en elle-même ; mais la

communion est interrompue, parce que notre marche n'a pas été conforme à notre position. Dans de tels cas, la conscience de cette précieuse position et des grandes bénédictions de la communion avec Dieu, devient la cause de la douleur d'une âme affranchie. Le premier Adam n'a plus de droits sur nous ; mais, par notre négligence et notre folie, nous ne prêtons que trop souvent l'oreille à sa voix. Nous marchons, d'ailleurs, au milieu des tentations et de tout ce que Satan peut employer pour troubler notre communion avec Dieu. Mais c'est en vue de ces difficultés que le service continu de l'amour de Christ répond à tous les besoins de notre âme, soit pour maintenir notre communion avec Dieu, soit pour la rétablir lorsque nous l'avons momentanément perdue, par suite d'une chute ou d'une faute quelconque. Le fait que la chair est en nous, ne souille pas la conscience ; mais celle-ci est souillée dès que la chair agit en nous et, alors, la communion est interrompue.

Il y a deux espèces de purification : La purification *par le sang et la purification par l'eau*. Le sang et l'eau sont sortis du côté percé de Christ. « Il est venu, dit l'apôtre Jean, non avec l'eau seulement, mais aussi avec le sang. » Nous n'en dirons pas davantage, ici, sur le sang. Il nous purifie de tous nos péchés, une fois pour toutes ; arrosés de ce sang, nous nous tenons devant Dieu dans la puissance de son prix éternel. Quant à la purification par l'eau, le treizième chapitre de l'Évangile de Jean nous donne la doctrine de Christ lui-même sur ce sujet. Au commencement de ce chapitre, le Seigneur expose les rapports dans lesquels lui-même est avec Dieu. Son heure était venue pour aller au Père. Il était venu de Dieu dans la pureté divine et il retournait à

Dieu dans la même pureté inaltérable. A la gloire même du Seigneur Jésus, le Père avait remis toutes choses entre ses mains. Mais ni cette position, ni la complète méchanceté des hommes — car Judas, dans ce moment même, était en train de le trahir — nouvelle preuve que le premier Adam était pleinement sous la puissance de Satan — rien, en un mot, n'a pu affaiblir son amour pour ses disciples. Loin de là, cet amour le pousse à leur rendre le service qui leur était nécessaire pour leur marche sur la terre, afin qu'ils pussent avoir part avec lui à sa propre position, comme il le dit lui-même : « Si je ne te lave, tu n'as aucune part avec moi. » Dès qu'il s'agissait d'avoir part avec Christ, le zèle de Pierre désirait que sa tête et ses mains fussent aussi lavées, car il croyait obtenir, par là, une part à Christ d'autant plus grande. Or, à cela se rattache un important développement de cette doctrine.

Le lavage, ainsi que nous le savons par d'autres passages, est l'application de la Parole de Dieu par la puissance du Saint-Esprit : « Afin qu'il la purifiât (l'Eglise) par le lavage d'eau, par la Parole » (Ephés. V, 26). Et encore : « Vous êtes déjà nets, à cause de la Parole que je vous ai annoncée » (Jean XV, 5). Le passage de Jean XIII, que nous examinons maintenant, rappelle la consécration des sacrificateurs parmi les Juifs. Leur corps était lavé en entier, avec de l'eau, une fois pour toutes ; puis, chaque fois qu'ils s'approchaient de Dieu, ils devaient se laver les mains et les pieds. Or il est nécessaire de remarquer ici, que lorsqu'il est question d'avoir part avec Christ allant au Père, c'est d'une approche spirituelle qu'il s'agit. De plus, nous avons été engendrés de nouveau par la Parole de Dieu et, comme

nous l'avons déjà vu, cette vie nouvelle est celle du second Adam ressuscité. La vie céleste, telle est l'essence de notre purification morale; et le développement de cette essence est parfaitement exposé dans la Parole (cf. Ephés. IV, 20); parce que Christ vit, nous aussi nous vivons — notre purification a eu lieu une fois pour toutes, par la communication de cette vie. Celui qui est lavé dans ce sens-là, est lavé pour toujours; il vit dans la puissance d'une vie pure, parce qu'il est mort et ressuscité en Christ. De fait, nous marchons, en des vases de terre, dans un monde où tout est impur; et, aussi souvent que nos pieds se souillent, notre communion avec Dieu est interrompue. La purification de la vie nouvelle qui nous a été communiquée n'est plus nécessaire; mais la grâce est toujours en activité pour nous. Christ prie pour nous, et le Saint-Esprit qui correspond à son intercession applique la Parole à notre conscience. Il nous montre ce qui est impur et ce qui ne convient pas à notre position céleste, là où Christ demeure dans la lumière de Dieu, et nous en lui. Il nous humilie; par la lumière qu'il introduit, il fait agir nos cœurs et notre conscience; il éveille en nous de vives aspirations vers la sainteté de Dieu, dont il nous rend participants, afin que nous puissions jouir de sa présence et de sa communion. La Parole nous révèle tous nos privilèges et toutes nos bénédictions spirituelles dans les lieux célestes dans le Christ Jésus; elle juge tout en nous, selon la mesure de la lumière réalisée en nous; elle nous conduit dans le chemin du Seigneur sur les traces de Jésus dans ce monde, selon qu'il est écrit: « Réveille-toi, toi qui dors, et te relève d'entre les morts et le Christ t'éclairera (Eph. V, 14). Le prin-

cipe parfait de cette vie, est ainsi exprimé par Paul : « Portant toujours avec nous, en *notre* corps, l'état de mort du Seigneur Jésus, afin que la vie de Jésus soit aussi manifestée en notre corps » (2 Cor. IV, 10). — Mais notre sujet est le relèvement ou la restauration du racheté qui a failli.

Nous avons examiné trois points, relatifs à notre position actuelle : nous sommes purifiés par le sang de Christ ; nous sommes entrés dans la présence de Dieu, au delà de la croix et à travers le voile déchiré ; nous sommes dans un Christ ressuscité devant Dieu, ou plutôt, nous sommes assis dans les lieux célestes, en Christ Jésus. — Participants de sa vie sur la terre, nous sommes moralement purifiés, parce que nous vivons de la vie du ressuscité — notre corps a été lavé une fois pour toutes. — Mais, parce que nous marchons sur la terre, Christ s'occupe de nous selon sa grâce, afin de maintenir nos cœurs dans un état qui corresponde à cette grâce, ou bien pour rétablir cette communion avec Dieu lorsque nous l'avons perdue.

Pour terminer, nous ajouterons encore que c'est aussi notre privilège que d'employer les mêmes moyens auprès de nos frères, pour autant que notre faiblesse le permet — car nous sommes sacrificateurs avec Christ, le souverain sacrificateur : « Vous m'appelez *Docteur* et *Seigneur* et vous dites bien, car je le suis. Si donc, moi je vous ai lavé les pieds, moi, le Seigneur et le Docteur, vous aussi vous devez vous laver les pieds les uns aux autres. Car je vous ai donné un exemple, afin que comme je vous ai fait, vous aussi fassiez de même » (Jean XIII, 13-15).

Combien il est précieux, tout en reconnaissant la

nécessité de ce service de Christ, qui consiste à nous laver les pieds, ainsi que notre continuelle dépendance de lui, d'entendre de sa bouche ces paroles : « Vous êtes nets tout entiers ! »



### Notes sur le Psaume CXIX.

(Suite de la page 214.)

80. — Que mon cœur soit intègre dans tes statuts, afin que je ne sois pas confus.

Quels que soient l'attente et l'espoir du juste, il sent le besoin d'être gardé dans l'intégrité, surtout en ce qui a rapport à la vérité; et cela est d'autant plus nécessaire lorsque le mal envahit le témoignage de Dieu. C'est en vue de cela que Paul, écrivant à Timothée, insiste auprès de lui au sujet de la doctrine; — qu'il exhorte les saints à garder la foi avec une bonne conscience; — à être sains en la foi, etc. En effet, la conscience du mal qui nous entoure, jointe à la connaissance que nous pouvons avoir de notre profonde faiblesse, nous poussera à faire nous-mêmes une demande semblable à celle exprimée dans notre verset. Quelle grâce lorsqu'on possède cette droiture qui caractérise, en toute chose, ceux qui craignent Dieu! Alors, il n'y a pas à rougir quand tout est manifesté.

Ce besoin d'intégrité est le fruit de la grâce dans le cœur; aussi Paul, dans toutes ses épîtres, demande-t-il pour ses frères, « que la grâce soit avec eux, » en vue des effets qu'elle pouvait produire.

CAPH. — 81. Mon âme s'est consumée en attendant ta délivrance ; je me suis attendu à ta parole.

Ici, la position du juste devient critique, — autour de lui tout est sombre — son âme est de toutes parts saisie de tristesse et la fournaise où sa foi est éprouvée est ardente. Toutefois, c'est le *salut de Dieu* qu'il attend, et cette délivrance occupe sa pensée, car la délivrance qui vient de l'homme n'est que vanité ! Mais la parole de Dieu est seule une garantie pour l'âme, car elle est un *rocher* où la foi peut mettre le pied, au milieu de la tourmente qui environne le juste.

Notre verset nous montre donc le juste sous le poids de l'indignation de Dieu, mais jouissant, malgré sa souffrance, de la parole de Dieu qui, lorsque « le peuple est comme l'herbe » que le feu consume, « demeure éternellement. » C'est là que le juste apprend que la colère de Jehovah ne durera pas toujours. Le juste donc doit attendre, « et posséder son âme par la patience », car « Celui qui garde Israël ne sommeillera point et ne s'endormira point. »

82. Mes yeux s'éteignent en attendant ta parole, et je dis : Quand me consoleras-tu ?

Au verset précédent, l'âme est consumée ; cette expression désigne la souffrance intérieure et morale du juste ; ici, « ses yeux s'éteignent » — expression figurée qui donne l'idée de ce qui se passe dans le cœur de celui qui est dans la fournaise : il y a des luttes dans son esprit, luttes durant lesquelles les choses les plus simples paraissent embrouillées et obscures ; c'est ainsi que l'ennemi cherche à envelopper l'âme du juste d'un nuage ténébreux, afin d'affaiblir la lumière dont il a besoin, dans ces moments de lutte, — il y a de ces mo-

ments où il semble que tout est ruiné. Mais heureusement pour le juste, « ces jours-là seront abrégés » et si quelquefois il nous semble que Dieu tarde dans l'accomplissement de ses promesses, l'âme peut néanmoins compter sur la consolation qui est réservée pour le juste. Ces paroles : « Quand me consoleras-tu ? » expriment *l'attente patiente* du juste et sa foi en Dieu. Remarquons à ce sujet, que la consolation dont il s'agit ici, est celle dont jouira Israël à la suite de l'intervention de Dieu en sa faveur, pour le délivrer de l'oppression des Gentils. Ceux qui, durant ce temps de calamité pour ce peuple, auront manifesté leurs sympathies en menant deuil sur son état, participeront aussi à sa consolation (Esaïe LXVI, 42),

83. Car je suis devenu comme une outre mise à la fumée, mais je n'oublie point tes statuts.

Voilà bien ce que devient l'homme — la chair, — sous le feu de l'épreuve ; ce feu qui consume en un moment sa beauté, sa peau se noircit comme un four (Lament. V). — Or, être sous l'indignation de Dieu, quelle chose ! — Souffrir pour la justice, est un sujet de joie, mais être amené sous la verge de Dieu par le péché, quelle terrible chose ! Dieu n'a alors aucun égard pour la chair ; il faut qu'elle soit consumée. « C'est une chose terrible de tomber entre les mains du Dieu vivant. » — Que dans un pareil moment, il paraisse au juste que tout est perdu, — « qu'il s'en va comme une ombre qui décline » (Ps. CIX, 23), — tout cela se comprend ; mais Dieu soutient toujours la foi, c'est pourquoi les sentiments que produisent la souffrance et le découragement, ne sont heureusement que l'affaire d'un moment, car la foi reprenant le dessus, le juste en revient

*aux statuts* du Seigneur ; il ne doit pas, même il ne peut pas les oublier ; car eux seuls peuvent le guider et garder en tout et partout.

84. Combien dureront les jours de ton serviteur ? Quand jugeras-tu ceux qui me persécutent ?

C'est des jours de son affliction — de l'affliction mentionnée en Matth. XXIV, 29 — que le juste fait mention ici ; il désire en connaître le terme, car alors *ses luttés* cesseront. Mais le juste, sans comprendre pourquoi Dieu use de patience envers les méchants, demande leur jugement. Au Ps. CXLIV, 3-6, il les estime si peu, qu'il déclare qu'il ne vaut pas la peine que Dieu les supporte : « O Eternel ! qu'est-ce que de l'homme que tu aies soin de lui ? du fils de l'homme que tu en tiennes compte ?..... lance l'éclair, et les dissipe ; décoche tes flèches et les mets en déroute. » De tels sentiments peuvent étonner ceux qui vivent sous la grâce, mais il faut se souvenir que, pour un Juif pieux, il ne s'agit pas du règne *de la grâce*, mais du règne *de la justice*, et que sous ce régime-là, les sentiments du juste s'y rapportent, car en effet, ce sont des méchants qui oppriment le juste, et la délivrance du résidu ne peut avoir lieu que par le jugement des adversaires. Sous l'évangile, le juste souffre et fait grâce (Act. VII, 60) ; sous la loi, il souffre et demande vengeance : « Jusques à quand, ô Maître souverain, saint et véritable, ne juges-tu pas, et ne venges-tu pas notre sang de ceux qui habitent sur la terre ? » (Apoc. VI, 10.) Ce cri est celui d'âmes fidèles appartenant au régime que caractérise leur cri.

85. Les orgueilleux m'ont creusé des fosses, ce qui n'est point selon ta loi.

Un autre trait de l'iniquité des méchants, c'est que,

non contents de persécuter le juste, ils lui tendent des pièges pour le faire tomber ; car « ces fosses creusées » désignent des occasions de chute au moyen desquelles ils espèrent qu'il tombera. En Daniel VI, un fait analogue nous est rapporté ; il peut nous donner l'idée de ce que veut exprimer le juste dans ce verset. La conduite de Daniel, dans son service envers le roi, était exempte de tout reproche ; c'est pourquoi les méchants de son entourage, faisant artificieusement tomber le roi Darius dans un piège, l'amènèrent à faire un édit qui était, selon l'expression de notre verset, *une fosse*, creusée devant ce Juif fidèle qui, étant fortifié par la foi, triompha de cette tentation ; il préféra être jeté dans la fosse aux lions, plutôt que de déshonorer Dieu.

Le *résidu juste* sera, dans les derniers jours, soumis à une semblable épreuve ; alors que l'idolâtrie aura atteint un si haut degré de développement, surtout en Judée (Matth. XXIV, 15 et Apoc. XIII, 15).

86. Tous tes commandements ne sont que fidélité ; ils me persécutent, assiste-moi.

Or, la tentation est sans effet, si le cœur garde la parole, et les commandements de Dieu sont « la cuirasse de la justice, » contre laquelle s'émeussent les traits les plus acérés du méchant. La Parole fut pour Jésus, dans le désert, l'arme puissante par laquelle il triompha de Satan. Satan se retira, mais seulement pour un temps. C'est toujours ce qui a lieu lorsque les méchanis n'ont pu ébranler le juste, dont la fidélité à garder les commandements de Dieu les excite plutôt que de les enseigner ; c'est ce qui donne lieu aux persécutions. Quoi qu'il en soit, Dieu est près du juste, « ses oreilles sont attentives à ses prières » et dans

cette certitude, son cœur est ferme au sein même de la persécution. Paul aussi fit l'expérience de la fidélité et de l'assistance de Dieu, lorsque lui et ceux qui étaient avec lui furent en danger de mort, et chargés au delà de leurs forces ; mais Dieu les aida et les délivra d'une si grande mort, (2 Cor. I, 9-10) ; et fortifiés par l'assurance que Dieu les délivrerait à l'avenir, ils n'étaient nullement effrayés à la pensée des difficultés qui surgiraient encore sur leur chemin.

87. Encore un peu, et ils me détruisaient sur la terre, mais je n'ai point abandonné tes commandements.

Dieu ayant délivré le juste, il a un moment de répit — il respire un peu ; alors regardant en arrière, aux circonstances qu'il a traversées, il juge que sans l'intervention de Dieu, les méchants l'auraient détruit. En cette circonstance, la satisfaction de l'âme est augmentée, par le fait que la persécution que le juste a endurée, n'a pu atteindre la conviction de son cœur, ni affaiblir sa foi ; « car », dit-il, je n'ai point abandonné tes commandements ». Cette remarque rappelle le fait rapporté en Apoc. II, 13 — « .... tu tiens ferme mon nom, et tu n'as pas renié ma foi, même dans les jours dans lesquels Antipas était mon fidèle témoin, qui a été mis à mort parmi vous, là où Satan habite ». Le mépris et la haine du monde sont moins dangereux pour la foi, que ses bonnes grâces. Dans la persécution, Satan se présente ostensiblement ; mais lorsqu'il séduit il se transforme en ange de lumière, et dans ce cas il est plus dangereux.

88. Fais-moi vivre par ta miséricorde, et je garderai le témoignage de ta bouche.

Il nous faut remarquer avant d'aller plus loin, que les

délivrances partielles qu'a obtenues le juste, ne sont pas la délivrance qu'il attend, délivrance qui rendant à Israël son existence comme peuple, sera comme *un relèvement d'entre les morts* (Rom. XI, 15). — Or, jusqu'à ce que cet événement arrive, le juste est dans l'attente. Ici, le juste a le sentiment qu'il faut que Dieu intervienne, qu'il intervienne *en miséricorde*. A l'occasion des péchés d'Israël, Dieu était intervenu en *jugement* et la conséquence en avait été la dispersion du peuple que Dieu avait mis à part pour lui. Lorsque Dieu s'occupera d'Israël pour le rassembler de nouveau, ce sera selon *sa miséricorde*. Il ne s'agit pas ici de justice, mais de miséricorde. Quel bonheur pour le pécheur de rencontrer Dieu en miséricorde ! — en lui il n'y a qu'offenses, — en Dieu il y a miséricorde ! L'intelligence spirituelle se montre toujours par la conscience que l'on a de son propre état et par l'appréciation que l'on fait de la miséricorde de Dieu. La miséricorde est aussi le motif de toute fidélité envers Dieu ; c'est par elle que Dieu a relevé le coupable, lequel peut, à son tour, *garder le témoignage* de la bouche de Dieu. L'œuvre de la miséricorde se montre aussi dans ce dernier cas, c'est par elle que le pauvre pécheur devient un *monument* et un *témoin* de la miséricorde.

D'un autre côté, si Dieu nous révèle ses pensées — s'il nous donne l'intelligence de ses voies ; ce n'est que par voie de miséricorde. Ce sentiment fut sans doute celui qui porta quelques captifs à Babylone, à implorer la *miséricorde* de Dieu, pour obtenir l'interprétation que le roi demandait de son songe (Dan. II, 18). Il en est de même de nous lorsque la bonne parole de Dieu fait le sujet de notre méditation, nous devrions toujours im-

plorer la miséricorde de Dieu pour recevoir l'intelligence de ses pensées. Que Dieu nous donne par sa miséricorde de garder son propre témoignage!

*La suite prochainement, si le Seigneur le veut.*



### **Morts avec Christ, ressuscités avec Christ.**

Col. II, 20 — III, 1.

La vie de résurrection du chrétien se montre en deux choses : la mort à tout ce qui est sur la terre, et les affections célestes. « Si donc vous êtes morts avec Christ, quant aux éléments du monde, » dit l'apôtre, « pourquoi, *comme si vous viviez dans le monde*, êtes-vous assujettis aux ordonnances? »

Cette expression « éléments du monde » a un sens très-étendu. Nous ne devons pas seulement être morts au péché, mais à toute la religion de la nature humaine. Un Juif avait cette religion, et en lui elle était selon Dieu, mais elle n'a produit que « des grappes sauvages » (Esaïe V, 4-7). Maintenant, si nous ne voyons pas que nous *sommes ressuscités* avec Christ, nous cultivons la nature humaine pour Dieu. Lui-même a déjà fait de cette manière l'épreuve de l'homme, et Il le dit, rien de plus n'aurait pu être fait pour sa vigne (v. 4). Cependant l'homme voudrait toujours tâcher de cultiver cette religion de la nature humaine, et introduire les pécheurs dans le ciel autrement que par la mort. Mais, nous chrétiens, nous sommes « morts » et « ressuscités, » et maintenant tout est simplement céleste.

*La puissance réelle pour vivre au-dessus du péché se*

*trouve dans la connaissance de ces choses.* — Cette puissance est fondée sur le principe que nous sommes « morts au péché ». (Rom. VI.) En nous voyant morts et en nous estimant comme tels, nous obtenons une liberté sainte et bénie ; nous avons une nouvelle vie. Au milieu de la mort de tout ce qui nous entoure, nous chrétiens, nous vivons. Christ a pris place là où la mort et la résurrection l'ont mis, et nous sommes avec Christ. C'est une vie tout à fait nouvelle, une vie qui a son monde à elle, sa sphère d'affections. Ceux qui sont selon la chair ont leurs pensées aux choses de la chair ; mais ceux qui sont selon l'Esprit aux choses de l'Esprit. (Rom. VIII, 5).

La vie de résurrection se manifeste lorsque nous marchons à travers ce monde comme nous en étant retirés, séparés, et comme n'agissant point par les mêmes motifs que lui. Un chrétien a de nouveaux motifs. Si je vois un homme traverser ce monde sans être affecté par les choses d'ici-bas, je dis : « Ou il est fou, ou il est ressuscité avec Christ. » Hélas ! nous sommes moins conséquents que beaucoup d'insensés.

Aucun motif humain ne peut influencer la nouvelle nature. Pensez-vous qu'elle se souciera de l'amitié du monde ? (Jacques IV, 4) ou qu'elle recherchera les richesses, l'honneur, la puissance ? Les motifs qui nous faisaient agir auparavant n'ont donc point d'influence maintenant. La perplexité arrive lorsque nous avons un motif qui n'est pas tiré du ciel ; aussi toutes les fois que nous nous trouvons dans la difficulté, nous pouvons être sûrs de ne pas être dirigés par un motif céleste. Si ton œil est simple, tout ton corps est éclairé » (Luc, XI, 34). Il n'y a point de difficulté alors.

Le chrétien a une tendance constante à s'éloigner de cette simplicité de l'œil. — Lorsque nous recevons pour la première fois la connaissance de la vie en Christ, nous sommes complètement absorbés ; nous admettons avec joie que toutes les autres choses sont comme du fumier » (Phil. III). Mais aussitôt que le déclin arrive, *nous laissons de nouveau agir les anciens motifs*. Nous sommes de moins en moins absorbés, et une quantité de choses auxquelles nous ne faisons pas attention, qui n'avaient plus de puissance sur nous, commencent à redevenir des motifs. On dit : « Quel mal y a-t-il là ? Lorsque je commence à demander : « Quel mal y a-t-il en ceci ou en cela ? » j'ai une tendance à décliner. Peut-être telle ou telle chose n'est-elle pas mauvaise ; mais le fait que j'y pense prouve que je ne suis pas *préoccupé de ce qui est céleste*. « Tu as abandonné ton premier amour » (Apoc. II, 4).

*Ce n'est point par de grands péchés que le déclin chez les enfants de Dieu se manifeste ; mais, quand le sentiment de la grâce diminue, nous déclinons dans la pratique*. Nos motifs doivent être *en Dieu*. Quelquefois, lorsqu'on aperçoit du déclin chez quelqu'un, on fait des efforts pour agir sur sa conduite (sur ses œuvres, sur sa vie pratique). Parce que la pleine grâce a été prêchée auparavant, dit-on, à présent qu'il y a du déclin, il faut prêcher la pratique. Mais ceci est une méprise de *notre nature*. Ce qui doit plutôt être mis en avant, c'est *la grâce*, la grâce prêchée auparavant ; car la grâce, et non pas le légalisme, restaurera l'âme. La conscience peut être extraordinairement active là où le sentiment de la grâce est affaibli ; mais elle condamne le retour à cette grâce, et il en résulte le léga-

lisme. Au contraire, lorsque la conscience a été mise en activité par la grâce, il n'y a point de légalisme, mais une vie sainte dans tous les détails.

Nous pouvons tomber dans l'une ou l'autre de ces deux fautes : prêcher les fruits, parce qu'il n'y en a point eu de produits, ou être à l'aise, lorsque certaines choses viennent à avoir de nouveau de l'influence sur nous, par la pensée que ce que nous approuvions auparavant était du légalisme.

*Nous ne retrouverons pas notre première position, en nous occupant de la pratique. Christ est le grand motif pour toutes choses, en sorte que nous devons croître dans la connaissance de la résurrection en Christ, si nous voulons agir sur la vie. Il y a dans cette connaissance une merveilleuse vérité et une merveilleuse liberté.*

Un autre point très-important, c'est l'esprit dans lequel nous marchons. La confiance en Dieu et la douceur d'esprit sont les dispositions qui conviennent à un saint. Pour vivre dans ces choses, il faut savoir ce que c'est que de vivre près de Dieu et avec Dieu ; car cette vie en Christ, plaçant constamment le Seigneur devant nous, aura toujours pour effet de nous faire marcher avec révérence, humilité, adoration, tranquillité, repos et bonheur. Si je vais dans un endroit où je n'ai pas l'habitude d'être ; si, par exemple, j'entre dans une grande maison, peut-être y serai-je l'objet de beaucoup de bienveillance ; mais, quand je sortirai, je me sentirai plus à l'aise ; je serai content d'être dehors. Si j'avais été élevé dans cette maison, mes sentiments seraient différents. Ce n'est pas seulement pour elle-même que l'âme est heureuse en Dieu, mais elle portera avec elle au dehors le ton de la mai-

son. La joie en Dieu fait disparaître les inquiétudes, en sorte que le chrétien se mouvra au milieu de mille choses qui inquiéteraient et tourmenteraient un homme du monde, sans être agité par elles. Tant que nous demeurerons auprès de Dieu, nous apporterons un esprit tranquille dans toutes les circonstances, quelles qu'elles puissent être, et nous manifesterons ainsi que nous sommes ressuscités avec Christ, et que nous réalisons cette position. Nous ne nous effrayerons pas des changements qui auront lieu autour de nous, et nous ne vivrons pas dans l'apathie et dans la paresse, mais dans l'exercice de l'énergie et des affections vivantes envers le Seigneur.



### Coloss. II, 15.

« Christ a été crucifié en faiblesse, néanmoins il vit par la puissance de Dieu » (2 Cor. XIII, 4). Il n'y eut jamais une démonstration de *faiblesse*, pareille à celle que présenta la croix. Tout était contre le Seigneur. Dieu s'était comme retiré, l'homme avait prouvé sa foncière inimitié, les disciples étaient sans foi, l'enfer jouissait de l'heure de sa puissance. Mais à ces sombres moments succéda un temps de la *force la plus magnifique et la plus glorieuse* qui ait jamais été déployée. Aussitôt que Jésus eut laissé sa vie, le ciel, la terre, l'enfer, Dieu même, et Satan, tous témoignèrent, chacun à sa manière, que la puissance de cette heure était sentie et comprise par eux. Le voile du temple fut déchiré; la terre trembla, les rochers se fendirent et les sépulcres s'ouvrirent. Une glorieuse et triomphante force touchait ainsi à la faiblesse la plus grande, la plus absolue, la plus délaissée, — formant, si je puis dire ainsi, par leur union, le pivot sur lequel devait tourner l'histoire divine des décrets éternels.

La mort fut la victoire du Fils du Dieu vivant; la résurrection et l'ascension furent son triomphe, ou la célébration publique de

sa victoire. Mais cette victoire ne pouvait attendre jusqu'au troisième jour — elle *devait se publier immédiatement*. Et c'est ce qui eut lieu, comme nous le voyons, par le voile déchiré, les rochers fendus, les sépulcres ouverts; et soit par ces premiers résultats de la mort triomphante, soit par l'effet plus régulier et plus visible de cette victoire en la résurrection et l'ascension, toutes les puissances des ténèbres ont été « produites en public », et cela d'une manière triomphante. L'Église prend sa place d'association avec le Seigneur dans sa rejection, *aux yeux du monde*; mais elle obtient une association avec lui dans sa mort victorieuse et dans sa résurrection triomphante — proportionnellement du moins pour chacun de ses membres, à la conscience de sa position, et à sa *paix personnelle, cachée avec Dieu* ! C'est là un appel d'une merveilleuse beauté morale.



## FRAGMENT.

## 1 Chron. XXI.

Il est bien beau de voir la manière dont David cherche un refuge en Dieu, au moment même où la main de Dieu était sur lui pour le discipliner. David était demeuré loin de Dieu des mois entiers, pendant que le dénombrement se poursuivait. Mais Dieu aime ses enfants; et il ne peut leur permettre de demeurer ainsi à distance. Aussi dut-il faire sentir à David son péché. Et ensuite David trouve qu'il a affaire à Dieu. Lorsque nous pensons à Dieu et que nous nous rappelons que nous avons individuellement affaire à lui, quelle lumière se répand sur toutes nos voies ! C'est dans le secret avec lui que l'état de nos âmes doit se régler. Mais Dieu n'est jamais plus précieux à son peuple, que lorsqu'il est lui-même leur refuge contre le péché qu'il a besoin de leur rappeler et de visiter.



LE

## MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

**Notre relation avec Christ.**

(Apoc. I, 4 à 7; XXII, 16 à 21.)

J'ai choisi ces deux passages — dont l'un précède toute la partie prophétique du livre, et dont l'autre la suit — parce qu'ils nous donnent la relation dans laquelle les saints sont placés quant à Christ, à qui le livre est confié.

Dans les versets qui servent d'introduction nous trouvons un vœu adressé aux Eglises, et la réponse du cœur des saints à ce vœu ; puis, quand le livre finit, quelques mots adressés par le Seigneur à son peuple envisagé comme l'Épouse, et la réponse de celle-ci. Je désire montrer la position dans laquelle l'Esprit de Dieu place les saints, et la connexion de cette position avec leur caractère, leurs affections et leurs devoirs.

Faisons d'abord remarquer que nos affections et nos devoirs découlent de la relation dans laquelle nous sommes placés. Il est clair que si nous sommes des créatures de Dieu, nos devoirs en tant que nous le sommes, découlent de la connaissance que nous avons de ce fait. Il en est de même de nos devoirs et de nos affections terrestres — ils découlent de nos relations res-

pectives, soit comme mari et femme, soit comme père et enfant. C'est une remarque bien simple, mais elle est de toute importance pour ce qui est de la position des saints. Mais il faut que je sois dans cette relation pour avoir ces affections, et il faut que je sache ce qu'est la relation à laquelle appartiennent ces devoirs. Si je n'avais pas la conscience d'être enfant, et que je vinsse à rencontrer mon père, je n'aurais aucun sentiment des devoirs et des affections qui me conviennent en ma qualité d'enfant. Pour que j'aie des affections convenables, il faut que je sois *dans* la relation à laquelle appartiennent ces affections, et il faut aussi que je *sache* que j'y suis. La relation doit m'être connue comme mienne, pour que je possède les affections qui s'y rattachent. Je ne saurais aimer Christ comme Sauveur, tant que j'ignore s'il est ou non un Sauveur pour moi ; je ne saurais aimer Dieu comme Père, tant que je ne suis pas sûr d'être son enfant. Or voici l'importance de cela, c'est qu'une connaissance — bien établie — du salut est le fondement et le mobile de nos devoirs envers Dieu — non-seulement la connaissance du fait du salut, mais la connaissance de l'état dans lequel ce salut m'a introduit. Le salut a fait de moi un enfant, et je suis tenu de marcher et de sentir comme un enfant. Il en est de même si je considère Christ tel qu'il se présente à la fin de ce livre. Dès qu'il s'adresse à l'Eglise, l'Esprit et l'Epouse disent aussitôt : « Viens ». Si je ne sais pas que j'appartiens à l'Epouse de Christ, comment, lorsqu'il se présente ainsi à moi, puis-je lui dire : « Viens » ? C'est de la relation dans laquelle je suis que tout doit découler, et il n'y a ni devoirs ni affections bien fondés, tant que nous ne savons pas que nous

sommes dans cette relation avec Dieu. Il peut y avoir un grand désir de la chose, et même il y aura ce désir. Si j'étais orphelin, je donnerais tout pour avoir un père ; mais je ne puis avoir les affections d'un enfant, parce que je n'ai pas de père pour m'aimer. Partout où existe la nature divine, il y a la source de ces pensées et de ces sentiments d'amour envers Dieu, et de sainteté ; mais je ne puis avoir tout cela d'une manière parfaite pour mon âme, parce que je n'ai pas la jouissance constante de la relation où je suis. Une loi peut être imposée à quelqu'un, mais elle ne produit jamais aucune affection. Il peut y avoir une loi qui demande de moi certains sentiments et certaines affections, mais cela ne donne nullement la conscience de la relation par laquelle sont produites ces affections : conséquemment cela ne me donne point de puissance. C'est là le caractère réel de la loi. Au lieu d'être fondée sur une relation existante, elle promet qu'en la gardant, j'obtiendrai la vie. Si je garde la loi sans avoir réellement la vie, je devrai parvenir à la vie en la gardant.

Je trouve ce principe-là posé dans l'Écriture — le devoir prescrit, afin d'obtenir la vie ; mais cela ne produit jamais la chose elle-même. La loi réclame de l'homme ce qu'il devrait être, mais elle ne place l'homme — et ne saurait le placer — dans aucune relation avec Dieu, dans laquelle il puisse jouir des bénédictions qui appartiennent à Dieu. Or il n'en est pas ainsi de Christ : il nous met *positivement* en relation avec Dieu, par le moyen du salut qu'il a accompli ; il nous donne une position connue et déterminée devant Dieu ; puis nos affections et nos devoirs découlent de la position où nous sommes. Ils ne sont pas le moyen d'obtenir la

position, mais ce qui appartient à la position où nous sommes. Si nous sommes l'Épouse de Christ, nous devrions avoir les sentiments et les désirs d'une Épouse. Quand vous méditez sur ces versets, ce sont là les pensées qui se présentent au cœur d'un bout à l'autre. De quelque manière qu'il soit parlé de Christ, il y a là ce qui fait aussitôt jaillir une réponse du cœur des saints. Qu'il soit question de ses titres, ou de ses offices, ou de ce qu'il est, le fait seul qu'il s'agit de celui avec qui nous sommes en relation, a pour effet de réveiller dans nos propres cœurs le sentiment de ce qu'il est pour nous. Par exemple, s'il m'arrivait de dire à un enfant que son père s'est éminemment distingué comme guerrier ou comme homme d'état, le sentiment de l'enfant serait aussitôt : C'est là mon père. Il ne dirait pas : C'est là un grand guerrier, un illustre diplomate. Le sentiment de l'enfant serait : Ce grand homme est mon père. Il en serait de même d'une épouse. Si on lui disait que tel homme s'est fort distingué en tel lieu, et qu'elle sût que cet homme est son mari, elle dirait : C'est là mon mari. En effet, toute cette gloire a réveillé, dans l'esprit de l'enfant ou de l'épouse, la conscience de la relation où ils sont placés à l'égard de celui auquel ils appartiennent. Or c'est le cas de l'Église de Dieu. Vous ne sauriez parler d'aucune gloire de Christ ou de Dieu, qui ne réveille dans le cœur des saints la conscience de ce qu'est Dieu et de ce qu'est Christ, pour eux-mêmes. Cela caractérise l'existence d'une telle relation et les affections qui lui sont propres. Vous ne sauriez parler de la personne avec laquelle d'autres sont en relation, sans réveiller dans leurs cœurs le sentiment de ce que cette personne est pour eux.

Le caractère de ce livre de l'Apocalypse est d'un bout à l'autre un caractère de jugement. Ce n'est pas le Père communiquant avec l'Eglise par le moyen du Saint-Esprit qui demeure en elle. Et lorsque Christ y est décrit, c'est comme celui dont les yeux sont comme une flamme de feu, et qui juge au milieu des églises, ou comme celui qui descend du ciel sur un cheval blanc et de la bouche duquel sort une épée tranchante, « afin qu'il en frappe les nations. » Quand il y est question de Dieu, il est assis sur un trône d'où sortent des éclairs et des tonnerres, et il envoie sur la terre des jugements préliminaires ou définitifs.

Or nous trouverons ici, par les sentiments qui sont exprimés, ce qu'éprouve le saint, l'enfant de Dieu, quand Christ est présenté. Nous trouverons que, lors même qu'il est présenté en jugement — c'est-à-dire sous un caractère terrestre, — ce qui se réveille dans le cœur de l'Eglise, c'est le sentiment de la position et de la relation dans lesquelles elle est placée envers celui qui est ainsi présenté. S'il est fait allusion à Jésus comme étant « le Prince des rois de la terre, » la réponse est aussitôt : « A celui qui nous aime, et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang ». S'il est nommé « la Racine et la Postérité de David, » « l'Esprit et l'Epouse disent : Viens ». C'est là ce qui caractérise l'âme qui vit dans la conscience de la bénédiction, et dans la jouissance d'une relation actuelle avec Dieu. De quelque manière que Christ soit présenté, c'est le sentiment de sa propre relation avec lui qui est réveillé aussitôt dans l'Epouse. Ce que je vois dans la Parole, ce n'est pas seulement que Dieu nous visite nous pécheurs, comme il l'a fait, mais qu'après nous avoir visités, il

nous a introduits dans une connexion bénie avec lui-même, et que nous y ayant introduits, il nous appelle, comme étant dans cette connexion, à vivre dans la joie et dans les devoirs qui s'y rapportent.

Nous ne comprenons pas complètement jusqu'à quel point nous sommes perdus dans notre état naturel, parce que nous ne regardons pas simplement à notre position en Christ. Et dans la mesure que nous comprendrons que « ceux qui sont dans la chair ne peuvent point plaire à Dieu », et que la chair ne se soumet pas à Dieu et ne saurait être amendée, nous serons par la foi amenés à notre position en Christ. Du moment que j'arrive à connaître que ma relation avec Dieu dépend de ce que Dieu est pour moi et de ce qu'il m'a fait être par sa grâce, en lui-même, et non pas de ce que je suis, moi, envers lui, tout devient simple. Bien des personnes peuvent s'étonner d'entendre que cela ne dépend pas de ce qu'elles sont envers Dieu. Elles diront : Les hommes ne sont-ils pas jugés selon leurs œuvres ? Sans doute ils le sont. Mais qui d'entre vous pourrait soutenir ce jugement ? Non-seulement c'est là une vérité ; mais si c'est une vérité, quelle est votre condition ? Nous sommes perdus. Nous ne pouvons que dire : « N'entre point en jugement avec ton serviteur, car nul homme vivant ne sera justifié devant toi. » C'en est fait de toute chair, comme telle. Si Christ est venu, il est venu pour appeler des pécheurs, — pour « chercher et sauver ce qui était perdu. » Quant à l'homme dans la chair, c'est une question jugée. Envisagés, vous et moi, comme des êtres moraux responsables devant Dieu, nous avons marché de telle sorte, que nous ne pourrions subsister dans le jugement— personne ne le pour-

rait, pas même un chrétien. Je ne parle pas maintenant de la grâce qui sauve ; mais de l'homme jugé comme être responsable envers Dieu. Si Dieu agissait à notre égard sur ce pied-là, de mille articles, comme dit Job, nous ne pourrions répondre sur un seul. Nous savons que cela est vrai. Il n'y a pas un seul homme, — fût-ce même l'homme le plus insouciant dans le monde, — qui ne sache qu'il ne saurait subsister en jugement. S'il était amené aujourd'hui dans la présence de Dieu, il ferait ce que fit Adam — il irait se cacher s'il le pouvait ; il n'oserait se tenir là pour être jugé de Dieu. Les saints le savent ; mais les pécheurs le savent aussi. L'homme n'a aucun désir d'être dans ce moment même avec Dieu. Prenez l'homme du monde le plus honnête, — si on lui offrait d'aller au ciel aujourd'hui, il n'accepterait pas — ni pour demain non plus. Quand donc voudrait-il y aller ? Quand il ne pourrait faire autrement. S'il *faut* qu'il meure, il aimerait mieux aller au ciel ; mais il n'y a pas un seul homme du monde qui ne désire rester le plus longtemps possible hors du ciel. Si Dieu se révèle en jugement, l'homme fuira de devant lui ; et que fit l'homme, quand Dieu se révéla en grâce ? Les hommes crachèrent contre lui et le crucifièrent. Ces choses sont prouvées. La conscience nous dit la première ; et les faits du christianisme nous disent l'autre, — l'homme ne veut pas de Dieu. Voilà ce que nous sommes tous ; il n'y a point de différence. Les uns peuvent avoir produit plus de mauvais fruit que d'autres ; mais nous sommes tous également perdus, et ainsi Dieu agit à notre égard, en conséquence de la mort de Christ, sur le pied que nous sommes perdus. Il est d'une immense importance de voir ceci pleine-

ment, afin que nous puissions jouir pleinement de l'amour de Dieu. « Pour l'homme de bien, peut-être, quelqu'un se résoudrait même à mourir. Mais Dieu a constaté son amour à Lui envers nous, en ce que lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous. » J'apprends donc ceci, c'est que si tout méchant que je suis, redoutant le jugement, et n'ayant point d'affection pour Dieu, — Dieu m'a aimé, il l'a fait selon la perfection de sa propre nature. C'est ainsi que la grâce apporte un remède à l'état de l'homme. Il est amené à cette conviction qu'il est un pauvre pécheur perdu, sans aucun désir qui ait Dieu pour objet — un pécheur perdu, après avoir été éprouvé de toutes les manières possibles — éprouvé sans loi, éprouvé sous (la) loi, enfin éprouvé par la venue de Christ, en grâce, pour apporter un remède à tous les besoins de l'homme. Et quel fut le résultat ? L'homme était perdu ; perdu sans ressource. « Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous. » Nous voulons avoir le monde, et nous débarrasser de Dieu.

Je vois ici Dieu « en Christ, réconciliant le monde avec lui-même », je le trouve, dans l'amour parfait, ayant pris connaissance de ce qu'est le pécheur, et sachant comment cet amour serait traité, je le vois pourtant descendre pour sauver, Quand je considère comment Christ est venu jusqu'à moi, j'acquies ainsi la connaissance que Dieu, dans l'amour parfait, et avec la connaissance de ce que je suis, m'a visité pour me sauver. Il n'est pas « venu appeler des justes mais des pécheurs à la repentance ». Ayant connu ces choses, j'ai trouvé Dieu et je le connais. Je découvre que je suis complètement mauvais, que mon cœur est entièrement mauvais ; mais j'ai vu Jésus, et il m'aime d'une

manière parfaite. Je l'ai trouvé, étant dans mon péché, et je le connais. Ce n'est pas encore une relation, mais je sais ce qu'il est. Si je suis allé trouver un homme que je regardais comme mon maître, et que j'aie fait tout ce que j'ai pu contre lui ; si je l'ai rencontré plus tard et qu'il m'ait donné l'assurance de son amour, tous mes doutes et toute mon anxiété ont été ôtés. Je n'attendrai donc pas le jour du jugement pour savoir ce que Dieu est envers moi, car je l'ai trouvé en Christ lorsque j'étais dans mes péchés. Mais il y a encore ceci, que nous ne saurions entrer au ciel avec nos péchés ; et ce que je trouve ensuite, c'est que Christ a pris la place même dans laquelle j'étais. Étais-je dans la mort ? Il y est entré. Étais-je sous la condamnation ? Il s'y est placé. Étais-je dans le péché devant Dieu ? Il a été fait péché pour moi. Je trouve à la croix le Seigneur Jésus qui est venu se mettre dans la place même où j'étais devant un Dieu de jugement. Ainsi, prenant la place des pécheurs, il s'est abaissé jusqu'à la mort. Il a été abandonné de Dieu, et ayant été fait péché, il a porté leur charge sur la croix, et maintenant il est ressuscité. Dieu a agi à l'égard du péché ; toute la question a été vidée sur la croix. Ainsi ce Sauveur béni ayant été fait péché pour moi, la sainteté de Dieu a été satisfaite, et il a été démontré que l'homme était un pécheur perdu. Mais Christ ayant pris la place du pécheur, toute l'histoire de mon péché est close ; il a reçu son salaire en la personne de Christ. Puis il est ressuscité, et il y a un autre Adam, au lieu du premier Adam, dans la présence de Dieu. Ce n'est pas seulement que Dieu a visité le pécheur dans son péché, mais celui qui a déjà pris sur lui-même le jugement de mon péché, est dans la

présence de Dieu en justice. J'apprends ainsi tout ce que Dieu a fait pour régler la question du péché. Christ « a été manifesté une fois pour l'abolition du péché par le sacrifice de lui-même. » Voilà ce dont ma conscience a besoin, afin que je puisse jouir de l'amour de Dieu. Si je le reçois par la foi, je puis me tenir en la présence de Dieu, avec la connaissance que Dieu m'aime d'une manière parfaite, et que, comme un Dieu juste, il me reçoit en Christ.

Si vous considérez les deux passages qui nous occupent, vous trouverez, dans l'un, ce que Christ a fait pour nous et la position où il nous a placés, et dans l'autre, la relation qui en découle et la conduite qui est la conséquence de cette relation.

Dans Apoc. I, 4, il n'est pas dit un mot de Dieu en son caractère de Sauveur, mais il est présenté sous le caractère de Jéhovah, comme le Tout-Puissant; et les sept Esprits qui sont devant le trône montrent cette perfection de l'Esprit divin dans laquelle Dieu juge. C'est pourquoi Christ est mentionné le dernier, et quand j'arrive à ce qui est dit de lui, je trouve la déclaration qu'il est le témoin fidèle sur la terre; puis il y a sa résurrection — « il est le premier-né d'entre les morts »; et, enfin, il est « le Prince des rois de la terre ». Le passage garde le silence sur tout ce que Christ est dans le ciel comme Souverain Sacrificateur, et comme ma justice devant Dieu. Mais quoiqu'il ne soit parlé de Christ que de cette manière, en connexion avec le caractère du livre entier, quelle est pourtant la réponse des saints dès que Christ est mentionné? « A lui qui nous aime, et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang, et nous a faits un royaume de sacrificateurs pour son Dieu et

Père ; à lui gloire et force aux siècles des siècles ! Amen ! » C'est ce qu'il est pour eux. Quoique Christ soit mentionné en conformité avec tout le caractère du livre, l'Eglise toutefois le connaît tel qu'il est pour elle-même. Quand même il est mentionné comme « le Prince des rois de la terre », je dis : c'est là celui qui m'aime, qui m'a sauvé ; je le connais comme celui qui est dans le ciel, en conséquence de l'œuvre qu'il a accomplie pour moi. Je sais ce qu'il est pour moi-même. Il m'aime et il m'a lavé de mes péchés dans son sang. Et si je pense à la position dans laquelle il m'a placé, il m'a fait roi et sacrificateur à son Dieu et Père. C'est ici le caractère de l'amour de Christ, c'est que tout ce qu'il reçoit du Père, comme homme, en gloire et en bénédiction, il nous le donne. Si même je parle de lui comme d'un Prince sur le trône, il ne peut se passer de moi ; il me fait roi aussi. Un homme du monde peut être généreux, mais il n'introduit pas une autre personne dans sa propre condition. Mais c'est ce que fait Christ. « Je vous donne ma paix, dit-il, je ne vous donne pas comme le monde donne. » Je vous donnerai la même paix que j'ai moi-même. De même encore. « La gloire que tu m'as donnée, je la leur ai donnée. » Et non-seulement cela, mais il leur donne l'amour de son Père— afin « que le monde connaisse que tu m'as envoyé, et que tu les as aimés comme tu m'as aimé. » Il nous met en sa propre place. C'est là l'amour parfait. Il est venu lui-même et il nous a lavés de nos péchés dans son propre sang. S'il est Roi et Sacrificateur, il nous a faits rois et sacrificateurs ensemble avec Lui. C'est seulement lorsque j'ai la conscience d'être entièrement perdu, et que je regarde à cet amour que Dieu a montré dans le don de son Fils, que je puis comprendre tout cela.

Si je considère le jour du jugement, je dis : Tout est fini ; c'est une chose réglée pour moi, et si Dieu agit à mon égard en jugement, c'est fait de moi. Il est trop tard pour parler de s'amender — je suis perdu. Mais maintenant, par Christ, je suis sauvé. Je sais que Dieu lui-même est intervenu, qu'il a agi à l'égard de ce pécheur perdu, et qu'il a donné son Fils pour lui. Ce n'est pas seulement qu'il le vivifie ; mais en outre, lorsqu'une âme a été vivifiée et qu'elle sent ce qu'est le péché, et ce qu'est la justice, et pourtant qu'il n'a pas cette justice, Dieu a donné Christ comme le salut qui vient de lui-même. Vous avez besoin d'être délivrés d'une condition dans laquelle vous êtes par nature, et placés dans une autre condition en Christ ; et c'est à quoi Dieu a pourvu. Non-seulement le croyant est né de nouveau et voit que la sainteté doit exister, mais il a trouvé en Christ la chose même dont il a besoin. La grâce de Dieu a apporté le salut. C'est ici une autre chose. Je ne suis pas seulement renouvelé, mais j'avais besoin d'une réponse aux exercices de mon âme ; et c'est là ce que j'ai en Christ. Serait-ce bien pour un enfant d'être incertain si son père l'aime ou non ? S'il en était ainsi, je dirais : Cet enfant n'a pas les affections qu'il devrait avoir. Nous devrions pouvoir dire : Je sais parfaitement bien que le Père m'aime ; — il a donné son Fils pour moi. Dans son amour, il connaissait mon état et il y pensait. Et il m'a aimé, et il m'a lavé de mes péchés dans son propre sang. Il m'a rendu aussi net que la valeur du sang de Christ peut rendre une personne nette. Je suis ainsi placé devant Dieu, et puis j'ai été fait roi et sacrificeur à Dieu. Bientôt chacun sera béni « sous sa propre vigne et sous son propre figuier » ; mais la position

dans laquelle le cœur du croyant se trouve placé maintenant, c'est la position même de Christ, en vertu de l'amour dont il a été aimé.

« Voici, il vient avec les nuées, et tout œil le verra. » Et quelle en est la conséquence? « Et toutes les tribus de la terre se lamenteront à cause de lui. » Je puis rendre ce témoignage que tout œil le verra — et que toutes les tribus de la terre se lamenteront à cause de lui. Mais dois-je me lamenter parce qu'il vient — celui qui m'a lavé de mes péchés dans son sang? Non, je suis dans la joie. Autre chose est ma portion; autre chose est mon témoignage.

*La suite prochainement, si le Seigneur le veut.*



### Notes sur le Psaume CXIX.

(Suite de la page 255.)

LAMED. — 89. O Eternel! ta parole subsiste à jamais dans les cieux.

Ici, le juste est délivré de l'abattement par lequel il a passé, les nuages ont disparu de son esprit et son âme s'est élevée à la source de l'espérance de la foi; aussi est-il, comme on pourrait dire, dans son assiette. — Ce ne sont plus ses circonstances extérieures qui le préoccupent, mais c'est la parole vivante et permanente à jamais, établie dans les cieux. Là est le siège de la puissance et de l'autorité du Dieu d'Israël, et c'est de là que viendra la délivrance que le juste attend.

Lorsque la force du peuple de Dieu s'en est allée, et qu'il n'y a plus rien dans la condition extérieure de

ce peuple qui rappelle les bénédictions d'autrefois, alors l'office de la foi est de faire jouir le juste des choses *cachées* : La « voie de Dieu est dans son sanctuaire. » — Pour avoir l'intelligence des voies de Dieu, il faut que le juste entre *dans ce sanctuaire du Dieu fort* (Ps. LXIII, 16-17). C'est là que Dieu découvre tout à la foi, en sorte que le juste est tranquille, sachant que quoi qu'il en soit, rien n'est plus sûr que les choses que la parole révèle, bien qu'elles restent encore à réaliser. Or, si le peuple a fait défaut à ses engagements, Dieu est demeuré fidèle, sa fidélité est *immuable* et d'âge en âge elle se retrouve ; —

90. Ta fidélité dure d'âge en âge ; tu as établi la terre, et elle demeure ferme.

cela conduit le juste à exalter les attributs de la puissance de Dieu, manifestés dans la création, « car sa puissance éternelle et sa divinité, se voient quand on considère ses ouvrages ». C'est le déploiement de cette même puissance, qui est nécessaire pour que le juste soit délivré ; or, si cette puissance souveraine est manifestée, la délivrance du juste est assurée : elle détruira tous ses ennemis. Toutefois, le juste ici ne s'élève pas plus haut que l'idée de ce qu'a produit et de ce que peut produire encore la puissance de Dieu. Pour le chrétien, le niveau spirituel où il se trouve placé, est plus élevé : l'humiliation du Christ, — la nécessité de sa mort pour le salut du pécheur, sont tout autant de sujets dont il a saisi la portée et compris l'importance pour son âme. Ce qui le rend heureux, c'est la mort du Fils, qui le réconcilie avec Dieu et le délivre du péché. Le juif pieux attend et soupire, au contraire, après cette manifestation glorieuse et publi-

que de la puissance de Christ au milieu des hommes. L'éclatant déploiement de cette puissance réalisera ses vœux et toutes ses prières.

91. Selon tes ordonnances tout subsiste aujourd'hui, et toutes choses te servent.

Remarquons, avant que d'aller plus loin, comment l'Esprit de Christ révèle au juste les sources auxquelles, dans son épreuve, il peut restaurer son âme. 1° C'est la parole établie dans les cieux ; — 2° c'est *la fidélité* de Dieu, en ce qui concerne l'accomplissement de ses promesses ; — 3° c'est *la fermeté* des ordonnances de Dieu, fermeté qui ressort du fait que « tout subsiste aujourd'hui », comme au commencement. Cette fermeté des ordonnances de Dieu, telle qu'elle est manifestée dans son gouvernement des choses créées, est pour le juste qui soupire une vraie consolation ; car de ce que toutes choses subsistent par la volonté souveraine du Très-Haut, il peut en conclure, que ce que Dieu a ordonné touchant l'avenir de son peuple, ne saurait manquer et qu'ainsi il peut et il doit persévérer dans l'espérance de sa foi. Les moqueurs, au contraire, partant du même fait, concluent que les choses demeureront à jamais ce qu'elles sont et que l'espoir du juste ne saurait avoir sa réalisation (2 Pier. III, 4) — et ainsi, ils s'endureissent dans le péché. Or par la foi, le juste voit les choses selon la vérité et il comprend que « toutes choses servent » à l'accomplissement des plans de Dieu ; qu'Israël, même dans sa rébellion, sert à l'accomplissement du dessein de Dieu.

92. N'eût été que ta loi a fait tout mon plaisir, j'eusse déjà péri dans mon affliction.

Ces paroles révèlent le secret de la force du juste

dans son affliction : « la loi de l'Éternel fait tout son plaisir » ; ce champ de la révélation divine fait connaître au juste, quel sera le résultat des voies de Dieu envers son peuple : « Le libérateur viendra de Sion, et il détournera de Jacob l'impiété ». Ainsi, un résidu selon l'élection de la grâce sera sauvé et la gloire de l'Éternel paraîtra encore au sein d'Israël. La connaissance de ces choses procure au juste un plaisir vrai, son cœur est plein de l'avenir qu'il a devant lui et c'est là ce qui le garde dans son affliction — dans ces moments d'épreuve excessive où l'ennemi bat en brèche l'édifice de la foi. Ici donc, le juste est victorieux, la loi de son Dieu l'a gardé du mal et a empêché que, par l'affliction, Satan eût le dessus. Cet exemple est un pressant encouragement à prendre notre plaisir dans les choses que Dieu a révélées à notre foi ; il n'y a que cela qui puisse garder nos cœurs, et quelle grâce ! que nous soyons appelés de Dieu à nous approprier ces choses ! « Jeunes gens, disait l'apôtre, je vous ai écrit parce que vous êtes forts et que la parole de Dieu demeure en vous, et que vous avez vaincu le méchant ». La joie et la force est ce que la parole produit en nos cœurs, lorsqu'ils y prennent leur plaisir.

93. Jamais je n'oublierai tes commandements, car par leur moyen tu m'as fait revivre.

Or ayant fait une expérience si heureuse, le juste peut-il oublier ce qui a été pour lui la lumière et la force au moyen desquelles il a été gardé ? C'est à cette question, que répond notre verset. Le juste ne peut oublier ce qui est sa sauvegarde, aussi longtemps que dure sa responsabilité, et ce n'est qu'à l'apparition du Christ qu'elle a son terme. Ici, le juste voit qu'il est encore

dans la position où il a besoin des commandements de Dieu ; il a expérimenté de quelle utilité ils sont pour lui et il en connaît la valeur. Au reste, son âme est encore exercée, et les commandements de Dieu ont seuls son soutien jusqu'au bout.

*La suite prochainement, si le Seigneur le veut*



### **Explication de passages.**

Un de nos abonnés (C. B.) du département du Gard nous écrit pour nous demander notre pensée sur Matth. XI, 12 et Luc XVI, 16, et aussi sur Luc XXII, 44. Nous sommes réjoui qu'il nous ait fait ainsi rentrer dans une subdivision de notre plan primitif que nous avons fort à cœur de ne pas négliger. Voici donc une réponse à cette demande ; nous la devons à un de nos frères que l'on aime toujours à entendre ; elle ne concerne que les deux premiers passages ci-dessus qui sont parallèles. Quant au dernier (Luc XXII, 44), nous sommes forcé de renvoyer à notre prochain numéro la publication d'un article du même auteur.

En répondant à la question sur Matth. XI, 12, et Luc XVI, 16, il est important de faire attention à la place où ces passages se trouvent dans ces évangiles. En Matth. le XI<sup>e</sup> chapitre marque la transition de la présentation de Christ à la nation, à l'exclusion des Gentils (ce qui se trouve au chapitre X, chapitre qui parle de cette présentation jusqu'au retour du Fils de l'homme), et le nouvel ordre de choses qui a eu lieu à la suite du rejet de Christ. Les versets 20-30 constatent de la manière la plus frappante ce changement. Le Seigneur reproche aux villes où il avait travaillé, leur déplorable incrédulité, et se soumet à la volonté de son Père dans cette disposition. Cette soumission ouvre pour

son cœur l'énigme de la grâce qui paraît dans toute sa simplicité et dans toute sa puissance

Il s'agit de connaître le Père, et le Fils seul peut le révéler, mais Il invite tous les travaillés et chargés à venir à Lui, et Il leur donnera du repos ; sa personne, et non pas Israël, est le centre de la grâce et de l'œuvre de la grâce. Lui seul révèle le Père. Le jugement d'Israël est développé, chapitre XII, et les mystères du royaume exposés, chapitre XIII. A l'occasion de cette transition nous voyons le témoignage de Jean et celui du Christ également rejetés.

Cette transition est, si possible, encore plus clairement marquée en Luc à la fin du chapitre XIII. La rupture entre Jéhovah et Jérusalem est complète, la maison qui appartenait aux enfants de Jérusalem, autrefois la « maison de Dieu, » est abandonnée, et ceux-ci ne verront plus le Seigneur, jusqu'à ce que le Ps. CXVIII soit accompli dans leur repentance. Ensuite, chapitre XIV, le changement des voies de Dieu est clairement constaté et la sphère de l'activité de sa grâce n'est plus l'Israël maintenant rejeté, mais le monde entier, après avoir recueilli les pauvres du troupeau de son peuple, 16-24. Ensuite les voies de Dieu en grâce souveraine envers les hommes, envers les pécheurs, sont exposées dans cette trésorerie de grâce et d'amour qui se trouve dans le chapitre XV, et dans le XVI<sup>e</sup> le Seigneur fait voir l'emploi que l'homme doit faire de ce qu'il possède selon la nature, étant maintenant ce qui avait été particulièrement démontré en Israël, un économe renvoyé. Il s'en sert en grâce, en vue de son avenir, au lieu d'en jouir comme d'un bien dans ce monde. Il pense à des habitations éternelles. C'est ici que le passage relatif au royaume et à Jean-Baptiste se trouve. La mission a été comme le pivot de ce changement. *Sous ce point de vue* la mission de Christ sur la terre, son ministère n'étaient que le complément de celui de Jean-Baptiste. Comp. Matth. IV, 17, et III, 2. Seulement celui-ci chantait les airs lugubres du jugement, et celui-là les cantiques joyeux de l'espérance et de la grâce, ainsi que notre chapitre XI nous l'explique.

Dans les passages qui nous occupent, Matth. parle en pensant à Israël, Luc en pensant à tous les hommes.

Deux grands systèmes de Dieu à l'égard de la terre, se trouvent renfermés dans ses conseils et révélés dans sa parole. L'un dépendait de la fidélité de l'homme à la responsabilité qui pesait sur lui, l'autre de la puissance active de Dieu. Ce sont les économies de la loi et du royaume. Mais il y a eu un moment de transition où le royaume a été prêché, et prêché au milieu d'Israël par Jean-Baptiste et par Christ, sans qu'il eût été établi en puissance. Le peuple a été mis à une épreuve morale pour ce qui regardait le droit d'y entrer. Au reste les prophètes et les psâumes avaient bien annoncé d'avance le caractère de ceux qui devaient avoir une part aux bénédictions du royaume. — Voyez Ps. XV, XXIV, XXXVII et beaucoup d'autres; Es. XLVIII, 22; LI, LVII, 21; LXVI, 2, et une foule de passages. A ce témoignage le sermon sur la montagne a mis le sceau en lui donnant de l'actualité. Or la prédication du royaume a eu pour effet de détacher le résidu, savoir ceux qui avaient des oreilles pour écouter, du mal et de l'hypocrisie qui régnaient au milieu du peuple, de le préparer pour l'entrée du royaume s'il avait été établi en puissance, et de fait le Christ ayant dû être rejeté, pour être le noyau de l'assemblée qui, selon les conseils de Dieu, allait être révélée. Ensuite le royaume prenait le caractère de semences et d'autres formes semblables et non du règne d'un roi en puissance, et il a continué d'être prêché comme devant arriver, quoique le salut et la gloire de l'Eglise aient dû occuper, dès la descente du St-Esprit, la principale place dans la doctrine dont l'Esprit a été la source.

C'était donc au moment où les relations d'Israël avec Dieu par le moyen du Messie étaient devenues impossibles, et où la relation fondée sur la loi et maintenue par le témoignage des prophètes tendait à sa fin par la publication du royaume prêt à être rétabli et en quelque sorte là dans la personne du roi; c'était dans ce moment-là que le Seigneur prononçait ces paroles que nous cherchons à rendre claires à nos lecteurs, en répondant à la demande qui nous a été faite.

Or la première chose qu'elles constatent, c'est que la loi et les prophètes ont été jusqu'à Jean. Israël avait été placé par Dieu sur ce pied-là jusqu'au ministère de Jean. Il n'y avait qu'à

observer la loi, et à se réjouir de l'espérance donnée par les prophètes, et tout allait bien. Ceci n'était plus le cas depuis Jean. Le royaume n'était pas établi ; s'il l'avait été, la puissance de Dieu aurait tout arrangé. L'ordre et la paix auraient régné, le résidu aurait été béni dans le royaume où le roi eût régné en justice. Mais il n'en était pas ainsi, il était prêché, et prêché par des prophètes — et par ceux qui étaient plus que prophètes — mais par des prophètes honnis, rejetés, pour lesquels le désert et la mort étaient la demeure ou la récompense. Le peuple hypocrite, race de vipères, n'en voulait rien. Ce n'était que l'énergie de la foi à travers les souffrances, qui pouvait s'en emparer. Satan et les chefs de la nation feraient tout ce qu'ils pourraient pour empêcher les gens d'y entrer, jusqu'à souiller leurs mains du sang des justes. Ceux qui prêchaient le royaume souffraient, et ceux qui y entraient devaient prendre leur part avec eux. Le royaume ne s'établissait pas avec puissance, le roi ne régnait pas, il était prêché. Ce n'était que par la violence qu'on en forçait l'entrée. C'étaient les violents, ceux qui ne s'arrêtaient pas devant les obstacles et l'opposition, mais se frayaient un chemin à travers tout, qui s'assuraient une place. Il n'y a que cette différence entre Matth. et Luc, que Matth. parle exclusivement du caractère de ceux qui s'emparent du royaume et de la position de ce dernier, et ne dépasse pas, par conséquent, l'application de ces pensées au peuple juif. Luc avait formellement parlé des carrefours et des haies et ouvert par ses expressions la porte aux Gentils sans les désigner formellement comme ces « quiconque » si souvent cités par Paul. « Chacun, dit-il, s'en empare par violence ». Puisque c'était une affaire de prédication et de foi, le Gentil qui écouterait la prédication et aurait cette foi y entrerait comme un autre. Toutefois il ne fait qu'ouvrir la porte, par principe selon la doctrine de cet évangile depuis le chapitre IV. La parabole qui suit ces versets en Luc, va plus loin. Elle ouvre décidément le ciel, et renverse totalement le système judaïque qui faisait des bénédictions terrestres une preuve de la faveur de Dieu.

LE

## MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

---

**Notre relation avec Christ.***(Suite de la page 253.)**(Apoc. I, 4 à 7; XXII, 16 à 21.)*

Si nous prenons le dernier chapitre, après que tous les détails prophétiques ont été parcourus, nous voyons que nous sommes non-seulement lavés et faits rois et sacrificateurs pour Dieu, mais que nous sommes l'Épouse. Et ici encore Christ se place devant l'Église; il le fait toujours. Dans la partie précédente du chapitre, il dit comme donnant un avertissement: «Voici, je viens bientôt.» Et maintenant le Seigneur, après avoir clos le témoignage qu'il avait à donner au monde, dit au verset 16: «Moi, Jésus, j'ai envoyé mon ange pour vous rendre témoignage de ces choses dans les assemblées.» Puis il prend les trois caractères suivants: «Je suis la racine et la postérité de David.» Il est la racine de David, la source de toutes les promesses faites à David; et il est l'héritier de toutes ces promesses, parce qu'il était la semence promise de David. Mais ensuite il prend un autre caractère, et c'est celui-ci: «l'étoile brillante du matin.» Rien n'est dit ici de l'Époux. Il est l'étoile brillante du matin. Qu'est-ce que cela? Ce n'est pas le jour. C'est ce que nul ne voit du moment que le

soleil est levé. Ceux qui seront sur la terre au jour du Seigneur ne verront pas cette étoile. C'est ce qui est vu par ceux qui veillent pendant la nuit. Puis, quand le Seigneur vient, l'étoile n'est plus vue.

« La nuit est fort avancée et le jour s'est approché. » Cela fait sentir vivement à l'Église de Dieu notre condition présente. Depuis le moment qu'Adam est tombé, ce fut la nuit, ce furent les ténèbres. La nuit devint de plus en plus profonde, à mesure que Dieu continua d'agir à l'égard de l'homme, jusqu'au moment où Christ fut rejeté. Et maintenant vient le jugement. Mais c'est précisément alors que commence l'aurore. L'homme s'était éloigné de la lumière. Les « dominateurs de ces ténèbres, » voilà l'expression que présente l'Écriture. Avant que Christ fût venu, il faisait nuit parce que le soleil n'était pas encore levé ; et quand Christ vint dans ce monde, il fut rejeté. Il était impossible d'établir un lien entre l'homme et Christ, sinon par la mort de Christ. Il descendit jusqu'à l'homme ; il le visita en grâce ; mais « à moins que le grain de froment ne tombe en terre et ne mûre, il demeure seul. » Il était miséricordieux ; il pouvait descendre jusqu'aux hommes pour répondre à tous leurs besoins ; mais il demeurerait seul, à moins qu'il ne mourût ; et quand Christ mourut, ce fut, de fait, le jugement final de tout ce qu'était l'homme envisagé comme étant dans la chair. Il était démontré qu'aucune des voies de Dieu ne pouvait faire produire des figes au figuier, et il dit : « Que désormais aucun fruit ne naisse plus de toi à jamais. » Il avait continué à le cultiver et à le tailler, mais le figuier ne porta point de fruit ; le vigneron fut jeté dehors ; Christ fut rejeté. Mais « où le péché abondait la

grâce a surabondé. » Dieu est intervenu en grâce, et a placé un homme à sa droite. Et maintenant la nuit est fort avancée, le jour s'est approché. Le rejet même de Christ, qui démontra pleinement et entièrement dans quelles complètes ténèbres l'homme était plongé, plaça un nouvel homme — un autre homme, — selon les conseils et le cœur de Dieu, dans la gloire à la droite de Dieu ; et ce Sauveur béni se présente ainsi à notre foi, et dit : Regardez à moi et vous trouverez la vie. « Parce que je vis, vous aussi vous vivrez. » Là vous trouverez la justice — vous trouverez tout.

Je sais maintenant que Dieu est intervenu, non-seulement pour mettre l'homme à l'épreuve, comme il le fit pendant quatre mille ans, mais pour faire sa propre œuvre ; il a pleinement accompli cette œuvre, et Christ est monté en haut comme « le second homme » qui a pris sa place en justice dans la présence de Dieu. Je puis dire : C'est là ma vie. Il y a une victoire sur le péché ; il y a une abolition du péché ; il y a une justice accomplie ; il y a un Être qui a pris sa place là-haut parce que le péché a été aboli, et parce que la justice a été accomplie. S'il est certain que le premier Adam fut chassé d'Eden, il est certain aussi que « le dernier Adam » est entré dans le ciel. Et maintenant je puis dire que je vois l'aurore. Il faut que les Juifs attendent jusqu'à ce que le Souverain Sacrificateur sorte du ciel, avant de savoir si le sacrifice est accepté ou non. Quand Christ sortira une seconde fois, ils regarderont à lui et ils mèneront deuil. Mais ce n'est pas là ce que j'attends, moi ; parce que le Saint-Esprit est venu du ciel, et que sa présence me donne l'assurance bénie que Christ a été accepté devant Dieu comme ma vie et ma justice.

Ma foi me fait connaître que j'ai tout cela en Christ. Mais quand en aurai-je le fruit? J'ai le Saint-Esprit; mais quelle est ma relation avec Christ? Le Saint-Esprit qui est descendu m'en donne la connaissance. J'ai l'Esprit et l'intelligence de ces deux choses; savoir, que Christ est ma justice en la présence de Dieu, et que le Saint-Esprit en est le sceau. Mais plus que cela. Christ est la Tête et « nous sommes membres de son corps, de sa chair et de ses os. » Et quel est le caractère de ses membres, quand il parle d'eux? C'est celui de l'Épouse. Il n'est jamais dit de Christ qu'il fut os de nos os et chair de notre chair, lorsqu'il était ici-bas. Mais maintenant qu'il est à la droite de Dieu, nous sommes os de ses os, et chair de sa chair. Tout comme Ève était d'Adam, nous sommes de Christ — et plus encore — parce que l'Esprit de Christ habite en nous, et nous unit à Christ. Quand le Soleil de justice se lèvera, ayant la santé dans ses rayons, il y aura jugement, les méchants seront foulés aux pieds, etc. Mais, en attendant, pendant que Christ est caché au monde, la foi le voit, et la foi, en le voyant, s'est confiée en lui et s'est appuyée sur lui, parce qu'il est notre justice devant Dieu, et le Saint-Esprit est donné comme le sceau de cette justice. C'est pourquoi il est dit: « Or celui qui nous lie fermement avec vous à Christ et qui nous a oints, c'est Dieu, qui aussi nous a scellés, et nous a donné les arrhes de l'Esprit dans nos cœurs. » Il est l'un et l'autre: les arrhes de la gloire, et la certitude actuelle de l'amour. Je connais réellement maintenant l'amour, parce que le Saint-Esprit me donne la conscience de l'amour parfait; mais il est les arrhes de l'héritage.

Cette étoile brillante du matin précède le moment où le jour commence. Nous connaissons Christ avant de l'avoir vu. Nous ne l'avons pas vu, et pourtant nous avons cru. « En ce jour-là vous connaîtrez que je suis en mon Père, et vous en moi, et moi en vous. » Nous lui sommes associés pendant qu'il n'est pas dans le monde. Quand le soleil se lèvera, nous le verrons dans la gloire, mais nous le connaissons derrière la nuée. Il est le Fils qui s'est révélé à moi — celui qui est dans les cieus — comme il s'est révélé à Paul : c'est pourquoi c'est l'évangile de la gloire. Je le connais comme ma justice, et comme l'Époux à l'égard de l'Épouse. L'étoile du matin, c'est ce qui sera accompli, mais ce qui est la connaissance de Christ, en tant que connu du croyant qui veille, pendant qu'il est totalement inconnu au monde.

Ainsi dans Pierre : « Nous avons aussi la parole prophétique [rendue] plus ferme, à laquelle vous faites bien d'être attentifs, comme à une lampe qui brille dans un lieu obscur jusqu'à ce que le jour ait commencé à luire et que l'étoile du matin se soit levée dans vos cœurs. » La parole prophétique est une lampe qui brille dans un lieu obscur. Le monde n'est que ténèbres, et la prophétie vient me dire quelle est la fin d'un monde de ténèbres, et de tout ce qui s'y passe. Le monde descend le plein courant qui mène à la destruction. Je ne puis m'y associer — mes affections ne sauraient y être engagées. Mais la nuit est fort avancée, et le jour s'est approché. Nous connaissons Christ dans le ciel ; nous le connaissons comme l'étoile du matin, pendant que le monde ne le voit point. Nous le connaissons en haut, là où l'Église fut d'abord placée en relation avec lui.

Il est dit à l'Eglise de Thyatire : « A celui qui vaincra, et qui gardera mes œuvres jusqu'à la fin, je lui donnerai autorité sur les nations ; et il les paîtra avec une verge de fer » etc. « Et, » ajoute-t-il, « je lui donnerai l'étoile du matin, » c'est-à-dire, il sera roi et il gouvernera, mais, en outre, ce que je lui donnerai, c'est moi-même. Nous aurons un héritage et cela avec Christ. Mais supposons qu'un homme soit sur le point de se marier et qu'il dise à la fiancée : Vous aurez un beau domaine, pensez-vous que ce soit là ce qui occupera le plus son esprit ? Non certainement. Si ses affections sont sincères et convenables, ce sera de lui-même, et non de l'héritage qu'elle sera occupée. Il devrait en être ainsi de nous. Toute la parole de Dieu sera accomplie. Nous aurons l'héritage, mais nous aurons Christ. L'étoile brillante du matin est à nous. C'est dans ce caractère que Christ se révèle ici. Mais ce qui est réveillé dans le cœur de l'Eglise, c'est la pensée de la relation avec Christ qui lui est propre. Christ ne dit pas maintenant : Je viens ; c'est elle qui en parle. « Je suis ... l'étoile brillante du matin. Et l'Esprit et l'Épouse disent : Viens. » C'est là le désir de son cœur ; quand Christ est nommé dans ce caractère, elle désire ardemment qu'il vienne — non pas d'être lavée. Les saints avaient déjà dit : « Il nous aime, et nous a lavés de nos péchés dans son sang. » A sa première venue il a fait cela. Il a fait tout cela. Et quand, par grâce, nous avons été amenés à regarder à Dieu, et à nous confier en lui comme de pauvres pécheurs, nous sommes introduits dans cette position par le Saint-Esprit qui est descendu du ciel, parce que la justice est montée en haut. Le Saint-Esprit est descendu et nous a scellés,

parce que nous sommes devenus justice de Dieu en Christ. Et maintenant il n'y a pas seulement cette pensée et ce sentiment : Nous voudrions être l'Épouse ; mais il y a la conscience de la relation , et nous disons à l'Époux : Viens. L'Esprit le dit, parce que l'Esprit est ici-bas sur la terre. Nous avons l'eau de la vie et l'Esprit ; mais nous n'avons pas l'Époux. Le Saint-Esprit étant descendu et habitant dans les croyants, produit la certitude quant à la valeur de ce que Christ a fait et de ce qu'il a été ici-bas, et l'ardent désir de le voir. Nous régnerons avec Christ ; mais être avec Christ lui-même, c'est encore meilleur. Jacques et Jean dirent : Donne-nous une bonne place dans le royaume. Mais que dit Paul ? « Afin que je gagne Christ. » C'est Christ qui a été révélé en moi et c'est lui que je désire. Il n'y a pas incertitude quant à l'existence de la relation ; mais il y a les affections qui appartiennent à cette relation.

« L'Esprit et l'Épouse disent : Viens. » Nous avons tout l'ensemble des affections de l'Église. Quand l'Esprit de Dieu opère dans les saints, quel sera l'objet de la première affection ? Christ. L'Esprit et l'Épouse se tournent vers lui et disent : Viens. Quel est l'objet de l'affection qui vient ensuite. Ce sont les saints. C'est pourquoi elle se porte sur celui qui entend, et il est invité à dire : Viens. Si vous avez entendu Christ, alors venez vous joindre à ce cri : Viens. Même si vous n'avez pas la conscience de la relation, ne seriez-vous pas plus heureux si vous le voyiez tel qu'il est ? Dites donc aussi : Viens. La première affection se porte sur Christ lui-même ; mais l'Épouse voudrait que tous les saints s'associassent à ces affections, et à ce désir de posséder l'Époux. Mais se borne-t-elle à ceux qui ont entendu

la voix du Seigneur Jésus? Non. Lorsque l'Esprit a tourné nos regards vers Christ, le premier effet produit sera le désir que Christ vienne; puis ce sera le désir que les saints qui entendent sa voix partagent cette affection. Et que sera-ce ensuite? Nous nous tournons vers ceux qui peuvent avoir soif, les invitant à venir, et nous ajoutons : « Que celui qui veut prenne gratuitement de l'eau de la vie. » Le saint qui a le sentiment de la bénédiction qu'il y a d'avoir bu de l'eau de la vie que Christ donne gratuitement, désire que d'autres en jouissent aussi. Qu'est-ce qu'un homme altéré? C'est un homme qui a un besoin, et qui n'a rien qui y réponde. « Celui qui vient à moi n'aura pas de faim, et celui qui croit en moi n'aura jamais soif. » J'ai une affection qui a été créée en moi par grâce, mais elle est satisfaite. Je possède ce dont mon âme a besoin. J'ai Dieu, dans toute la bénédiction qui découle de son amour, et je l'ai plus près de moi que ne pourrait l'être aucun ami terrestre. J'ai connu ce que c'est que d'avoir soif, mais maintenant je suis satisfait. Je possède tout ce que mon âme désirait ardemment. Mais s'il y a ici une âme altérée, elle dira peut-être : Ah ! si seulement je pouvais me sentir assurée que je possède cette eau de la vie ! Cela montre que vous n'avez pas bu. Vous ne pouvez jouir de Christ sans le savoir. Si l'Esprit de Dieu vivifie une âme, elle aura des besoins qui ne sont pas satisfaits ; mais si elle est allée à Christ et s'est abreuvée de Christ, elle sera satisfaite. L'Eglise n'a pas encore l'Epoux, mais elle a l'eau de la vie ; et par conséquent elle peut dire au monde : J'ai ce dont vous manquez, venez et essayez. Si vous êtes altérés, et que vous buviez seulement de cette eau, vous n'aurez plus

jamais soif. J'ai Christ dans mon cœur ; et quand vous le posséderez dans votre âme, cela vous donnera la conscience d'avoir précisément le même bonheur que celui dont on jouira dans le ciel. Vous pourrez mieux connaître Christ et l'aimer mieux, quand vous serez dans le ciel ; là n'existeront pas les empêchements de ce corps vil ; mais ce ne sera pas un autre Dieu que vous aurez, ni un autre Christ, ni un autre Saint-Esprit. Toutes les choses qui me rendront bienheureux dans le ciel, je les ai maintenant. Il se peut que je sois inconséquent avec Christ, gémissant dans ce misérable corps, parce que j'ai si peu de foi pour voir ma place. Je dis : Dans quelle hutte je suis ! La raison pour laquelle je n'aime pas la hutte, c'est que je sais que j'ai un palais. Je juge de ma position présente à cause de la gloire qui est devant moi. Mais si vous désirez savoir ce qui rend un chrétien heureux dans la vie et dans la mort, c'est que le Christ qu'il a maintenant, est le Christ qu'il aura dans le ciel. Il a là sa demeure, et c'est là qu'est déjà celui qu'il aime et qu'il connaît au-dessus de tout.

Mais il y a plus encore : Si nous avons cette eau de la vie, et que nous voyions des gens qui n'ont pas même soif, je puis pourtant dire : « Que celui qui veut prenne gratuitement de l'eau de la vie. » Je puis leur dire que j'étais tout aussi vil qu'eux, et que Dieu est venu m'appeler dans sa grâce lorsque je m'égarais bien loin de lui ; en sorte que maintenant je puis dire aux autres : « Que celui qui veut prenne gratuitement de l'eau de la vie ! » Nous avons cette eau ; nous n'avons pas à aller l'acheter ; nous avons cette relation avec Christ, et nous avons les affections qui en découlent, en sorte que

nous nous tournons vers ceux qui ont soif, les pressant de venir, et même nous dirons : « Que celui qui veut prenne. » C'est ainsi que j'ai tout le cercle des affections de l'Eglise, depuis Christ lui-même en haut, jusqu'au pauvre pécheur loin de Dieu ici-bas, parce que j'ai la conscience des affections qui sont en accord avec Christ. Le chrétien, dans ce monde, en vertu de son salut en Christ, est un témoin de cet amour qui l'a sauvé lui-même. Et dès lors, nous rappelant que la vie que nous avons est une vie dépendante, nous chercherons à faire luire notre témoignage ; — « portant toujours, partout, dans le corps la mort de Jésus, afin que la vie aussi de Jésus soit manifestée dans notre chair mortelle. »

Remarquez seulement ces deux choses, — la place où nous sommes amenés par la foi, et l'habitation du Saint-Esprit en nous. Je vois que Christ est mort pour abolir mon péché : c'est là ce que je sais, en regardant en arrière. Et en regardant en avant, je vois que le même Saint-Esprit, qui donne à mon âme une connaissance certaine de la valeur de la première venue de Christ, me dit qu'il va revenir. « La grâce de Dieu qui apporte le salut est apparue à tous les hommes, nous enseignant que, reniant l'impiété et les convoitises mondaines, nous vivions dans ce présent siècle sobrement, etc... attendant la bienheureuse espérance et l'apparition de notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ, qui s'est donné lui-même pour nous. » Il nous fait regarder en arrière et nous montre Christ, puis en avant, et il nous dit : C'est là votre Epoux ; il est allé vous préparer une place ; il reviendra vous chercher.

Si regardant en arrière, je contemple Christ comme

étant fait péché pour moi, et si, regardant en avant, j'attends qu'il revienne pour nous prendre auprès de lui-même, aurai-je quelque crainte de jugement pour le moment de son retour? Il déclare positivement qu'il viendra, et qu'il me prendra auprès de lui-même. Est-ce de cette manière que je me tiendrai devant son tribunal? Oui; il viendra me chercher, et me prendra auprès de lui-même. Et pourquoi? Parce qu'à sa première venue il a réglé toute la question de mon péché. La personne devant qui je serai manifesté en jugement, c'est celui qui a déjà aboli mon péché et qui est ma justice devant Dieu; et c'est comme rendus conformes au corps de sa gloire, que nous paraîtrons devant lui.

Je désire vous le demander: Vos âmes sont-elles établies dans cette relation avec Dieu en Christ? Croyez-vous que Dieu en sa miséricorde — vous a ainsi visités dans la perfection de l'amour, et que maintenant la place où vous avez été mis, c'est cette relation bénie elle-même — comme l'Épouse de Christ, qui attend le moment où il reviendra pour la prendre auprès de lui-même? Seulement rappelez-vous que si vous désirez réaliser les affections et la marche qui appartiennent au chrétien, il faut que vous ayez la conscience d'être dans cette relation, ou bien vous ne pouvez avoir les affections qui lui sont propres. Dieu nous a donné un salut qui nous a introduits — comme des personnes sauvées — dans une relation avec Christ. Mais afin d'être conséquent, il faut que je sache quelle est la chose par rapport à laquelle je dois être conséquent. Puis-je espérer que vous serez conséquent à mon égard comme mon serviteur, ou comme mon enfant, si vous n'êtes pas dans ces relations avec moi? Si j'appartiens à l'E-

pouse de Christ, puissè-je chercher à être conséquent par rapport à cette relation ! Mais il faut d'abord que nous soyons établis dans la conscience de notre position de relation, et puis que nous cherchions — quoique au milieu de souffrances — à être conséquents par rapport à cette relation.

Que le Seigneur nous donne, par sa vivante grâce, d'être amenés à avoir la conscience de la place dans laquelle il nous a mis !



### Explication de passages.

(Voir page 257.)

Quant à Luc XXII, 44, *l'état du cœur a plus à faire que l'exégèse* avec l'intelligence de ce passage. Toutefois des doctrines importantes, ou plutôt des faits et des vérités relatifs à Christ se rattachent à ces remarquables versets. Je tâcherai de faire ressortir la position dans laquelle le Sauveur à jamais béni se trouve ici, bien que l'appréciation de la portée de ces versets, dépende après tout de la spiritualité du cœur. On comprendra que des doctrines quant à Christ s'y rattachent, quand on sait que les versets 43, 44 ont été omis de plus d'un manuscrit, évidemment parce que au point de vue des copistes, ils rendaient Christ trop homme. Or c'est ce qui donne à ces versets leur véritable valeur. Christ, dans l'Évangile de Luc, est essentiellement homme. On l'y trouve en prières, beaucoup plus souvent que dans les autres évangiles. Ainsi après son baptême par Jean, c'est lorsqu'il priait que le ciel fut ouvert sur lui ; c'est pendant qu'il priait qu'il fut transfiguré, chap. IX. Ainsi aussi, VI, 12 : Il avait passé toute la nuit

en prière avant de choisir ses douze disciples. Tout ceci est fort intéressant : oui, d'un profond intérêt pour le cœur.

Mais d'autres éléments entrent dans la considération des versets qui nous occupent. Un changement immense s'opérait en ce moment dans la position du Sauveur. Jusqu'alors, Il avait, par sa divine puissance, pourvu à tous les besoins de ses disciples. Tout méconnu qu'il était et en apparence dépendant de la bienveillance de quelques femmes (car c'était leur privilège particulier de se dévouer ainsi à Lui) ou d'autres personnes pour son pain quotidien, s'il le fallait un poisson lui apportait exactement ce qui était nécessaire pour ses besoins, et quand il envoie ses disciples pour prêcher dans les villes du pays de noblesse, Il sut disposer les cœurs en sorte qu'ils ne manquèrent de rien. Mais Il devait être rejeté, les choses qui le concernaient devaient trouver leur solution divine et merveilleuse et s'accomplir selon les conseils profonds de Dieu. Il devait, non pas garantir ses disciples de tout mal, mais ne pas se garantir Lui-même, être exposé aux outrages de ceux qui disaient : Il a sauvé les autres, il ne peut pas se sauver lui-même ; s'il est le Roi d'Israël qu'il descende maintenant de la croix et nous croirons en lui. Le Christ ne buvait pas encore la coupe de la colère, cela s'est accompli sur la croix, c'était là ce qu'il a souffert de la part de Dieu, suprême et expiatoire dans sa nature. Mais le moment était arrivé, qu'il dépeint Lui-même par ces paroles : « c'est ici *votre* heure, et la *puissance des ténèbres*. » L'heure de la tentation, non pas de la colère, mais de la tentation, où le Sauveur dut penser en même temps à la terrible coupe qui était devant Lui. L'ennemi cherchait à l'accabler, par les circonstances devant lesquelles la nature humaine, comme telle, devait reculer, et en vue de l'abandon de Dieu au milieu de ces circonstances. Le Seigneur entrait en ce moment dans cette épreuve ; mais il y entrait, parfait en tout, en recevant la coupe par obéissance, de la main de son Père. Quant aux

circonstances et à ce qui pesait sur son âme, Satan et les hommes sous son pouvoir étaient pour tout ; quant à l'état de son âme , pour rien. Son Père était tout. — C'est une instruction des plus profondes et des plus parfaites pour toutes nos peines.

C'est à cette heure suprême que l'apôtre Jean fait allusion quand il dit plus d'une fois, lorsque personne ne touchait, ni ne pouvait toucher le Seigneur : « son heure n'était pas encore venue. » Mais je veux prendre de plus loin le caractère de cette heure de tentation. Le Seigneur dans sa grâce a daigné, conduit par l'Esprit, se laisser tenter, s'étant associé à nous pour prendre part à nos misères et à nos peines. — Satan l'a tenté au commencement par tout ce qui, à part le péché, attire l'homme à agir de sa propre volonté, ce qui l'induit dans le péché quand il écoute sa volonté : le besoin de manger, le monde et sa gloire, les promesses en dehors du chemin de l'obéissance et en se méfiant de Dieu et de sa fidélité. Mais le second homme a maintenu son intégrité, et Satan n'a pas pu réussir à le faire sortir du chemin de l'homme de Dieu. L'homme fort était lié, et Christ revient, la puissance de l'Esprit intacte dans son âme, pour piller ses biens. Il délivre tous ceux qui étaient opprimés par le diable, car Dieu était avec Lui ; Il était l'homme victorieux de Satan comme le premier avait succombé. Par l'Esprit de Dieu, il chassait les démons ; le royaume de Dieu était là. Tous les effets de la domination de Satan disparaissaient devant Lui, jusqu'à la mort même. Hélas ! ceci ne changeait pas le cœur de l'homme ; il était, dans les affections de sa chair, inimitié contre Dieu. Il fallait la mort pour la rédemption de l'homme ; un tout nouvel état de son être, sa réconciliation avec Dieu ; la justice de Dieu devait être glorifiée ; les droits que Satan avait sur l'homme par le péché dans la mort, et cela par le jugement de Dieu, devaient être anéantis, annulés. La juste vengeance de Dieu contre ce qui

lui était hostile devait se montrer. De sorte que toute l'inimitié de l'homme contre Dieu, toute l'angoisse de la mort envisagée comme puissance de Satan et jugement de Dieu, toute l'énergie de Satan, et enfin la colère de Dieu (et c'est en supportant cette dernière que l'expiation a été faite) devaient se concentrer sur Jésus, et se sont concentrées sur la tête de l'Agneau de Dieu qui n'ouvrait pas sa bouche devant les oppresseurs. Terrible témoignage montrant que l'heure de l'homme et de sa volonté est la puissance des ténèbres; l'heure de Dieu pour l'homme en justice n'est que la juste colère qui l'abandonne, et exclut finalement de sa présence celui qui est en hostilité contre lui. Quel puissant, infini témoignage de la grâce, que Christ a goûté cela par la grâce, que Dieu l'a donné afin que nous y échappions, que Christ l'a goûté s'étant offert Lui-même sans tache à Dieu pour cela. Extérieurement la puissance de Satan, et la malice de l'homme, conduisent Christ vers la mort et la coupe de la colère de Dieu. Et c'est ici que la perfection de Christ sait séparer absolument ces deux parties de la souffrance, et tourner la terrible souffrance, de toute la puissance de Satan dans la mort, à l'obéissance parfaite à Dieu son Père, parce qu'il traversait cette affreuse heure de tentation avec Dieu et sans y entrer un moment comme tentation qui eût pour effet en Lui de réveiller une volonté propre. C'est là Gethsémané, non la coupe, mais toute la puissance de Satan dans la mort et l'inimitié de l'homme se vengeant, pour ainsi dire, sur Dieu (« les outrages de ceux qui t'outrageaient sont tombés sur moi »), parfaitement et entièrement senties, mais portées à Dieu dans une entière soumission à sa volonté. C'est le Christ — merveilleuse scène! veillant, priant, luttant, au suprême degré; toute la puissance et le poids de la mort pressés sur son âme par Satan et augmentés par le sentiment qu'il avait de ce qu'ils étaient devant Dieu, de la face duquel rien ne le voi-

lait alors ; mais il mettait son Père toujours absolument devant sa face, rapportant tout à la volonté du Père, sans fléchir un instant ou chercher à échapper à cette volonté en se laissant aller à la sienne propre. Ainsi il ne prend rien de la part de Satan ou des hommes, mais tout de la part de Dieu. Quand il demeure assuré que c'est la volonté de son Père qu'il boive cette coupe, tout est décidé pour Lui. « La coupe que mon Père m'a donné à boire, ne la boirai-je pas ? » Tout était entre lui et son Père, l'obéissance est calme et parfaite. Quelle victoire ineffable, quel calme suprême ! Souffrir, oui, mais entre Lui et Dieu. Satan n'y était maintenant pour rien, les hommes des instruments de la volonté de Dieu ou les rachetés de sa grâce. Voyez ce qui se passe quand ils arrivent : Jésus s'avance, et quand il s'annonce, ils tombent par terre. Il s'offre volontairement pour accomplir l'œuvre, et ainsi laisse aller en sûreté ceux qui n'avaient aucune force pour se garantir eux-mêmes, pour subsister dans ce terrible moment où le triomphe du bien ou du mal se décidait, et où la justice de Dieu contre le péché prêtait sa force à l'empire de la mort et à la malice de ceux qui étaient les esclaves volontaires de celui qui possédait cet empire.

Le lien parfait de l'amour a vaincu par la soumission de Christ homme au jugement contre le péché, par laquelle la justice peut triompher en bénissant selon l'amour ; l'expiation du péché a été faite, et la puissance de Satan et de la mort annulée pour celui qui vient à Dieu par Jésus. Or Luc XXII 39-44 nous présente Christ conscient de ce qui devait arriver et, comme homme, occupé avec son Père de cette épreuve finale et décisive. Devait-il entrer dans la tentation, c'est-à-dire se laisser aller à une volonté propre, même en désirant échapper à la mort et à la coupe du jugement, ou trouver l'occasion d'obéissance, au lieu de s'épargner Lui-même ? Pour lui l'obéissance, quelque ter-

rible que fût la souffrance était la joie, la respiration de son âme.

Ne pas craindre le jugement de Dieu aurait été l'insensibilité, l'éviter aurait été manquer à la volonté de son Père, car il était venu à cette heure pour cela; c'eût été manquer au salut de l'homme dans lequel tout le caractère de Dieu se révélait même aux anges.

Mais ici Christ ne saisit pas le caractère de ce moment dans des motifs élevants et encourageants, mais il le traverse dans la pure soumission à la volonté de Dieu, dans toute la peine qui s'y rattachait. Il prie. Le verset 43 pose la question dans toute sa simplicité — un ange lui apparaît pour le fortifier; c'est un homme ayant besoin de secours d'en haut.

S'il n'avait pas été cela, ce n'aurait pu être la délivrance de l'homme.

La pression de l'angoisse ne devient que plus forte en réalisant le mal avec lequel il avait affaire, mais cette lutte d'agonie d'âme, ne se traduit que par des prières plus intenses, son âme s'attache plus fortement à Dieu; il se lève ayant parfaitement traversé la vallée de l'ombre de la mort, la puissance de Satan, l'horreur du mal comme opposé à Dieu; il se lève victorieux. La coupe que son Père veut lui donner, Il la boira. Là il ne s'agira pas de lutter, de veiller, de prier, mais de soumission. Un calme parfait est sur la croix, un calme de ténèbres, où l'œil de l'homme ne pénètre pas; mais la soumission est parfaite, là sort ce cri: « Pourquoi m'as-tu abandonné? » « Toutefois Tu es saint, toi qui habites au milieu des louanges d'Israël. » C'était la perfection, la perfection de souffrance, de soumission, mais non pas une lutte où l'âme s'attache à Dieu pour ne pas entrer dans la tentation, tentation, remarquez-le, non par le moyen de quelque chose d'agréable, mais de toute la puissance du mal, de la mort, de Satan, cherchant à faire reculer le Sauveur devant la coupe affreuse qui se

trouvait sur le chemin de l'obéissance, la coupe qui valait notre salut et la gloire de Jésus comme homme. Sur la croix, dans l'heure solennelle de l'expiation, tout se passait entre l'âme de Christ et Dieu. En Gethsémané le Christ, en présence de tous les efforts de Satan, s'attache à Dieu, pour ne pas entrer dans la tentation, mais suivre le sentier de l'obéissance, quelque bas qu'il le conduisit; or il est allé jusqu'aux parties les plus basses de la terre, seul, délaissé, trahi, renié et enfin abandonné de Dieu, parfait, victorieux, obéissant, le Sauveur de ceux qui lui obéissent. — Et remarquez ici par conséquent, qu'en Gethsémané, tout infinies qu'aient été ses souffrances au prix de toutes les nôtres, Christ nous est un exemple; nous avons à veiller et à prier, à lutter peut-être par la prière pour ne pas entrer dans la tentation. Quelquefois même, quand quelque affliction vient sur nous par nos fautes (en Christ sans doute, c'était par la faute d'autrui), il est difficile de se soumettre aux voies de Dieu. C'est la même chose quand d'une manière quelconque le chemin de l'obéissance et de la droiture, le chemin de la vie, est pénible. Un chemin plus facile, plus verdoyant aux yeux de la chair, se trouve à côté; alors dans nos petites peines, notre part est celle du Sauveur, de veiller et de prier pour ne pas entrer dans la tentation. Le chemin pénible (voyez Ps. XVI) est le chemin de la vie. Là Dieu se trouve, là il y a l'issue pour sa gloire et pour la nôtre. Que Dieu nous y tienne. Il faut sa grâce, il faut quelquefois lutter dans la présence de Dieu, pour y tenir bon; mais Celui qui a vaincu est avec nous, et si nous avons traversé les peines des circonstances avec Dieu, les circonstances ne seront guère que l'occasion de l'obéissance quand elles arriveront de fait. C'est le secret de la vie pratique.

Dans l'expiation, il est évident que Christ nous a été substitué, et n'est pas exemple, sauf dans le fait de sa parfaite soumission. Il y a eu sans doute sur la croix des souffrances

frances profondes de corps et d'âme, où Christ a été un exemple parfait de patience pour nous; mais en parlant de la croix, nous sommes assez habitués, et avec raison, d'avoir le moment d'expiation devant nos pensées. C'est dans ce sens seulement que je fais la différence, quant à l'exemple. Il est important aujourd'hui de maintenir aussi claire que possible l'idée de substitution, où Christ a été seul, de souffrances auxquelles nous n'avons part que par nos péchés. — On veut bien un Christ holocauste, un Christ qui s'offre, — nous par grâce nous pouvons nous offrir, nous devons le faire — mais un Christ sacrifice pour le péché, on n'en veut souvent pas. — Devons-nous souffrir pour nos péchés, et les porter? — Moralement parlant, il y a une gloire dans l'expiation, dans la croix, qu'il n'y a pas dans la gloire. Je partagerai la gloire de Christ avec lui par la grâce infinie qui me l'a accordée. Aurais-je pu partager la croix? Le chrétien sait ce qu'il a à répondre. Que Dieu nous instruisse dans les exercices de piété, mais qu'il nous tienne fermes dans la simplicité de la foi qui repose sur une expiation parfaite, accomplie par celui qui a porté nos péchés en son corps sur le bois.

Pour comprendre donc Gethsémané, il faut comprendre Christ homme, comme il l'a été lors de sa première tentation au désert; puis toute la puissance du mal et de la mort entre les mains de Satan, et en présence du jugement de Dieu dans la mort contre le péché. Si Christ n'avait pas traversé cela, ce borbier fangeux et sans fond, cette fondrière où il n'y avait pas où prendre pied, était sur notre route. Qui aurait pu la traverser? Satan a cherché à faire reculer Christ devant le gouffre qu'avait ouvert notre péché, à le placer entre son âme et Dieu. L'effet en fut de le faire aller avec plus d'intensité d'âme auprès de Dieu, de s'assurer de sa volonté en réalisant toute l'horreur du moment avec Lui, et puis d'y trouver ainsi l'occasion de l'obéissance parfaite sans entrer en tentation.

La coupe elle-même du jugement, il l'a bu sur la croix.

Un mot sur notre part en suivant son exemple, si une épreuve est devant nous. Si c'est la volonté de Dieu que nous passions par une épreuve, si nous la craignons même, notre sagesse est de nous présenter devant Dieu, et de placer tout devant ses yeux. Il peut y avoir de l'angoisse; ce en quoi chez nous la volonté n'est pas brisée, sera mis à découvert. Quand nous désirons éviter la tentation parce qu'elle est pénible, c'est-à-dire nous épargner au lieu d'en rapporter les fruits de sainteté, au lieu de nous y soumettre pour le bien de nos âmes, et pour la gloire de Dieu, le mauvais chemin d'égoïsme que le cœur cherche à prendre, devient évident, nous choisissons «l'iniquité plutôt que l'affliction.» Là où ces exercices sont envoyés pour le développement de la grâce, la grâce est développée, Dieu agissant avec l'épreuve dans l'âme. Là où il y a discipline, châtiment positif, et que l'âme se soumet, reçoit la discipline de la main de Dieu, la discipline a perdu son amertume, et porté son fruit. Dieu y est pour tout en sainteté pour l'âme. Je ne désire pas qu'on anticipe du mal, mais quand le mal est en vue qu'on y passe avec Dieu et non avec l'homme. Qu'on veille et qu'on prie pour qu'on n'entre pas dans la tentation.

---

### PENSÉES.

Vous me dites que je vais mourir, et vous me pressez de dire si je pense ou non que je vais au ciel. Quel est le ciel dont vous parlez? — Être avec le Seigneur Jésus-Christ lui-même, et être pour toujours avec lui, voilà ce dont je parle, quand je parle du ciel.

La personne de Christ élevé de la terre est le centre d'attraction divine pour tout homme dans son éloignement de Dieu.



LE

## MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

---

---

**La puissance de la foi au milieu du mal.**

(Exode ch. XXXII.)

Les détails que nous donne ce chapitre mettent à nu l'état misérable dans lequel tomba Israël. Ici, hélas ! on ne retrouve, au milieu de ce peuple, aucune trace de la joie et des sentiments élevés, qu'il avait manifestés au sortir de la mer Rouge. Là, sous l'impression profonde que la délivrance dont il venait d'être l'objet, produisait dans le fond de son âme, le peuple entonne un cantique de louange à l'Eternel qui le sauvait. Cette circonstance, rapprochée de celle qui nous occupe dans ce chapitre, fait ressortir la déchéance complète de ce pauvre peuple : il méconnaissait le rocher de son salut — il abandonnait l'Eternel son Dieu. Ce triste fait, si grave dans sa nature, n'est pas le seul trait caractéristique, que la Parole place ici sous nos yeux ; il y est aussi fait mention de Moïse et d'Aaron si éloignés l'un de l'autre dans leur marche respective, en face de l'apostasie d'Israël.

Remarquons d'abord, que Moïse et Aaron, l'un et l'autre instruments actifs dans l'œuvre de la rédemp-

tion d'Israël, sont en contraste en face de l'apostasie d'Israël, leur état moral n'est plus au même niveau. Au verset 1 nous lisons la proposition faite à Aaron par le peuple et, au verset 2, nous avons la réponse d'Aaron lui-même; mais arrivé là tout stupéfait, on se demande avec étonnement: Comment Aaron, lui un homme de Dieu, a-t-il pu souscrire au vœu du peuple, avec une condescendance qui paraît si lâche? Pas un mot, pas une remarque tendant à réveiller la conscience et le sentiment moral du peuple, ne sort de sa bouche. Aaron, en son cœur, sympathisait-il avec un plan si coupable? Ou bien doit-on voir en ce silence la crainte d'un homme qui est dans la faiblesse et qui se plie à tout? A quelle de ces deux propositions que l'on s'arrête, on arrive à la même conclusion, savoir: qu'une absence complète de la puissance et de l'énergie de Dieu se voit en Aaron; le verset 5 porterait même à croire qu'il y avait chez lui sympathie pour ce culte idolâtre, qu'il prenait la peine de décorer du nom de l'Éternel, comme pour en dissimuler l'odieux. L'apôtre Paul exhortant les Corinthiens à n'être point idolâtres, fait allusion au vers. 6 (1 Cor. X, 7).

Reprenons un peu en arrière. Au chap. XIX, 20. Moïse, étant appelé par l'Éternel, monte au sommet de la montagne, sur laquelle Dieu était descendu. Là, Dieu lui donne l'ordre de sommer de nouveau le peuple, afin qu'il ne dépassât pas les bornes qui avaient été posées selon l'ordonnance de Dieu. Au chap. XX, 21, Moïse ayant accompli son message, retourne auprès de Dieu, mais le peuple se tenait loin; l'Éternel continue à parler avec son serviteur, lui enseignant ce qu'il devait faire, afin qu'il sût se diriger de manière à

maintenir, au milieu d'Israël, l'ordre, la justice et la bénédiction (voir chap. XX, 21 à XXXI inclusivement). Dieu ayant achevé de parler avec Moïse et pendant que Moïse était encore avec lui sur la montagne, arrive le fait de l'apostasie du peuple. Moïse en apprend la nouvelle de la bouche de Dieu. Alors dans son indignation, l'Eternel déclare que ce peuple est celui de Moïse et non le sien : « Ton peuple que tu as fait monter du pays d'Égypte. » Ce fut à ce moment décisif que Moïse se mit à la brèche, luttant avec Dieu pour le salut du peuple coupable ; écartant toute idée de devenir, lui, une grande nation, à la place d'Israël, il supplie l'Eternel que sa colère ne s'embrace point contre — « ton peuple ; » appuyant sa requête sur ce que, le cas échéant, les Égyptiens en prendraient occasion pour diffamer la gloire acquise du Nom de Jéhovah jusque-là. Puis, remontant à l'origine des relations de Dieu avec son peuple (vers. 45), Moïse insiste sur le fait, que l'Eternel lui-même s'était engagé, par des promesses inconditionnelles, à bénir son peuple et à lui donner en héritage le bon pays duquel il avait parlé.

Ayant obtenu de Dieu que le peuple ne serait pas consumé (vers. 14), Moïse descend de la montagne (toujours dans l'énergie de l'Esprit, selon laquelle il avait intercédé pour le peuple auprès de Dieu) et marche droit vers l'objet qui déshonorait le Dieu d'Israël, et qu'il réduisit en poudre. Ayant ainsi vengé Dieu du déshonneur fait à sa majesté, Moïse prit une position qui mettait tout Israël à l'épreuve. De la porte du camp souillé (vers. 26), Moïse fit appel à la conscience et aux sentiments du peuple abusé : « Qui est pour l'Eternel, dit-il, qu'il vienne vers moi. » On le voit, Moïse,

tout en reconnaissant encore Israël pour le peuple de Dieu, dut se séparer de l'assemblée et prendre vis-à-vis d'elle une position de témoignage. En ce jour-là, et par un acte public, la tribu de Lévi se consacra solennellement à l'Éternel; cet acte n'épargnait pas les liens de la chair et du sang (vers. 27 et Deut. XXXIII, 9). Dieu ayant béni l'appel adressé par son serviteur, l'œuvre de restauration avait fait un pas; c'est alors que Moïse représente au peuple son péché (vers. 30), puis remonte vers Dieu, en disant: « Peut-être ferai-je propitiation pour votre péché. »

Ici, pour le présent, l'action de Moïse auprès du peuple s'arrête; mais de nouveau sous le regard de Dieu, le travail de son âme recommence, mais toujours le peuple en était l'objet; il confesse le péché du peuple et réclame le pardon de Dieu. La première fois, (vers. 11-13) le péché du peuple n'avait pas été confessé, il fallait que Moïse entendit de ses oreilles et qu'il vît de ses yeux toute la misère du peuple.

Ici donc, c'est le péché du peuple qui occupe la pensée de Moïse; ce péché qui, d'une manière si inattendue découvrait et attestait l'ingratitude du peuple envers l'Éternel, fut l'occasion du plaidoyer remarquable de la foi de Moïse: ... « Pardonne-leur leur péché, sinon efface-moi de ton livre que tu as écrit. » Qu'il est beau de voir Moïse préférer l'existence du peuple de Dieu à la sienne propre! S'il était effacé, lui seul, du livre, les Egyptiens n'en feraient pas de cas, et ainsi la gloire de l'Éternel serait sauvegardée. Telle était la vue de Moïse, — quelle belle page de son histoire! Ce fait nous rappelle Jésus, lui plus excellent que tous les autres, monté vers Dieu au plus haut des cieux, ayant

non pas un *peut-être* sur les lèvres, mais l'assurance qu'avec son propre sang, propitiation avait été faite auprès de Dieu pour les pécheurs (1 Jean II, 1, 2.)

Remarquons encore que le plaidoyer de Moïse se caractérise par ces quatre choses : — 1° Moïse demande que le peuple soit conservé pour le maintien de la gloire de Dieu ; 2° il demande à Dieu qu'il pardonne le péché du peuple, condition indispensable pour que le peuple soit à l'aise avec Dieu ; 3° il demande encore que Dieu reprenne sa place au milieu de son peuple, afin que la clarté de sa face l'éclaire et qu'elle lui soit en joie chaque jour. 4° Enfin, Moïse demande à voir la gloire de Dieu, mais impossible de la contempler en dehors de Christ ; « tu ne pourras pas voir ma face » etc. ; mais voici, par devers Dieu, *un rocher*, retraite sûre, Moïse y serait placé par la main de Dieu (22), mais sa face ne se verrait pas. Moïse serait témoin de tout ce qui suffisait aux besoins du moment. — « Je ferai passer toute ma bonté devant toi » — jusqu'à ce que vint Celui qui... « ôterait le péché et ferait propitiation pour l'iniquité... » et en la face de qui la gloire de Dieu serait manifestée pour être contemplée (2 Cor. II. 18.)

Ainsi se termine cet édifiant plaidoyer, dans lequel se voit la puissance et la vertu de la foi, triomphant par la volonté de Dieu, afin de soustraire le peuple au jugement qu'il méritait.

Maintenant, j'aimerais faire part à mes chers frères de quelques réflexions pratiques, suggérées par ce précieux sujet. — Il n'y a certainement pas un enfant de Dieu, en qui il y ait tant soit peu de l'affection de l'Esprit, qui n'éprouve un moment ou un autre, ce besoin

du cœur, de se rendre utile au milieu du peuple de Dieu ; car une relation vivante, réelle, subsiste entre lui et ce peuple et il en a, à un certain degré, la conscience, ce qui déjà est une grande grâce ; mais pour agir dans l'Esprit et la puissance de Moïse, il faut, comme lui, être en présence du Seigneur, — il faut que le mal, dont nous désirons nous occuper sérieusement, nous trouve dans cette position-là.

Nous avons vu que Moïse et Aaron, l'un et l'autre honorés de Dieu comme serviteurs, agirent dans la même circonstance, d'une manière tout-à-fait opposée : l'un contribua à la ruine du peuple, l'autre contribua à son relèvement. Nous avons déjà signalé le point important, savoir : que l'un était en la présence de Dieu, l'autre n'y était pas ; delà, toute la différence entre eux, quant au résultat, — l'un était surmonté par le mal, l'autre surmontait le mal par le bien. C'est donc ici que doit se fixer notre attention : Aaron ne résiste pas à la tentation, mais il y succombe, et autant que cela est en lui, il développe dans le peuple la malheureuse disposition qui se manifestait déjà en lui. C'est aussi, comme résultat, ce qui a lieu lorsque nous-mêmes nous succombons à la tentation ; notre exemple développe, dans nos frères, des dispositions mauvaises, à peine écloses. Que de fois, hélas ! il arrive que l'un se croit justifié en lâchant la bride à sa volonté propre, parce que l'autre a donné libre cours à la sienne, bien que naturellement le péché s'en soit suivi ? Avant que de céder à la tentation, prions Dieu pour qu'il nous en délivre, et il le fera.

Quant à Moïse, le rôle qu'il remplit est digne de Dieu, sous le regard duquel il se trouve ; là, il a l'in-

telligence de ce qui convient à Dieu — à sa gloire, et à l'état misérable du peuple. A l'ouïe de la triste nouvelle, son cœur n'est point insensible; il juge de la gravité des choses auxquelles le peuple s'est abandonné, par le caractère des paroles que Dieu lui fait entendre. Or, le peuple, loin de Dieu, n'avait pas l'idée que sa coupable conduite fut cause d'un travail si profond, si sérieux pour le cœur de Moïse; mais l'Eternel voyait, lui, tout ce travail et l'appréciait à sa juste valeur. C'est ce qui a lieu aussi pour nous. Dieu en avait assez dit à Moïse, pour qu'aussitôt il se mit à la brèche, luttant avec Dieu, afin que le peuple ne fût pas consumé; il s'oublie lui-même et est assez près de Dieu pour ne chercher que les intérêts de son peuple et non les siens propres. Sa pensée est au-dessus de tout ce qui ne se rapporte pas au but pour lequel son âme est en travail; tout absorbé à la pensée de ce dont le peuple est menacé, il ne vise qu'à une chose, à détourner de dessus le peuple la colère de l'Eternel. Une fois cette grâce obtenue, Moïse s'occupe du péché du peuple (Aaron l'avait mis dans un complet dénuement, vers. 25); il ouvre une porte afin que quiconque jugerait le mal, pût se retirer vers l'Eternel. C'était là le chemin de la délivrance pour le pauvre Israélite. Il y avait encore sans doute, beaucoup à faire pour arriver à un relèvement complet: la convalescence est quelquefois longue; mais les témoignages que Dieu donne à la foi sont un motif d'espérer toujours davantage.

Aujourd'hui, chers frères, l'état moral du peuple de Dieu n'est pas tel qu'il puisse supporter la comparaison avec son passé — Actes IX, 51 —; l'ennemi a fait d'énormes brèches. Toutefois, quelle que soit la somme

du mal auquel il faille faire face, il n'est point au-dessus de l'amour et de la grâce de Dieu. L'état du peuple d'Israël ne pouvait pas être plus bas que ce qu'il était alors, et pourtant, à la requête de Moïse, la colère de l'Eternel fut détournée de son peuple et il put de nouveau jouir de la faveur de son Dieu. C'est ainsi que nous-mêmes pouvons détourner de nos frères des coups de verges, sans cependant affaiblir dans leur cœur le sentiment de la gravité de leur faute. Si donc la connaissance que nous pouvons avoir de l'état actuel de l'Eglise, produit en nos cœurs l'effet produit en celui de Moïse, — luttons avec confiance, étant fondés sur ce principe : « que rien n'est impossible à Dieu ». Que les misères, les difficultés, etc., ne nous découragent pas ; la foi nous amène à une source de grâce qui triomphe et nous fait triompher.

Quand Moïse remonta vers l'Eternel, il le retrouva au lieu même où il l'avait quitté pour descendre vers le peuple ; l'Eternel, miséricordieux, pitoyable ne pouvait pas se retirer ainsi ; il voulait donner encore à son pauvre peuple un témoignage éclatant de sa constante bonté ; c'est pourquoi il attendait le retour de son serviteur, lui fournissant ainsi l'occasion de plaider encore la cause du peuple devant Lui. *La foi en Dieu* — en ses immuables promesses et une *intime communion avec Dieu* sont deux choses indispensables pour s'occuper, avec fruit, du peuple actuel de Dieu ; quelle que soit la position dans laquelle il se trouve. En accomplissant un tel service on est peut-être ignoré ou méconnu de ceux mêmes qui en sont les objets, mais le Dieu, sous le regard duquel nous sommes, combattant par la foi et par nos prières, voit tout et il prend bonne note du

travail de nos cœurs. Le service de la foi et de l'amour ne se fait pas sans verser beaucoup de larmes ; l'apôtre Paul en fait mention plusieurs fois— Actes XX, 19 et 31 ; — 2 Cor. II, 4. N'oublions pas cela, mais fortifions-nous dans la grâce qui est en Jésus-Christ. Dieu répond toujours aux exigences de la foi. Il est doux de penser que l'intercession sincère du moins avancé des chrétiens, fournit à Dieu l'occasion de déployer sa grâce au milieu des siens, car nos prières, si imparfaites, si faibles qu'elles soient, lui sont agréables, par notre Seigneur Jésus-Christ, auquel soit gloire éternellement. Amen !



### Notes sur le Psaume CXIX.

(Suite de la page 257.)

94. Je suis à toi, sauve-moi, car j'ai recherché tes commandements.

Les combats et les difficultés de la vie seront l'occasion de manifester le vrai caractère de sa foi ; et c'est ce que nous voyons ici. Ce verset commence par cette entière certitude de la foi, selon laquelle le juste peut dire : « Je suis à toi ». Cette vérité bénie revêt le juste, au milieu de ses circonstances orageuses, d'un caractère, qui est le point de départ de la confiance de son âme ; c'est à ce caractère aussi que Dieu regarde pour intervenir ainsi que nous en avons un exemple dans ces paroles : « J'ai très bien vu l'affliction de mon peuple qui est en Egypte, ..... c'est pourquoi je suis descendu pour le délivrer, » etc. (Exode III, 7-8). Sou-

vent cette assurance est affaiblie en nos cœurs, par la vue de nos infidélités ; mais ici, ce n'est pas le cas du juste ; il recherche les commandements de Dieu, parce qu'il est affranchi de lui-même et que son but est la gloire de Dieu.

Le fruit de la foi est tout d'abord *l'assurance*, parce que la foi nous révèle ce que Dieu est pour nous ; puis vient *l'esprit d'obéissance*, dans le sentiment de ce que nous sommes pour Dieu. Or l'obéissance, de quelle utilité n'est-elle pas pour nous dans la foi ? Souvent à défaut de cette obéissance, Satan a le champ libre pour saper la confiance et la liberté dont nos cœurs ont si grand besoin dans l'adversité. Notre attachement pour Christ et notre dévouement pour sa gloire, sont souvent mis à l'épreuve, et pour notre humiliation : « Celui qui a mes commandements, dit Jésus, et qui les garde, c'est celui qui m'aime » .

95. Les méchants m'épient pour me faire périr ; mais je me suis rendu attentif à tes témoignages.

Deux choses se remarquent dans la position où se trouve le juste : du côté des hommes, mêmes difficultés, mais une plus grande clarté du côté de Dieu. Pour le juste, les témoignages de Dieu sont la vérité ; ce sont eux qui l'éclairent, et il s'y rend attentif parce que Dieu les lui a donnés ; qu'importe alors que les méchants projettent de faire périr le juste, il n'en est pas ébranlé, son cœur est ferme, car l'Éternel est son soutien. Dans cet heureux état d'âme, voici quel est le jugement et l'expérience du juste :

96. « J'ai vu une fin dans toutes les choses les plus parfaites, mais ton commandement est d'une très grande étendue. »

Celui donc qui s'y soumet et qui le garde, entre dans

ce qui est plus excellent, savoir : dans les pensées de Dieu lui-même. Pour nous, nous savons que « son commandement est la vie éternelle. » — qu'il est l'élément dans lequel la foi introduit nos cœurs. C'est ainsi que par la grâce de Dieu, nous passons, des choses visibles et passagères, à celles qui sont invisibles et éternelles.

MEM. — 97. Oh ! combien j'aime ta loi ! C'est ce dont je m'entretiens tout le jour.

Maintenant nous avons les *effets pratiques* de la loi dans le cœur. Tous, ils démontrent la supériorité morale du juste sur les méchants, quels que soient, du reste, les titres dont ils sont revêtus. Les paroles qui commencent ce verset, révèlent une profondeur de sentiments qui édifie et fait ressortir le bien réel que l'âme du juste a reçu de la loi de son Dieu ; il faut donc qu'il exprime tout haut combien il l'aime ! Ce besoin de son cœur est facile à comprendre ; que de fois, par exemple, ne nous arrive-t-il pas, à la suite d'une lecture ou d'une méditation qui nous a fait du bien, de dire : quelles bonnes choses ! et de sentir un certain élan qui nous pousse vers le bien. Dans cet état de vraie jouissance, le juste considère en détail, quels ont été les effets de la vérité en son cœur ; alors il dit :

98. Tu m'as rendu plus sage par tes commandements, que ne sont mes ennemis, parce que tes commandements sont toujours avec moi.

Voilà comment il y a progrès pour le juste, en ce qui concerne la bénédiction de son âme. Précédemment, lui-même, agissant selon les besoins que la grâce produisait en son cœur, recherchait *les commandements*, mais maintenant, ce sont eux qui le gardent : *ils sont toujours avec lui*. Quel privilège ! quelle grâce ! Mais il

y a plus ; étant mis en présence de ses maîtres, — de ceux qui l'ont enseigné ; son éducation, celle qu'il a reçue de Dieu, est supérieure à la leur : il est plus éclairé qu'eux.

99. J'ai surpassé en prudence tous ceux qui m'avaient enseigné, parce que tes témoignages sont mon entretien !

Quel contraste, entre l'enseignement des hommes et celui de Dieu ! Quel jour nouveau pour l'âme, lorsqu'elle possède la vérité ? Paul fut bien instruit aux pieds de Gamaliel, mais sous l'influence d'un tel enseignement, marcha-t-il jamais selon la volonté de Dieu relative à Christ ?

100. Je suis plus intelligent que les anciens, car j'observe tes témoignages.

Une autre classe de gens paraît ici ; ce sont les *anciens*, ceux qui sont à la *porte* et qui jugent : mais eux aussi sont surpassés en intelligence, le juste est plus *intelligent* qu'eux ; car le secret d'une haute spiritualité, c'est l'*obéissance* aux ordonnances de Dieu. Sous ce rapport, comme sous bien d'autres, la *pratique* a le pas sur la *théorie*.

101. J'ai gardé mes pieds de toute mauvaise voie, afin que j'observe ta parole.

C'est toujours l'énergie de la foi, dont les effets sont manifestés dans la marche du juste ; il évite le mal, en se gardant du sentier qui y conduit. Etant au milieu d'un peuple qui ne craint pas Dieu, les occasions pour mal faire, ne sont pas rares et se fourvoyer serait, pour le juste, chose facile ; mais il veille, il se garde bien de mettre le pied dans une voie que Dieu n'aurait pas tracée. Le juste est ici en état de comprendre que l'obéissance à la Parole n'est possible, que lorsque la volonté de Dieu est tout pour le cœur.

102. Je ne me suis pas écarté de tes jugements, parce que tu me les as enseignés.

Ces paroles font ressortir l'état moral du juste, ainsi que la conscience qu'il a de sa responsabilité. Dieu l'a enseigné, il lui a aussi fait comprendre quel intérêt il avait à agir en conformité à cet enseignement; c'est pourquoi nous voyons ici, que le juste ayant associé à sa foi, la vertu, ne s'est pas écarté des choses dont Dieu lui avait donné l'intelligence : il a une pleine certitude d'intelligence dans les choses de Dieu qui le concernent. A ce sujet, nous pouvons remarquer que cette parole : « Parle, Seigneur ! ton serviteur écoute, » bien qu'exprimant une pensée de dévouement pour Dieu, est dépassée ici. Le juste a obéi et tout en obéissant, il a fait l'expérience de lui-même et de Dieu ; sa parole lui a révélé des choses dans lesquelles il est plus particulièrement entré ; l'effet en est une satisfaction réellement profonde pour son âme. Dans cette vraie et douce jouissance, il témoigne de son bonheur :

103. Oh ! que ta parole a été douce à mon palais ! plus douce que le miel à ma bouche.

En effet, quoi de plus doux, que la communication de la parole de Dieu, — d'être initié dans ses propres pensées ? Quel témoignage d'amour gratuit, que Dieu donne à connaître, à des êtres en faveur desquels il est tout, ses propres conseils ! « Je ne vous appelle pas serviteurs, » disait Jésus à ses disciples, « car le serviteur ne sait pas ce que son maître fait, mais je vous ai appelés amis, parce que je vous ai fait connaître tout ce que j'ai ouï de mon Père. » Ils étaient dans cette relation avec Christ et nous aussi y sommes maintenant.

104. Je suis devenu intelligent par tes commandements; c'est pourquoi j'ai haï toute voie de mensonge.

La sanctification est l'effet pratique de la vérité dans le cœur. Telle est l'expérience du juste ici; s'il hait toute voie de mensonge, c'est que la vérité le possède. Or, aux yeux de Dieu, tout homme hors de la vérité, est menteur; tandis que le juste fait des progrès dans l'intelligence spirituelle, c'est pourquoi il discerne et juge des choses selon leur vrai caractère. Ainsi maintient-il au milieu du mal ce caractère d'intégrité et de vérité que Dieu aime. Ce verset, tout en nous donnant la connaissance du niveau moral du juste, nous rappelle avec bonheur Jésus, dont la vie tout entière a glorifié Dieu au milieu du mal; et qui déploie actuellement sa force en tous ceux qui suivent ses traces.

*La suite prochainement, si le Seigneur le veut.*



### Colossiens III, 18-21.

Après les grands et importants principes qui viennent de l'occuper, l'apôtre (vers. 10 et suiv.) entre sur le terrain des diverses relations de la vie, et avertit ceux qui se trouvent dans ces relations, de ce qui serait un danger pour eux, en montrant ce qui est le caractère du chrétien dans chacune de ces relations. De *la femme*, il réclame « l'obéissance » : l'affection lui était naturelle; « ton désir sera vers ton mari; » — à *l'homme*, il demande l'affection et la douceur : son cœur peut être indifférent et dur. *Les enfants* doivent être obéissants; *les pères* doux, afin que les affections ne se re-

froidissent pas, et qu'ainsi les enfants n'en viennent à chercher, dans le monde, un bonheur qu'ils devaient trouver dans le sanctuaire du cercle domestique, formé de Dieu comme sauvegarde pour ceux qui grandissent dans la faiblesse. Si Christ est reconnu, la famille est un précieux foyer de douces affections, où le cœur est élevé dans les liens que Dieu lui-même a formés, et qui, en nourrissant les affections, préservent des passions et de la volonté propre. La famille, là où sa force est justement développée, a une puissance toujours attractive, qui, à travers le péché et le désordre, réveille la conscience, et engage le cœur à se tenir loin du mal et de la puissance propre de Satan. C'est Dieu lui-même qui a formé ces liens.

Je sais bien qu'il faut une autre puissance pour délivrer le cœur et le préserver du péché. La nature même, telle que Dieu l'a formée, ne donne pas la vie éternelle, ne nous rend pas l'innocence, ne purifie pas la conscience. On peut, par l'énergie de l'Esprit, se consacrer à Dieu en dehors des relations où l'affection naturelle exerce sa puissance, les rompre même, si Dieu nous appelle par de plus puissantes obligations; ainsi que Christ nous l'enseigne dans l'Évangile. Les droits de Christ, sur l'homme perdu par le péché, sont souverains, absolus et complets : il a racheté l'homme ; le racheté n'est plus à lui-même, mais à Celui qui s'est donné pour lui. Là où les relations naturelles existent, le péché a tout perverti et corrompu ; la volonté, les passions sont souvent en jeu dans ces relations : mais les relations elles-mêmes sont de Dieu, et malheur à celui qui les méprise comme telles ! Si la grâce a agi, si la nouvelle vie est là, le cœur reconnaît ce que Dieu a formé : il

sait qu'il n'existe pas de bien dans l'homme, il sait que le péché a tout gâté, mais ce qui est gâté n'est pas péché. Et là, où ces relations existent, l'abnégation de la volonté, la mort au péché, l'intervention de Christ, l'opération de la vie en lui, rendent la force à ces relations selon la pensée divine, et si elles ne peuvent pas leur rendre le caractère de l'innocence, perdu à tout jamais, elles font des relations établies de Dieu pendant l'innocence de l'homme, une scène où la grâce opère, où le support, la douceur, la tendresse, le secours et l'abnégation de soi-même, au milieu des peines et des difficultés que le péché a introduites, prêtent à ces relations un charme et une profondeur (au reste, c'est ce que Christ a fait à l'égard de toutes choses) que l'innocence même n'aurait pas pu offrir à nos regards. C'est la grâce, opérant dans la vie de Christ en nous, qui s'y déploie. Etre sans affections naturelles est un signe de l'apostasie sans espoir, de l'éloignement de Dieu et de l'égoïsme complet des derniers jours.

Je ne fais ici ni faux tableau ni poésie, comme si tout pouvait, dans ces relations naturelles, être toujours couleur de rose : je dis seulement que Dieu a formé ces relations, et que ceux qui ont la crainte de Dieu les respectent : il faut que la grâce s'exerce en elles ; — elles offrent, par leur intimité même, l'occasion de manifester tout ce qu'il y a de plus pénible dans la nature humaine, si la grâce n'y agit pas. L'apôtre avertit les saints de ce danger. Si dans ces relations, le Seigneur qui unit les cœurs, forme le lien, si notre lien encore plus étroit avec lui, fait la force de nos relations selon la nature, alors la grâce domine ici comme ailleurs, et ces relations forment pour ceux qui s'y trouvent, la scène du doux déploiement de la vie de Christ.

